

Les jeunes voyageurs en Asie,
ou Description raisonnée des
divers pays compris dans
cette belle partie du monde.
Tome 8 [...]

Briand, Pierre-César (1763-1839). Auteur du texte. Les jeunes voyageurs en Asie, ou Description raisonnée des divers pays compris dans cette belle partie du monde. Tome 8 / ... par P.-C. Briand,.... 1829.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

C



LES
JEUNES VOYAGEURS
EN ASIE,
SECONDE PARTIE,

CONTENANT LA CHINE, LE THIBET, LE JAPON, LA
CORÉ, LA TARTARIE ET LA RUSSIE D'ASIE.

TOME TROISIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
HÔTEL DES FERMES.

LES
JEUNES VOYAGEURS
EN ASIE,
OU
DESCRIPTION RAISONNÉE

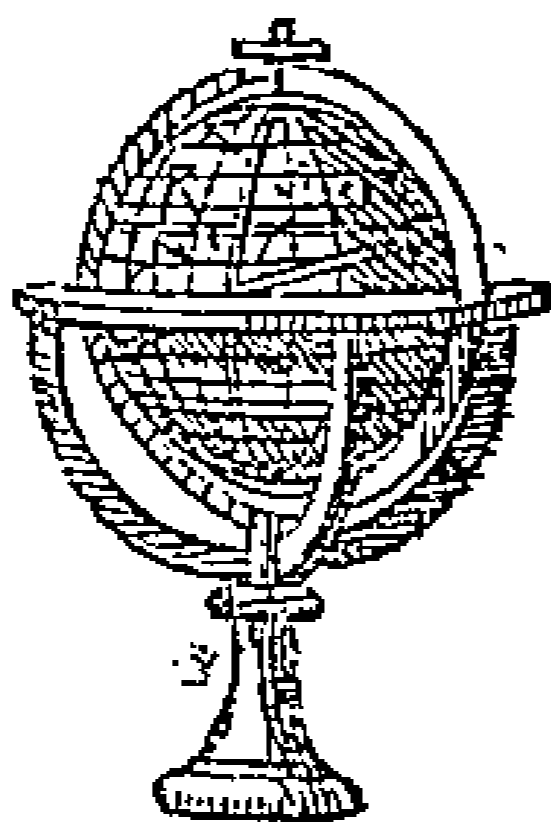
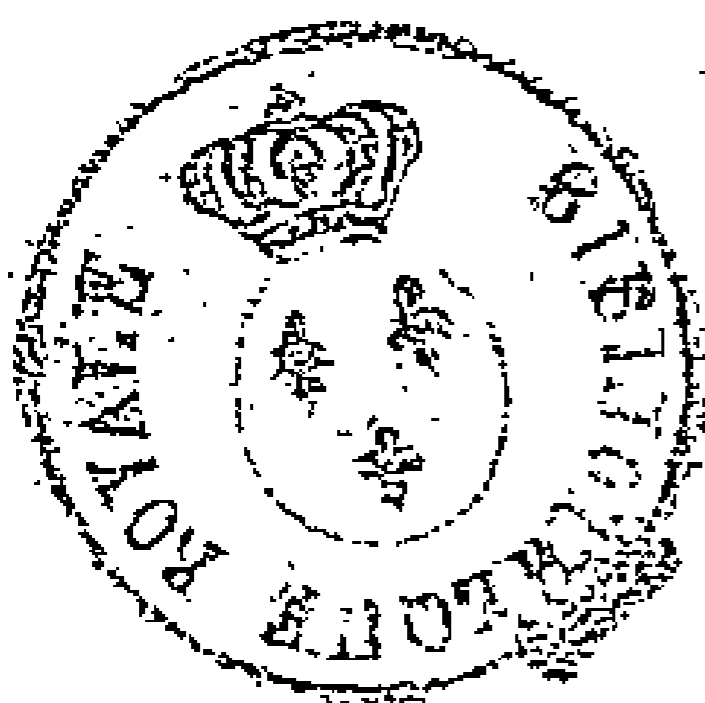
DES DIVERS PAYS COMPRIS DANS CETTE BELLE PARTIE
DU MONDE,

Contenant des détails sur le sol, les productions, les curiosités,
les mœurs et coutumes des habitans, les hommes célèbres
de chaque contrée, et des anecdotes curieuses.

*Avec une Carte générale de l'Asie, six Cartes particulières,
et seize Gravures en taille-douce.*

PAR P. C. BRIAND,
Auteur des Jeunes Voyageurs en Europe:

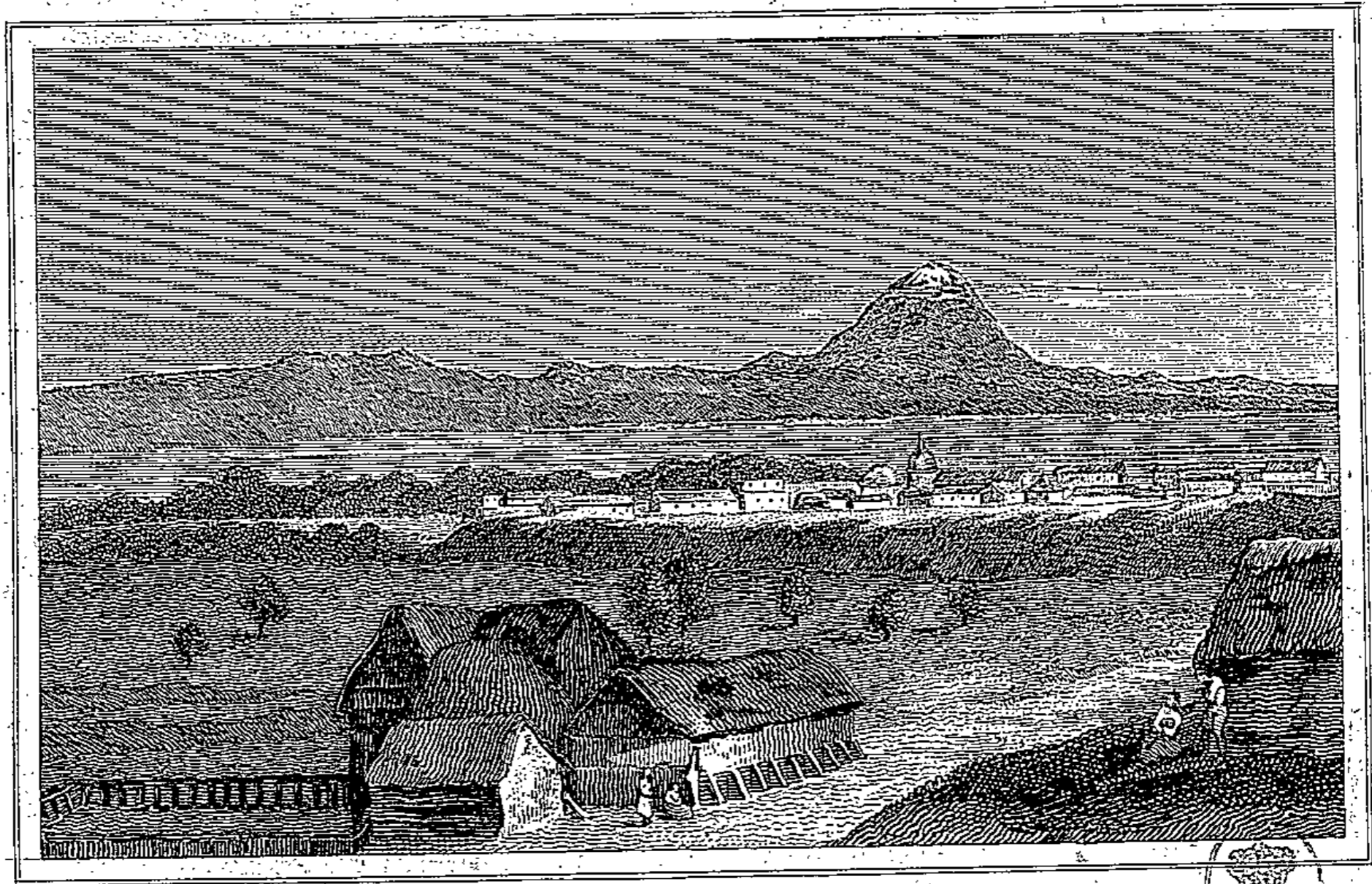
TOME HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ HIVERT, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N. 55.

1829.



B. R.



LES
JEUNES VOYAGEURS
EN CHINE,

AU JAPON, EN TARTARIE,

ET DANS LA RUSSIE D'ASIE.

LETTRE XI.

RUSSIE D'ASIE. — Le Caucase. — La Géorgie. — Tifflis, capitale. — l'Imirète. — Cotatis, capitale. — La Cartalinie et le Carduel. — La Mingrèlie. — Habitans des environs du Caucase. — Habitans des bords de la Mer-Caspienne.

Les régions baignées par la Mer-Caspienne à l'est, arrosées au sud par le Kur ou le Phasis, autrement Rhion, qui ceignent à l'ouest la Mer-Noire et la Mer-d'A-

zof, et sont terminées au nord par les rivières de Manytsch et de Kouma, forment une sorte d'isthme qui lie l'Europe à l'Asie occidentale, et à travers lequel le mont Caucase s'étend comme une muraille immense. Les anciens ont comparé le Caucase aux Alpes, sous le rapport de l'élévation. Le milieu de la chaîne est constamment hérissé de glaciers. Au midi, le Caucase joint les nombreuses chaînes du Mont Taurus, qui parcourt toute l'Asie occidentale; au nord, il borde presque immédiatement les vastes plaines où erraient jadis les Sarmates, aujourd'hui remplacés par les Cosaques et les Kalmouks; à l'est, il domine sur la plaine étroite qui le sépare de la Mer-Caspienne; à l'occident, la haute chaîne se termine longuement au nord de la Mingrèlie, par des montagnes escarpées.

Le Caucase est une des plus intéressantes contrées du globe. Tous les climats de l'Europe, et les territoires de toute

nature y sont pour ainsi dire rassemblés. On voit au centre des glaces éternelles, des rochers stériles habités par des ours, des loups, des shakals, des bouquetins, des chamois, des putois, des hermines, des oiseaux de proie et de passage; on trouve au nord des collines fertiles en blé et de riches paturages où errent les superbes chevaux circassiens; plus loin des plaines sablonneuses couvertes de plantes grossières, mais mêlées de bas-fonds d'une nature plus grasse; au midi, de magnifiques vallées où, sous un climat salubre, brille toute la richesse de la végétation asiatique. Partout où la pente se dirige vers l'ouest, l'est ou le midi, les flancs des montagnes sont garnis de cèdres, de ciprès, de saviniers, de genévriers rouges, de chênes, de hêtres. L'amandier, le pêcher, le figuier, croissent en abondance dans les chaudes vallées abritées par les rochers. Le cognassier, l'abricotier sauvage, le poirier à feuille de saule, la vigne, abon-

dent dans les halliers, les buissons, et sur les bords des forêts. Le dattier, le jujube, l'épine du Christ, indigènes dans cette contrée, en indiquent la douce température. Les marais sont ornés de très belles plantes. L'olivier cultivé et l'olivier sauvage, le platane oriental, le laurier mâle et femelle embellissent les rivages de la Mer-Caspienne. Enfin, les hautes vallées sont partagées par le seringa, le jasmin, le lilas et la rose.

L'Isthme caucasien renferme un grand nombre de petites nations; quelques-unes sont des restes des hordes asiatiques, qui, dans la grande émigration des peuples, passèrent et repassèrent par ces montagnes; mais la plus grande partie se compose de tribus indigènes et primitives. La physionomie caucasienne renferme les traits caractéristiques des principales races de l'Europe et de l'Asie occidentale. Les animaux domestiques et les plantes cultivées de ces deux régions se retrouvent

dans le Caucase ou dans presque tous ses environs.

Les différentes peuplades qui habitent le Caucase sont connues sous les noms de Géorgiens, d'Abasses, de Tcherkesses ou Circassiens, d'Ossètes, de Kistes, ou Tchetchenzes, Ingousches, Lesghes, Tartares, Mongols, Huns, etc.

La Géorgie fut autrefois plus vaste qu'elle ne l'est de nos jours; elle s'étendait depuis Tauris et Erzeroum jusqu'au Tanais, et s'appelait Albanie. Elle comprend seulement aujourd'hui toute l'Ibérie des anciens. Les Géorgiens, après avoir eu long-temps des souverains particuliers, sont devenus sujets de l'empire de Perse, et font actuellement partie du peuple russe, qui nomme ce pays *Grusia*. Il est composé de plusieurs peuples, que l'on distingue par la dénomination de Géorgiens proprement dits, d'Iméritiens, de Guriens, de Mingreliens, et de Suanes.

Les Géorgiens croient descendre d'une

souche commune avec les Arméniens. Ils ont de l'esprit naturel, mais ils sont intéressés et aiment à boire. Ils ont adopté en partie le costume persan, parce que les nobles étaient assez communément élevés à la Cour de Perse, et que les gens du peuple servaient de garde aux souverains de ce pays. Les Géorgiens sont presque toujours armés, et même aux champs, ils sont munis de fusils et de poignards, pour se mettre en garde contre les brigands des montagnes voisines.

Ces peuples ont assez généralement du goût pour le négoce et les voyages, mais depuis que la guerre et les révolutions ont appauvri leur pays, ce goût s'est affaibli, et leur commerce se réduit à peu de chose. Les Arméniens sont leurs commissionnaires. Les Géorgiennes sont très belles, et la fréquentation des étrangers a introduit parmi elles l'esprit de licence peu éloigné de la corruption. Les filles sont vendues comme esclaves, et leur prix

est plus ou moins élevé en proportion du degré de beauté qu'elles possèdent. Les Géorgiens habitent, les uns des cabanes moitié enfoncées dans la terre, les autres des espèces de maisons formées d'une mince charpente, de murs en claies d'osier, recouverts d'un mélange d'argile et de fiente de vache, surmontés d'un toit de jonc. L'intérieur se compose d'une chambre de cinq brasses de long sur quatre de large, qui n'est éclairée que par l'ouverture de la porte d'entrée. Au milieu est une petite fosse où l'on entretient le feu, dont la fumée n'a d'issue que par la porte et le plafond. Dans presque tous les villages on trouve des tours, qui, à l'approche des hordes voisines, servent d'asile aux femmes et aux enfans.

Tiffelis, capitale de tous le pays, est peu étendue, mais très agréable. Elle est située au bas d'une montagne, et sur le bord du fleuve Kur qui traverse la Géorgie. Presque toutes les maisons qui avoi-

sinent la rivière sont bâties sur la roche vive. La ville n'a pas de murs dans cette partie, mais les autres sont environnées de fortes murailles. Elle renferme quelques édifices publics et particuliers. Le plus considérable est le palais du prince, composé de plusieurs grands salons qui donnent sur le fleuve et sur de vastes jardins. Il y a peu d'arbres fruitiers, mais beaucoup de ceux qui servent à orner ces sortes de promenades, et à y maintenir l'ordre et la fraîcheur. Qui croirait que, dans ce pays barbare, on préfère, comme dans nos heureux climats, l'agréable à l'utile.

Cette ville renferme aussi des caravanserais assez bien bâtis, et des bains, mais en petit nombre. On leur préfère ceux d'eau chaude, qui sont dans la forteresse. L'eau de ces bains est, dit-on, minérale, sulfurée et très chaude. Elle sert également aux malades et à ceux qui se portent bien. La forteresse est située au midi de

la ville sur le penchant de la montagne.

Une chose assez singulière, c'est que dans cette ville où les plus grands seigneurs suivent la religion mahométane, il ne se trouve qu'une seule mosquée, tandis qu'on y compte nombre d'églises géorgiennes et arméniennes. Les catholiques n'y en ont qu'une aussi, mais elle est plus que suffisante pour le nombre de ceux à qui elle est destinée. Parmi ces édifices religieux on distingue la cathédrale, ancien bâtiment construit en pierre et bien conservé. Il est composé de quatre nefs, dont le milieu est un grand dôme, soutenu par quatre gros pilastres, et couvert d'un clocher. C'est la forme de toutes les églises que l'on voit en Asie.

L'évêché joint la cathédrale; l'un et l'autre sont bâtis sur le fleuve. On y trouve aussi l'église du catholicos, et le palais de ce prélat. C'est presque le seul endroit où ce patriarche officie. Les Géorgiens disent que le portrait miraculeux que, selon

la tradition , Abagare reçut des mains de Jésus-Christ , a été longtems dans cette église. Celle de la *Rupture* était située à l'une des extrémités de la ville. Elle portait ce nom parce qu'elle avait été fondée par un roi de Géorgie , en expiation de la faute qu'il avait commise , en rompant sans sujet la paix jurée avec un de ses voisins. Le tonnerre ayant depuis abattu une partie de ce bâtiment , un autre prince Géorgien le fit reconstruire , et sans en changer la forme ni le nom, il en fit un magasin à poudre.

La ville de Tifflis compte ordinairement vingt mille habitans , et environ trois mille petites habitations construites en briques et en chaux. On ignore quel fut son fondateur , et l'époque de sa fondation. Elle a soutenu plusieurs sièges , passé en différentes mains , et fut brûlée en 850 par les Tartares , qui , irrités de la longue résistance que leur opposaient les habitans , y firent jeter des pommes de

pin enflammées, et la réduisirent en cendres. Plus peuplée alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, il y périt plus de cinquante mille personnes. En 1797, elle éprouva de nouveaux désastres par suite de la guerre que lui fit le Khan Aga Machmet, qui l'a ruinée en grande partie, au point qu'elle n'a pas encore pu réparer ce revers.

La Géorgie jouit d'une température extrêmement douce : on y ressent peu les rigueurs de l'hiver, et les chaleurs de l'été sont très supportables. Ainsi le sol est très propre à l'agriculture. La Géorgie abonde en grains et en fruits d'une qualité excellente. Les troupeaux y sont superbes. Les habitans, qu'on peut évaluer à environ trois cent mille, sont tous de belle taille, bien faits, vigoureux, et d'une physionomie agréable. Les femmes réunissent tout ce que les formes peuvent présenter de plus séduisant, et tout ce que les graces peuvent ajouter de prix à la beauté.

Les Géorgiens se divisent en nobles et en serfs, et souffrent de tous les abus de l'autorité féodale. Ils sont en outre exposés aux incursions des brigands qui, du sommet des montagnes, fondent tout-à-coup sur les villages, et forcent le laboureur à s'armer, même en traçant ses sillons. Placés dans la nécessité de vaincre, pour conserver leurs femmes, leurs enfans et leur biens, ils cèdent rarement; mais ces combats les arrachent à leurs occupations journalières, et les travaux de toute une année sont quelquefois anéantis en un seul jour, parce que les brigands, quoique vaincus et mis en fuite, laissent toujours, en se retirant, des traces ineffaçables de leur passage.

Les *Imérétiens*, voisins des Géorgiens, habitent le long des rivières et des bois. Ils portent de petits bonnets qui leur sont particuliers, et la chevelure longue. Ils se rasent le menton, et conservent des moustaches retroussées. Leurs habits, qui des-

cendent jusqu'aux genoux, forment beaucoup de plis sur les hanches. Ils se ceignent de larges ceintures, et roulent des rubans autour de leurs mollets. Le pays, en raison de sa situation élevée, reste longtemps couvert de neige, et les vallées sont marécageuses. L'entretien du bétail, des abeilles, des vers à soie, fait la principale occupation des habitans, au nombre d'environ vingt-cinq mille familles. La vigne y est aussi d'un grand produit, et un seul cep fournit du vin pour le repas d'une famille entière.

Cotatis est le chef-lieu de l'Imirète. Cette ville ne renferme que des chaumières habitées par quatre-vingts familles arméniennes, juives et turques. Elle n'a ni murs ni fortifications. Elle est située en bas d'une colline, sur le bord du Phase. De l'autre côté, sur une colline opposée à la précédente, mais plus élevée, sont la forteresse et le château de Cotatis, qui, l'un et l'autre, tombent en ruine. Le seul

édifice remarquable et assez bien conservé est l'église des Arméniens catholiques, qui mérite d'être vue.

Le pays d'Imirète est voisin de celui de *Kacheti*, ou Kaket et Carduel. La première de ces provinces, qui s'étend le long de la rivière d'Alasana, depuis le sommet du Caucase jusqu'au désert au nord de la Koura, est la plus belle contrée de toute la Russie. La cime des montagnes qui se prolonge vers le sud entre les rivières que nous venons de nommer, est chargée de magnifiques forêts dont le bois est excellent pour la construction. Sur les flancs, principalement vers le sud, on voit une suite continue de villages et de jardins, et la vallée offre l'agréable perspective de champs fertiles et bien cultivés. La côte orientale, située au-delà de la rivière d'Alasana, jusqu'au pied du Caucase ne présente pas un aspect moins riant. Cette province abonde en blé dont la récolte est prodigieuse. Le vin

est la plus grande richesse de ces contrées ; le sol est si propre à la vigne , et l'espèce de raisin si bonne que , malgré la mauvaise manipulation , les vins sont délicieux.

La Cartalinie ou le Carduel , district de montagnes , est une grande vallée environnée de montagnes très hautes , et formées au nord par les glaciers du Caucase. Une multitude de grandes rivières et de petits ruisseaux arrosent ces champs fortunés , semés partout de villages peu distans les uns des autres , avec des jardins et des plantations d'arbres , dont l'ensemble offre à l'œil la plus agréable scène. La richesse de cette province consiste en grains. L'abondance en est si grande , que non seulement elle fournit aux approvisionnemens de Tifflis , et de l'Ossetie , voisine de cette vallée , mais elle en reverse une forte quantité dans les provinces éloignées , qui donnent en échange le sel que les Tartares apportent d'Ériwan. La Car-

talinie se divise en supérieure et inférieure, c'est de la dernière que nous venons de parler. La supérieure, qui touche aux frontières de l'Imirète, et une autre partie qui borde la Koura, sont peu peuplées et mal cultivées, bien qu'elles aient reçu de la nature les mêmes avantages que la Cartalinie inférieure.

Au sud du Phasis, se trouve la Gurie, contrée située sur les bords de la Mer-Noire. Les habitans, ruinés par les pachas voisins, ont renoncé à la navigation et à la pêche. Ils auraient pu au moins tirer parti de leur sol qui est très propre à l'agriculture et à l'entretien du bétail, mais ils aiment mieux croupir dans une sorte de paresse, et se contenter de ce que la terre leur fournit sans un travail assidu. Aussi ne rencontre-t-on que de misérables villages peuplés de Guriens, de Turcs, d'Arméniens et de Juifs.

Nous traversâmes le Phasis à Cotatis, à dessein de gagner la Mingrelie, l'ancienne

Colchide. Nous cherchâmes inutilement sur les bords du fleuve les traces de la fameuse ville de Colchos , et il serait également superflu de chercher une ville et même un bourg dans toute la Colchide moderne. On n'y trouve que deux villages situés au bord de la mer. Le plus grand est Anarghia , qui ne renferme que cent maisons , si éloignées les unes des autres qu'elles comprennent une étendue considérable. On dit que dans le même lieu était jadis une ville du nom d'Héraclée. Les autres habitations de la Mingrelie consistent dans des espèces de hameaux formés de cabanes éparses dans les plaines de cette contrée sauvage.

Il y a cependant quelques châteaux ou plutôt des habitations auxquelles on donne cette dénomination. Ils appartiennent aux seigneurs du pays ; tous sont situés dans le plus épais des forêts , et consistent dans une tour de pierres haute de trente à quarante pieds. Cinq à six autres tours

de bois avoisinent celle de pierre, et sont elles-mêmes accompagnées de plusieurs cabanes faites de bois de charpente, les unes de branches d'arbres, quelques autres de cannes et de roseaux. Tout l'espace qu'occupe ce bâtiment est formé par une haie des plus épaisses, et surtout par le bois, si épais lui-même, qu'il rend ces sortes de retraites inaccessibles, excepté du côté où l'on a eu soin de pratiquer une route. Mais en cas d'invasion, l'usage est de rompre le chemin, et de le couvrir d'arbres, ce qui le rend très difficile à forcer. Dans ces sortes de cas, les châteaux servent d'asiles aux nobles Mingreliens et à leurs vassaux. On serre dans la tour de pierre toutes les richesses du seigneur et de ceux qui se réfugient chez lui. Les tours de bois servent de magasins pour les provisions, et pour retirer, au moment d'un assaut, les femmes et les enfans. Chacun reste enfermé dans ce poste jusqu'à la retraite de l'ennemi, dont l'invasion,

faute de vivres , ne dure jamais plus de cinq à six jours. Alors chaque Mingrelien retourne habiter sa maison, ou en construit une autre, si la première n'existe plus.

Ces maisons coûtent peu à bâtir ; elles sont toutes de charpente , et le bois n'est que trop commun dans ce pays. Celles des nobles ont un étage , celles des paysans n'ont que le rez-de-chaussée. Toutes sont fort peu commodes , très malpropres, et n'ont ni cheminées ni fenêtres. Le jour entre par la porte , la fumée n'a point d'autre issue. On voit au-devant des maisons du prince et des principaux seigneurs une grande cour entourée d'une haie , ou tout au plus d'une palissade. C'est le lieu où ils donnent audience à leurs vassaux, et jugent les différends qui s'élèvent entre eux. La demeure des paysans n'offre ni cour ni palissade. Un même logis , une même salle , renferme la nuit eux , leurs femmes, leurs enfans et leur bétail.

Quiconque veut parcourir ce misérable pays, a différens fleuves à traverser ; mais en vain chercherait-il un pont dans toute la Mingrelie. Il n'y a même de bateaux que sur quelques uns de ces fleuves. On passe les autres à certains gués que les habitans connaissent et qu'ils traversent de cette manière : ils se réunissent plusieurs ensemble , avancent serrés l'un contre l'autre , en s'appuyant sur de longs bâtons ; ils rompent ainsi la force du courant, qui, pour l'ordinaire, est très rapide. Tous ces fleuves sortent des montagnes du Caucase, et se jettent dans la Mer-Noire, qui cotoie la Mingrelie et les pays adjacens. Cette mer est aussi nommée Pont-Euxin , et plus généralement connue sous ce nom. Celui de *Mer-Noire* lui a été donné par les Turcs, pour exprimer la malignité de ses flots.

Le climat de la Mingrelie est assez tempéré ; il n'y fait ni trop froid ni trop chaud ; mais les pluies y sont si fréquen-

tes qu'elles causent une humidité qui , mêlée dans certains temps avec la chaleur du soleil , produit ou la contagion , ou des maladies dangereuses. L'air est souvent mortel pour les étrangers qui s'y arrêtent trop long-temps ; il n'est guère plus favorable aux gens du pays. On y chercherait vainement un vieillard septuagénaire.

Il y a peu de terres labourées dans cette contrée. Elles sont naturellement si molles qu'il suffit d'y semer le grain. Il vient de lui-même et prend racine à un pied de profondeur. Si dans certains cas on a recours à la charrue, les socs et les coutres ne sont que de bois, et produisent le même effet que le fer. Du reste, la végétation y est d'une extrême activité ; tous les fruits y viennent sans qu'on prenne soin de les greffer. Les chataigniers et les figuiers y sont très communs ; mais ce que l'on y trouve de plus exquis, c'est le vin, qui est salubre et plein de feu. Le sol de la Min-

grelié est des plus propres à la vigne. Elle pousse des ceps d'une grosseur prodigieuse, et qui s'élèvent jusqu'à la cime des plus hauts arbres. La vendange est toujours abondante et le vin toujours bon.

Il est peu de pays aussi fertile en oiseaux de proie de toutes les espèces, depuis le faucon jusqu'à l'aigle. C'est le mont Caucase qui leur sert de berceau, ainsi qu'à une infinité de bêtes féroces, telles que les tigres, les léopards, les lions, les loups. On y voit aussi beaucoup de chacals, espèce d'animal semblable au renard, mais plus gros, plus vorace et infiniment plus dangereux. Il dévore les animaux plus faibles que lui, déterre les cadavres humains, et attaque même les vivans. Pour empêcher qu'il ne fouille dans les fosses, on est obligé de les couvrir de grosses pierres. Cet animal passe pour être la hyène des anciens, qui avait la même avidité à déterrer et dévorer les morts.

Les Mingreliens ont un prince qui prend

le titre de *Dadian*, ou maître de la mer. Il ne possède pas une barque de pêcheur. Ce prince est peu riche, et n'est rien moins qu'absolu. Les nobles lui rendent un hommage, et jouissent de certains privilèges, à peu près semblables à ceux que s'arrogeaient les seigneurs français il y a environ deux siècles. Leurs vassaux sont leurs esclaves, et ils les vendent comme tels aux Turcs, ou à telle autre nation qui veut les acheter. Plus un de ces gentilshommes a de vassaux, plus il est riche, chaque paysan étant obligé de lui fournir, selon ses moyens, une quantité quelconque de grain, de bétail, de vin et d'autres denrées. Et tandis que le noble mange le paysan, le prince mange les paysans et la noblesse. On conçoit difficilement comment une masse d'hommes est assez stupide pour se laisser ainsi muse-ler et ronger par un seul, et il faut que la différence soit bien légère entre l'homme et la brute.

Pour se faire une juste idée de la Mingrelie, il faut se figurer de vieilles cités en ruines, des forteresses turques ou russes sur le bord de la mer, des vaisseaux chargés d'esclaves qui font voile pour la Turquie, des princes et des nobles qui parcourent les campagnes pour piller le paysan, des femmes qui trahissent leurs maris, des combats entre tous les villages, des irruptions fréquentes d'armées étrangères, tel est le misérable tableau de cette contrée, où les habitans, sans distinction, portent sur la tête un grand bonnet de feutre, vont les pieds nus ou enveloppés de peaux, qui ne sont que de faibles préservatifs contre la boue de ce pays humide, ont des chemises et des habits fort sales. C'est ainsi qu'on trouve un Mingrelien au milieu de femmes débauchées, qui mangent avec les doigts, en élevant leurs enfans dans l'habitude du mensonge, du pillage et du brigandage.

Ces peuples sont aussi braves guerriers

qu'insignes voleurs. Leurs guerres avec les peuplades voisines ne sont que des courses dont le but principal est le pillage. S'ils sont vainqueurs, ils poursuivent l'ennemi sans relâche, dévastent ses terres, emmènent autant de captifs qu'il leur est possible, et se retirent avec la même impétuosité qu'ils ont commencé l'irruption. Il n'est pas question, parmi eux, d'échange de prisonniers. L'usage est de les vendre. C'est même ce genre de capture qu'ils envisagent le plus dans leurs courses guerrières. Aussi portent-ils toujours à leur ceinture une corde destinée à lier les vaincus, et lorsqu'ils n'ont pas l'occasion de faire des prisonniers, cette corde leur sert souvent à garotter leurs voisins, et même leurs compatriotes qu'ils rencontrent sans moyen de défense. Ils les vendent ensuite comme esclaves et comme ennemis. L'espèce humaine est proprement une denrée de commerce. Le maître vend son domestique, le père son fils, le frère sa sœur.

Les Mingreliens nobles aiment la chasse, y sont fort adroits, et savent apprivoiser des oiseaux de proie qui servent à faire la guerre au gibier. Trois choses sont réputées indispensables parmi eux : un bon cheval, un bon chien et un bon faucon. La chasse leur fournit une provision abondante de venaison. Ils ont aussi beaucoup de *faisans*, oiseaux indigènes de ce pays, qui, ainsi que le porc dont la chair est excellente, forment une partie essentielle de leur nourriture.

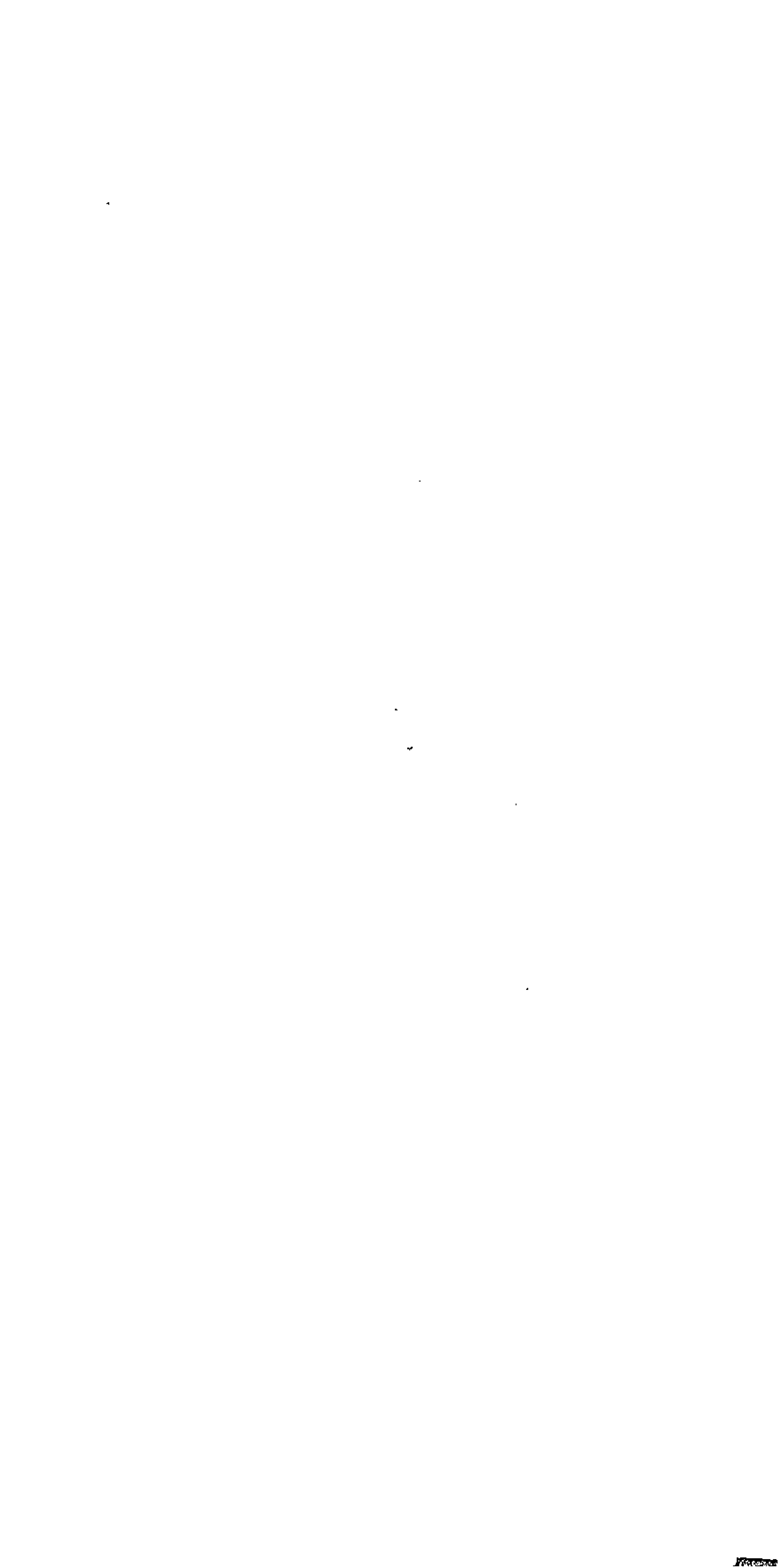
Ce peuple n'a point de religion proprement dite, mais bien une infinité de superstitions. Ils ont un très grand nombre de reliques qu'ils regardent comme très précieuses, entre autres un morceau de la vraie croix, une chemise de la sainte Vierge, quelques poils de la barbe de Jésus-Christ, et une infinité d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. On dit qu'ils ont reçu la foi catholique du temps de Constantin-le-Grand, qui, charmé de se voir imiter par d'autres

souverains dans sa conversion, combla de bienfaits et de présens le prince qui régnait alors sur la Mingrelie, et qui s'était fait chrétien. Les rites grecs furent longtemps en vigueur parmi ces peuples; mais les révolutions politiques, les guerres, le laps de temps, et surtout l'ignorance et la conduite licencieuse des prêtres, ont laissé éteindre ces lumières primitives. La religion des Mingréliens est devenue aussi défectueuse que leur gouvernement; aussi absurde, aussi grossière que leurs autres usages. Ils ont cependant un patriarche, des évêques et des papes ou prêtres, qui, le plus souvent n'ayant pas été baptisés eux-mêmes, s'inquiètent peu si les enfans sont baptisés dans leur diocèse.

Les Mingréliens achètent leurs femmes, et ont pour maxime d'en épouser plusieurs. Dès que l'une d'elles cesse de plaire à son mari il la vend aux Turcs. Presque toutes ces femmes sont belles, leur coiffure ressemble à peu près à celle des femmes d'Europe, et leur habit à celui des Per-

sanés. Le luxe de la table est inconnu dans ce pays, même chez les grands. Quelque peu de viande ou de poisson sec rôti, ou même des légumes, composent le plat du maître. Du gom tout simplement forme la portion des domestiques. Ce n'est que les jours de fête, ou lorsque l'on a quelqu'un à traiter, que l'on a de la venaison. Autrement on tue un porc ou un bœuf, ou une vache. On fait bouillir l'animal dans une grande chaudière, et l'on sert la viande à moitié cuite, sans aucun assaisonnement. La meilleure partie reste toujours devant le maître du logis, ainsi que le pain de froment, la volaille et le gibier. Il envoie une portion de toutes ces choses à chacun des convives.

Le gom dont je viens de parler est une espèce de grain, qui ressemble assez au millet. L'épi renferme plus de trois cents grains, et son tuyau a beaucoup de rapport avec les cannes à sucre. On le sème au printemps, et on le récolte au mois d'oc-



tobre. Il faut aussitôt le faire sécher au soleil. Vingt jours suffisent ordinairement pour cette opération, après laquelle on le serre. On ne le bat qu'à mesure qu'on veut le faire cuire, et c'est dans l'eau que se fait cette cuisson. Lorsque l'eau commence à bouillir, on remue doucement le gom avec une petite pelle de bois, il se met en pâte, et cuit en moins d'une demi-heure; c'est l'usage, et même une nécessité, de le manger aussitôt qu'il est cuit. Il ne vaut rien froid ni réchauffé. La pâte en est fort blanche; mais ceux qui n'y sont pas accoutumés la trouvent fade et insipide. Cependant on s'y accoutume facilement, et ensuite on y renonce avec peine. La Géorgie et l'Arménie font un grand usage de ce grain, et les plus grands seigneurs, parmi les Turcs, font leurs délices de cette nourriture. Il faut boire du vin pur lorsqu'on en mange, pour corriger sa qualité froide; régime qui est fort du goût des habitans de ces climats.

A l'est d'Odischy et de la Mingrelie, est située la petite province mingrelienne de *Leschkum*, où les habitans ont des cabanes de pierre. Un énorme ravin, qui s'étend du sud au nord, les sépare des *Suanes*, peuplé qui séjourne dans la proximité de l'*Elbours*, dernière sommité du Caucase. Les *Suanes*, nom qui signifie, dans leur langage, habitans des plus hautes montagnes, sont libres, et n'ont d'autres liaisons avec les Géorgiens que sous le rapport du dialecte. Rien n'égale leur malpropreté, leur rapacité, et leur aptitude à se servir des armes. Les femmes ont la singulière habitude de s'envelopper la tête d'un mouchoir de lin de couleur rouge, de manière qu'on ne leur voie qu'un œil. Des montagnes d'ardoises presque inaccessibles, qui séparent la Mingrelie du pays des Abasses et des Bassians, et qui s'étendent jusqu'aux confins de cette dernière province, mettent les Suanes à l'abri de tout danger. Cinq mille familles, sans

prince et sans chefs , composent cette peuplade redoutée par sa valeur sauvage. Une taille haute et avantageuse contribue à les faire craindre. Ils savent manier le fusil , fabriquer la poudre et différentes sortes d'armes. Les mines leur fournissent les matériaux nécessaires. On trouve chez eux du plomb , du cuivre , des vases et des chaînes d'or et d'argent.

Les *Abasses* , qui habitent une contrée située au pied du Caucase , du côté du nord-ouest , en partie sur les bords de la Mer-Noire , sont des barbares bien faits , endurcis à la fatigue , et très agiles. Un visage ovale , une tête comprimée sur les côtés , un menton court , un grand nez , des cheveux d'un chatain foncé , leur donnent une physionomie nationale très remarquable. Les Abasses étaient anciennement gouvernés par des princes , mais les Circassiens ayant invité ceux-ci à une assemblée pour y traiter amicalement d'intérêts réciproques , les assassinèrent. De-

puis cette époque, les Abasses, livrés à des guerres civiles, ont perdu le peu de civilisation qu'ils avaient reçu de Constantinople. On retrouve encore, dans la célébration du dimanche, quelques traces du christianisme qui leur avait été enseigné. Les uns, nomades paisibles, errent dans les forêts de chênes et d'aunes qui couvrent le pays; les autres vivent d'un peu d'agriculture; tous sont enclins au brigandage, et se vendent les uns les autres aux marchands d'esclaves.

Le commerce n'est pas étranger à ce peuple, et il consiste en manteaux de drap et de feutre, en pelisses de renards et de fouines, en miel, en cire et en bois de buis, dont les Turcs font des achats considérables. Les marchands turcs et arméniens leur apportent du sel et des étoffes, mais ils se tiennent constamment en garde contre les attaques de ces perfides sauvages, qui, lorsqu'ils se trouvent en force, dépouillent sans distinction amis et

ennemis. L'Abassie est généralement couverte de forêts où la chaleur et l'humidité entretiennent une végétation aussi abondante que celle de l'Amérique. Les lianes y étouffent les arbres sous leurs branches entrelacées. Cette longue côte offre quelques bons ports, tels que Soudjoukalé, Ghéлиндjik. Mamaï tient le premier rang parmi les villages du pays. Les tribus des Abasses sont en grand nombre; la plus forte et la plus considérable est connue sous le nom de Natuchaschés. Partout on retrouve les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, la même férocité, le même brigandage.

Au nord du pays que nous venons de décrire, on rencontre les embouchures du *Kuban*, fleuve qui, descendu des parties centrales du Caucase, reçoit à peu près toutes les eaux courantes de la branche occidentale de cette immense chaîne de montagnes. Ses deux embouchures embrassent l'île de *Taman*, île plate et maré-

cageuse, mais fertile, et dans laquelle la ville de *Fanégoria* attire quelque commerce. Elle appartient aux Russes, ainsi que toute la plaine au nord du Kuban, et au sud-est de la Mer-d'Azof. Ces contrées portent le nom de *pays des Cosaques Tehernomorskoï*, ou de la Mer-Noire. Cette peuplade est le reste des fameux Cosaques Zaporingiens.

Sur les flancs septentrionaux du mont Caucase se trouve la fameuse nation des *Circassiens*, dont le véritable nom est Tcherkés. On les divise en deux classes : Circassiens du Kuban, et Circassiens de la Cabardie. La plus remarquable des tribus circassiennes du Kuban paraît être celle des Temirgoï, qui habitent plus de quarante villages fertilisés, et peuvent mettre deux mille hommes sur pieds. Les Cabardiens sont à demi civilisés. Ils habitent un pays fertile, situé vers le milieu du Caucase, et borné au nord par le fleuve Tereck. Ils se distinguent des autres peu-

ples du Caucase, par leur beauté et leurs graces. Les hommes sont d'une taille d'Hercule, ils ont le pied petit et le poignet extrêmement fort, et ils dirigent un coup de sabre avec une adresse merveilleuse. Les femmes ont des formes délicates et voluptueuses, une peau blanche, des cheveux châtains ou noirs, une figure régulière, une taille svelte, un beau sein, et cette grande propreté qui donne tant de relief à la beauté.

Le prince ou le gentilhomme circassiens, c'est-à-dire quiconque n'est pas serf et possède un cheval, a toujours sur lui un poignard et des pistolets, et sort rarement sans son sabre et son carquois. Un casque et une cuirasse lui couvrent la tête et la poitrine, et le ceinturon du sabre est attaché sur le ventre. C'est l'image fidèle d'un chevalier du dixième ou du douzième siècle. La Cabardie entière peut mettre sur pied quinze cents gentilshommes appelés *usden*, et dix mille paysans

ou serfs en état de combattre ; mais les princes cabardiens s'affaiblissent mutuellement par des hostilités continuelles.

La Circassie jouit d'un climat favorable à la végétation ; des moissons abondantes couvrent ses plaines ; ses côtes sont remplis de vignobles ou de vergers, dans lesquels les grenadiers, les figuiers, les pêchers, les poiriers, les pommiers, les amandiers confondent leur feuillage et leurs fruits. Les montagnes sont couvertes de chênes, de hêtres, d'ormes, d'aunes, de cèdres et de cyprès. Ses prairies, abondant en gras pâturages, nourrissent de superbes troupes de chevaux, de moutons et de bœufs. Les chevaux circassiens égalent les chevaux arabes en vitesse, en beauté et en docilité. Lorsque le cavalier veut monter ou descendre, l'animal plie les genoux de devant à la manière des chameaux.

Les Circassiens construisent leurs maisons d'une mince charpente de claies de

buissons, peintes en blanc. Ils y amènent avec beaucoup d'adresse, au moyen d'un canal, l'eau des ruisseaux les plus voisins. Les auberges se font remarquer par leur propreté. Les paysans ou serfs, et les prisonniers de guerre réduits en esclavage, sont chargés du soin de l'agriculture, et de la garde du bétail. De grandes charrues traînées par sept à huit bœufs sillonnent un sol fertile, où le chanvre vient sans être semé.

Quoique ces peuples reconnaissent la souveraineté de la Russie, ils conservent l'espèce de régime féodal qui a toujours existé parmi eux. Les serfs appartiennent en toute propriété aux princes. A la vérité, ils n'ont pas le droit de les vendre, mais ils peuvent en exiger toutes sortes de services personnels. Le gentilhomme maintient l'ordre parmi le peuple, et rend des services militaires au prince. Celui-ci tient table ouverte, et chacun de ceux qui possèdent des troupeaux contri-

bue, pour sa part, à la consommation des convives.

Les mariages se font suivant la richesse ou la naissance. Les nouveaux mariés se voient en secret pendant un an. La femme reçoit son époux dans l'ombre de la nuit, et le fait entrer par la fenêtre. Ils ne se montrent à leurs parens que lorsqu'ils peuvent présenter un gage de leur union. Le père et la mère bannissent leurs enfans de leur présence, jusqu'à l'époque où le rejeton mâle est en état de combattre, et la fille prête à recevoir un époux. C'est sous la surveillance d'un étranger, chargé de son éducation, que le garçon s'exerce à la chasse, au pillage et à la guerre. La fille apprend à broder, à coudre, à tresser de la paille, et à en faire de petites corbeilles. Au dessus des Circassiens sont les anciens habitans de la Cabardie, que l'on nomme *Basians*. Poursuivis par les chevaliers de Circassie, ils furent contraints à chercher un asile dans les mon-

tagnes hautes, arides et couvertes de neige où ils séjournent à présent, et où ils restent tributaires de leurs persécuteurs. Les Basians sont un composé de plusieurs peuples, parmi lesquels on cite les Bulgares, les Grecs ; les Kalmouks, les Kumuks, et les Nogais qui sont des Mogols ou *Huns*.

A l'est des Basians, habitent les *Ossètes*, qui, à en juger par leurs vêtements, leurs cheveux chatain clair et leur barbe rousse, pourraient être pris pour des paysans de la Russie septentrionale ; leur langage a quelque rapport avec l'allemand, l'esclavon et le persan ; leurs mœurs sont extrêmement simples. Leur manière de saluer consiste, de la part de l'homme, dans un attouchement de la poitrine, et du sein de la part des femmes. Les maisons des *Ossètes* sont autant de petits châteaux forts, et quoique vassaux de la Russie, ils vivent dans une indépendance tout-à-fait sauvage.

La contrée montagneuse, à l'est de l'Os-

sétie, au nord, est habitée par diverses tribus, plus ou moins sauvages, dont la principale prend le nom d'Ingousches. On trouve dans son territoire une église antique, qui porte une inscription gothique, et renferme des livres latins ornés de caractères dorés, bleus et noirs. Ces livres sont révéérés comme des reliques. Trente petits ermitages sont établis dans le voisinage de ce sanctuaire, asile respecté au milieu des guerres éternelles qui divisent ces barbares. Un solitaire appelé *Zannistag*, vivant dans le célibat, et ayant sa demeure près de cette église, remplit les fonctions de prêtre; devant une assemblée nombreuse, il immole, sur un autel de pierre, une quantité de brebis blanches que les familles les plus riches et les plus distinguées fournissent. Les Ingousches ont une physionomie caractéristique, et une prononciation si dure que l'on croirait qu'ils roulent des cailloux dans la bouche.

La partie orientale du Caucase, ou l'ancienne Albanie, est divisée en une infinité de cantons que les géographes modernes comprennent sous les dénominations de *aghestan* et de Lesghistan. Les Lesghiens, que l'on croit être les *Legæ* des anciens, se font redouter par leur brigandage. Ils enlèvent les hommes, les troupeaux et tout ce qui se trouve à leur portée, dans les cantons voisins. Montés sur des coursiers agiles, ils fuient rapidement avec leur butin, et rompent derrière eux les ponts de glace et de neige qui couvrent les précipices du Caucase. Accoutumés à supporter la faim et la soif, ils n'emportent dans leurs courses qu'une petite provision de vivres, renfermés dans des outres ou des peaux de chèvres; mais si leur expédition se prolonge au point qu'ils se trouvent dans une disette absolue de subsistances, ils tirent au sort entre eux, et celui que la chance désigne est dévoré par ses camarades. Le genre de

vie de ces brigands, et l'air pur qu'ils respirent sur les montagnes, prolongent leurs jours d'une manière peu ordinaire, et ceux qui ne périssent pas sur un champ de bataille parviennent à une extrême vieillesse. Quelques momens avant sa mort, le vieux Lesghien fait venir ses parens et ses héritiers, leur indique l'endroit où il a caché son or, ses pierreries, et tous autres objets qui composent sa richesse, et meurt ensuite gaiement.

Dans le Daghestan, on voit les Lesghiens conduire paisiblement leurs troupeaux loin des montagnes, et payer une contribution pour le pâturage. Leurs femmes, renommées à cause de leur beauté, se distinguent encore par leur valeur et leur intrépidité. Plusieurs tribus lesghiennes suivent la religion de Mahomet; mais les moins civilisées adorent le soleil, la lune, les arbres et les fleuves. Parmi celles qui habitent la province de Daghestan, on distingue particulièrement les *Kouveschès*

ou *Kubasches*, qui jouissent d'une certaine aisance, sont laborieux, sobres, honnêtes et loyaux. Ils se croient originaires de l'Europe. C'est par leur entremise que se fait le commerce entre la Perse et la Russie. Ils apportent à Kisliar des quantités considérables de coton. Chez eux ils fabriquent des ouvrages de fer, d'or et d'argent. Ils forgent des cuirasses, et font des mouchoirs fins, des manteaux de feutre et des tapis. Leurs femmes, habiles, spirituelles, et même instruites, s'occupent à broder. Les *Kubasches* bannissent de leur présence les paresseux, les faïéans, et le mendians, mesure salutaire à laquelle les peuples d'Europe ne peuvent revenir, parce que la plupart des gouvernans s'occupent beaucoup plus de leur intérêt personnel que de celui des peuples. La probité des *Kubasches* est si généralement reconnue, que les princes esghiens déposent chez eux leurs trésors, que les peuplades voisines les choisissent

sent pour arbitres, quand ils ont quelque démêlé, et s'en rapportent entièrement à leur décision. Le produit de leurs travaux communs est confié à la garde de douze de leurs plus anciens compatriotes.

Les *Kumuks*, qui habitent les bords de la Mer-Caspienne, se composent d'environ douze cents familles, qui obéissent à des beys; leurs demeures ne sont autre chose que des cabanes de claies d'osier. Les *Truchmènes* s'étendent sur toute la côte orientale du Caucase, principalement dans le Daghestan méridional, dans toute la province de Schirvan. Ces peuples nomades sont régis par des khans héréditaires, dont les plus puissans résident à Kouba, à Schamachie et à Sallian.

Le pays des *Kumuks* s'étend des bords du Terek à ceux de Koisu. L'endroit le plus remarquable est *Endery*, marché où les Lesghiens vont vendre le fruit de leur brigandage. Au sud de Koisu se trouve le territoire d'un chef tartare, qui prend

le titre de Schamkal, et qui fait sa résidence dans *Tarkú*, ville de dix mille âmes, située sur les bords de la Mer-Caspienne. En remontant le Koisu, on arrive à la souveraineté du khan des Awares. La ville capitale, nommée *Chunsag*, a, dit-on, six cents maisons. Les autres villes remarquables sont *Kubascha*, qui compte six mille habitans; *Derbend*, qui offre six sept cents maisons, et dont les murs épais et élevés étonnent les voyageurs; *Tabasseran* et *Acouti*, chefs-lieux des petites souverainetés dans les montagnes.

A l'orient de Schamachie, s'avance dans la Mer-Caspienne une grande langue de terre, connue sous le nom de péninsule d'*apcheron* ou d'*Okoressa*, où de fameuses sources de naphte sont un trésor inépuisable pour la souveraineté de la ville de *Bakou*, qui en tire un revenu annuel de quarante mille roubles. Cette ville possède une rade peu sûre, mais pourtant la meilleure de toute la côte. Elle exporte

en Russie, outre le naphte, du coton, du riz et de l'opium.

La dénomination de Schamachie s'applique à deux villes, la vieille et la nouvelle. La province, à demi ruinée, est ornée de belles mosquées, surmontées de superbes dômes, et possède encore d'autres grands édifices. On y compte environ six mille habitans, parmi lesquels on distingue quelques familles américaines qui font le commerce de soierie. La nouvelle ville est commerçante, et généralement regardée comme la capitale du Shirvan.

La province du Shirvan peut se diviser en trois parties : le désert, le pays au dessus des montagnes, et celui qui lui est supérieur. Elle est habitée par des Tartares nomades, qui, dans la belle saison, conduisent leurs troupeaux dans les gras pâturages, et, dans l'hiver, s'occupent de fabriquer des draps communs et de mauvaise qualité. Ils échangent la plus grande partie de leurs laines avec les habitans

des villages du Kouban, et en reçoivent des draps bien fabriqués, et beaucoup de tapis.

LETTRE XII.

RUSSIE D'ASIE. — Sibérie. — Ekatherinembourg. — Solikamski. — Verchatoure. — Irbit. — Thioumène. — Tobolsk, capitale de la Sibérie. — Lac de Jamicha. — Le fort de Sempalat.

La partie de la Russie asiatique que je vais essayer de décrire présente à l'œil d'immenses plaines couvertes de neige et traversées par de grandes rivières qui, sous une masse épaisse de glaces, courent vers la mer glaciale. Au centre de la Sibérie, on ne voit point d'arbres; la rigueur du froid y arrête la végétation; mais, au sud, le sol est couvert de vastes forêts. La Sibérie proprement dite forme trois gou-

vernemens connus sous les noms de Tobolsk, Tomsk et Irkoutsk. Avant que ce pays appartînt à la Russie, il formait un royaume particulier, gouverné par un prince tartare, de la religion de Mahomet. La conquête en est due à un Cosaque nommé Jermack, qui, obligé de s'expatrier, s'associa avec quelques brigands et se mit à voler sur les grands chemins. Il devint en peu de temps très puissant et très redoutable, mais ne volait que les riches, les receveurs des impôts, les mal-tôtiers, les traitans, les commis, tous gens qui eux-mêmes volaient à leur manière; et il donnait largement aux pauvres le superflu de ses captures. Il ne tuait ni ne blessait personne, à moins que ce ne fût pour se défendre; ce qui lui acquit une si grande réputation, que tous les vagabonds et gens sans aveu vinrent se ranger sous ses drapeaux.

Le gouvernement envoya à sa rencontre de gros détachemens qui le battirent

en plusieurs occasions , et vinrent à bout de lui couper toute retraite vers sa patrie. Pour se soustraire à la punition qu'on n'eût pas manqué de lui infliger, il se retira sur les frontières de la Perse, et y vécut quelque temps du commerce des marchandises qu'il avait volées. Il se réfugia ensuite dans la Sibérie, et livra aux Tartares du pays quelques petits combats dans lesquels il leur tua beaucoup de monde ; mais ayant lui-même perdu une partie de ses gens, et considérant qu'il ne lui était plus possible de tenir tête à tant d'hommes armés contre lui, il prit la résolution de se soumettre à la clémence de son souverain.

Pour obtenir sa grace et celle de ses complices, Jermack fit proposer à la cour de Russie la conquête de la Sibérie. Ce projet parut important. Jermack fut invité à se rendre à Moscow, où le czar lui accorda son pardon, approuva l'expédition qu'il méditait, et lui donna un

corps de troupes. Le succès répondit aux espérances que cet aventurier avait fait concevoir. Les Tartares furent aussi effrayés à la vue des Russes et de leurs armes, que l'avaient été les habitans du Mexique à la vue des Espagnols. Malheureusement le pauvre Jermack ne jouit pas de sa victoire; dans le dernier combat qu'il livra au khan des Tartares, ayant aperçu ce prince dans une barque, il s'avança vers lui avec sa troupe, et voulant sauter de son bateau sur un autre, il tomba dans la rivière et se noya. Le khan perdit lui-même la vie dans la mêlée, et son fils fut envoyé à Moscow, où le czar, qui le reçut honorablement, le traita d'une manière conforme à sa qualité. Il lui accorda un domaine considérable en Russie, où ses descendans en jouissent encore, avec le titre de *prince de Sibérie*.

Comme cette conquête était due aux Cosaques, on voulut leur en laisser tout l'honneur, et à mesure qu'on y envoyait

des milices, elles étaient incorporées dans leurs troupes. C'est par cette raison que toute la cavalerie sibérienne porte encore aujourd'hui le nom de *Cosaques*. Celui de Jermack y est en si grande vénération qu'on fait tous les ans une cérémonie en son honneur, et qu'aux noces du peuple, il y a toujours une hymne chantée à sa louange.

La Sibérie, quoique divisée en plusieurs gouvernemens qui ont chacun leur chef-lieu, a pour capitale la ville de Tobolsk, au confluent de l'Irtish et du Tobol dont elle a pris le nom. Les Russes ont choisi cette situation, à cause de sa beauté et de sa force. L'ancienne résidence des princes tartares, qui n'en était éloignée que de dix lieues, est aujourd'hui tombée en ruines. Mais je vais vous parler d'abord d'*Ékatherinembourg*, ville fondée en 1723 par Pierre-le-Grand, et achevée sous le règne de l'impératrice Catherine, dont elle porte le nom. Cette ville fait partie du

ouvernement de Tobolsk, et est le centre de toutes les fonderies et des mines de la Sibérie; aussi n'est-elle habitée que par les fondeurs, des mineurs, et par ceux qui ont inspection sur ces travaux. Les machines sont entretenues avec un soin extraordinaire, et les ouvriers ont une application qu'on ne remarque nulle part. On n'a point recours aux coups de bâton pour prévenir l'ivrognerie; il n'est permis de leur vendre de l'eau-de-vie que le dimanche, et la quantité en est fixée. D'ailleurs, rien ne leur manque; ils sont payés régulièrement, vivent à bas prix, et s'ils sont malades, ils sont reçus et bien soignés dans les hôpitaux.

Nous sommes allés à deux ou trois lieues de là visiter une mine de cuivre. On y descend par un escalier assez commode. La mine ne se montre point en filons, mais par nids, dans une terre noire et alumineuse. A quelque distance, sont les moulins nécessaires pour la piler, et les four-

neaux pour la couler. Elle se porte ensuite à Ékatherinembourg pour l'affiler et la mettre en lames.

Ce qui distingue particulièrement cette partie de la Sibérie, et même tout ce vaste pays, c'est le grand nombre de ces fonderies et de ces mines. Elles lui donnent un commerce, une sorte d'opulence qui contraste singulièrement avec les déserts dont elle est environnée, et avec les mœurs des Tartares qui l'habitent. Les principales sont celles de Sissert, de Kaminsky, de Kolivan, d'Argoune, etc. La première a été établie par le gouverneur d'Ékatherinembourg, pour en exploiter le riche minéral de fer qui abonde dans ce canton. La rivière dont elle porte le nom a toujours assez d'eau pour faire aller six moulinets et les soufflets de deux fourneaux. La seconde, située sur la Kaminska, est une des plus anciennes de la Sibérie, et celle où l'on fabrique le meilleur fer. Le grain en est si fin qu'on le distingue difficile-

ment à la vue. On le vend aux Anglais, qui en font le principal commerce. Ils l'embarquent à Pétersbourg, où on le transporte en hiver sur des traîneaux, et dans l'été sur les rivières.

Il y a sur la montagne de Koliyan une fonderie de cuivre très renommée, et protégée par un fort à quatre bastions entouré d'un fossé, à côté d'un grand village. Ses filons sont également riches en cuivre et en argent; cet argent même est assez chargé d'or pour mériter une attention particulière. Il y a des filons qui ont deux ou trois pieds de largeur, et s'étendent à plus d'un quart de lieue. L'or s'y montre même quelquefois, soit dans la mine même, soit à la surface, en grains ou en petites feuilles. Quelle que soit l'ardeur que l'on apporte à ce travail, ces mines sont si riches et si étendues qu'il peut s'écouler plusieurs siècles avant qu'on les ait épuisées.

La fonderie d'Argoune est à quelques

lieues de la rivière dont elle porte le nom, sur un ruisseau formé par une source peu éloignée. Trois Grecs entreprirent les premiers travaux, et tirèrent jusqu'à douze cents marcs d'argent par année. On a fait depuis de nouvelles fouilles, et l'on y a trouvé une espèce d'argile, qui passe pour une excellente mine d'argent. En creusant dans les environs de cette fonderie, on a découvert une terre jaune qui contient du plomb, de l'argent, de l'antimoine, de l'or et du fer. Une livre d'argent renferme pour deux ducats et demi d'or fin.

Les villes que nous visitâmes après Ékatherinembourg sont *Solikamski* et *Verchatoure*, qui, l'une et l'autre, méritent d'être connues. La première est grande, bien peuplée, et la capitale d'une province de ce nom, annexée au gouvernement général de Sibérie. Elle est située sur la rivière de Kama, qui est célèbre dans cette contrée. On trouve dans les environs des sources d'eau qui fournissent

du sel à tout le pays. *Verchatoure*, ainsi nommée du mot *Verch* qui veut dire *haut*, et de *Toure*, nom de la rivière qui l'arrose, est agréablement située sur une éminence, et fortifiée de fossés et de palissades.

Nous nous rendîmes ensuite à Irbit, où nous arrivâmes un jour de foire. Nous pûmes à peine y aborder, tant les chemins étaient remplis de chevaux, d'hommes et de voitures. Des marchands de toutes les villes de la Russie et de différentes nations y apportent les productions de leur pays. Quand toutes les boutiques sont ouvertes, on voit un concours prodigieux de monde pour acheter, pour vendre, ou simplement pour regarder. Le vin coule de toutes parts; on cuit dans les rues de petits gâteaux, on boit, on mange tandis que des troupes de mendiants, assis auprès du feu, chantent des cantiques, et reçoivent des auditeurs du pain et de l'argent.

En descendant la rivière, nous nous arrêtâmes à *Thioumène*, ville jolie et bien fortifiée. Les rues y sont larges, les maisons alignées, et les églises nombreuses, avec des couvens d'hommes et de filles. Ses environs sont couverts de bois entremêlés de villages, de champs et de prairies fort agréables. Ce pays était autrefois exposé aux incursions des Tartares appelés *Karakalpacs* ou *Bonnets-Noirs*; mais les Russes ont si bien fortifié leurs frontières, que ces brigands n'osent plus se présenter. Ils campent sous des tentes avec leurs troupeaux, et sont soumis à différens chefs, qu'ils choisissent toujours parmi ceux qui se sont le plus distingués à la guerre. Ils se battent continuellement avec les kalmouks, mais ils ne tiendraient pas contre des troupes réglées. Lorsque les Russes les poursuivent, ils se retirent dans les forêts; où il n'y a que des gens accoutumés à vivre à leur manière qui puissent les y chercher. Leurs guerres ne consistent que

dans les courses qu'ils font à cheval, et pour s'en préserver, il suffit de pratiquer des retranchemens que les chevaux ne puissent pas franchir. L'arc et les flèches sont leurs seules armes. Leurs bonnets, fourrés de peau d'agneaux noirs, leur ont fait donner le nom qu'ils portent. Je reviens à la capitale de la Sibérie.

Tobolsk est fortifiée d'un rempart de brique, avec des tours carrées et des bastions, dont la vue du côté du midi est admirable. La ville est divisée en haute et basse. La haute est sur une colline, la basse, dans la plaine, entre la colline et la rivière. Dans la première se trouvent l'hôtel du gouverneur, les cours de justice, plusieurs églises bâties de brique, la cathédrale et le palais de l'archevêque. La ville basse est exposée à de fréquentes inondations, et comme elle n'est point pavée, les rues sont si pleines de boue qu'on y marche avec peine. La ville haute n'a pas la même incommodité, mais elle

manque d'eau, et ce qui est plus fâcheux encore, c'est que du côté de la montagne, il se détache tous les ans de grandes masses de terre qui obligent souvent les habitans de s'éloigner et même d'abattre les maisons voisines pour les rebâtir un peu plus loin.

Les faubourgs de Tobolsk s'étendent le long de l'Irtisch, et sont entourés de fossés et de palissades. Il y a plusieurs grandes rues habitées par des Tartares descendans de ceux qui s'y trouvaient établis avant la conquête de la Sibérie. Ces Tartares jouissent, comme dans les autres villes, du libre exercice de leur religion, et de plusieurs immunités. Ils ne subsistent que de leur commerce, car il n'y a parmi eux ni laboureurs ni artisans. Ils sont mahométans, et pourraient avoir plusieurs femmes; le gouvernement leur permet d'en épouser quatre, mais comme ils vivent parmi des chrétiens, ils usent rarement de ce droit. La circoncision est d'usage dans leur reli-

gion , et ils la pratiquent. On reçoit à la fois tous les garçons qu'on y présente, depuis six jusqu'à quatorze ans. La cérémonie commence par un festin où le prêtre tient toujours la première place.

Ces peuples changent rarement de religion ; quelques-uns cependant se font baptiser, mais ils deviennent un objet d'horreur pour les autres, qui leur reprochent une désertion qui n'a d'autre motif que de se délivrer de la servitude et de s'enivrer plus librement. La débauche leur paraît une chose si honteuse, que ceux qui boivent du vin sont notés d'infamie. Ils sont d'ailleurs superstitieux, et ont, comme les peuples ignorans , une grande confiance aux amulettes. Ce sont des sentences de l'alcoran, ornées de coraux , qu'ils attachent au cou de leurs enfans et qui pendent sur leurs épaules. Les prêtres, qui en font un grand commerce, leur persuadent qu'elles préservent de toutes maladies.

Ces Tartares forment environ le quart des habitans ; les autres sont Russes , presque tous exilés ou fils de proscrits. Il y a parmi eux de riches négocians qui font un grand commerce sur les frontières de la Chine , et en différens endroits de la Russie. D'autres exercent diverses professions, mais ils sont généralement paresseux ; la cause peut en être attribuée au bas prix des denrées. Un homme vit pour très peu de chose , et ces gens grossiers ne pensent ni au lendemain ni aux temps de disette ou de maladies. Du poisson sec ou pourri, des pois et du pain de seigle , sont leurs alimens ordinaires. Ils ont pour boisson de la mauvaise bière et de l'eau de son fermentée , dans laquelle on mêle un peu de farine. L'usage des lits leur est inconnu. Toute une famille couche pêle mêle, moitié habillée, les uns sur des nattes, les autres sur le poêle ou par terre. Ils ne sont éclairés que par des éclats de sapin ou de bouleau allumés et fichés en-

tre les poutres, ce qui rend les incendies très fréquens dans un pays où l'on n'a que des maisons de bois.

Cependant les arts ne sont point inconnus en Sibérie. Ils y ont été portés par les Suédois, faits prisonniers à la bataille de Pultawa, par Pierre-le-Grand, qui, irrité d'avoir été souvent vaincu par ces braves guerriers, eut la petitesse de s'en venger, en les dispersant dans les différentes villes de ce pays alors tout-à-fait désert et barbare. Avant leur arrivée dans cette terre inculte, on ignorait jusqu'à l'usage du pain. Naturellement ingénieux, et forcés pour ainsi dire à l'être, pour dissiper, par leur industrie, l'ennui de la captivité, chacun d'eux mit en pratique l'art dont il avait acquis la connaissance. Les soldats suédois peuplèrent la Sibérie de boulangers, de cordonniers, de tailleurs, de drapiers, de menuisiers, de maçons, de charpentiers, d'orfèvres, etc. Les officiers devinrent peintres, architectes,

musiciens , maîtres de langue ; ils enseignèrent le latin, l'allemand, le français, les mathématiques, le chant, la danse, etc. aux jeunes gens de condition des deux sexes, et eurent accès dans les meilleures maisons. Bientôt toute la Sibérie changea de face, au point que les Moscovites y envoyèrent leurs enfans pour y être instruits comme dans une excellente école d'usages, de goût et de politesse. Depuis cette époque, les arts ont fait des progrès, et ceux du luxe même n'y sont plus étrangers.

Il y a toujours à Tobolsk un nombre de troupes réglées, tant infanterie que cavalerie, indépendamment de trois à quatre mille Tartares répandus dans la campagne, prêts à monter à cheval au premier ordre. Tout cela, joint à la force naturelle de la place, la met à couvert des incursions de l'ennemi.

L'archevêque a sous sa juridiction cinquante moines ou ecclésiastiques, dont très peu savent le latin ; encore sont-ce

les Polonais. Le peuple est attaché à la religion grecque jusqu'au fanatisme. Né dans l'esclavage le plus affreux, il n'a aucune idée de ce que l'on appelle la liberté de penser ; et presque tout le monde est peuple, à cet égard, en Sibérie.

Les plus pauvres comme les plus riches célèbrent le jour de la naissance, et celui du patron de chaque membre de la famille. On y invite les parens et les amis ; on donne un grand repas où l'on n'épargne ni le vin ni l'eau-de-vie, et l'on danse depuis le dîner jusqu'à la nuit. Ces fêtes sont peu dispendieuses ; chaque personne invitée laisse une pièce de monnaie qui paie son écot et au-delà. On se pique, sur ce point, de la plus grande générosité.

Le carnaval est ici comme ailleurs le temps des divertissemens. Il n'est presque pas possible alors de marcher dans les rues, même pendant la nuit, tant elles sont pleines d'hommes, de femmes, de bêtes et de traîneaux. Ce n'est parmi le peuple,

que cris, tumulte et querelles. On voit, sur un tas de neige, devant chaque maison, des gens assis, qui boivent et qui chantent. Quand le vin manque, ils vont au cabaret, en rapportent une nouvelle provision, et invitent alors tous les passans à prendre part à leur joie, sans paraître se ressentir de la rigueur de la saison.

Autant le carnaval est bruyant et tumultueux, autant on est exact à observer le carême. On n'entend alors ni chants ni divertissemens; on ne fait ni festins ni mariages; on prie, on jeûne, on vit dans le plus grand recueillement. C'est le temps où l'on solennise la béatitude des czars, que l'adulation publique a sanctifiée, celle des saints de la famille royale, des patriarches, parmi lesquels se trouve le célèbre Jermack. On fulmine ensuite les anathèmes contre les incrédules, les hérétiques, et les catholiques qu'on tient, en Russie, pour schismatiques.

Je vous ait dit qu'on ne se mariait pas en carême, mais cette observation ne regarde point les Tartares, dont les nocés se font en tout temps. Les personnes invitées se rendent dans la maison où doit avoir lieu la cérémonie. Il s'y trouve des bancs couverts de tapis, et une table de rafraîchissemens. Les fiancés donnent des prix à ceux qui paraissent les premiers, et il y a, dans certains endroits de la ville, des chevaux tout préparés, qui se louent pour faire cette course. On attache ces prix à de longues perches, plantées devant la maison. Le premier venu a le premier prix, et ainsi des autres, chacun dans leur ordre. Il y a quelquefois de la partialité dans cette distribution, mais les Russes et les Tartares peuvent y participer également.

La chambre de la fiancée est remplie de buveurs et de musiciens. Les instrumens et les airs n'ont rien de merveilleux. Il y en a un qu'ils appellent le *Jermack*,

parce qu'il fut composé, disent-ils, lorsque ce fameux Cosaque fit la conquête de leur pays. Les parens de l'époux futur conduisent le jeune homme dans la cour; il en fait trois fois le tour, et lorsqu'il passe devant la chambre de la mariée, on jette par la fenêtre de petits morceaux de drap sur lesquels les assistans se précipitent. Il monte ensuite dans l'appartement où est le prêtre; on lui demande s'il veut épouser une telle, et l'on envoie faire la même question à la future. Lorsqu'ils ont répondu affirmativement l'un et l'autre, et que les parens ont donné leur consentement, le prêtre expose à l'amant les lois du pays touchant le mariage. La principale est qu'on n'épouse pas une seconde femme sans l'aveu de la première. Il bénit ensuite les conjoints, et termine la cérémonie par un grand éclat de rire, auquel tout le monde répond de même. Plusieurs personnes donnent en présent de noces des pains de sucre, qui sont

mis en morceaux, et distribués à toute la compagnie. On se rend ensuite dans une grande salle où l'on sert le dîner, et pendant trois jours que dure la fête, on boit, on mange et l'on se divertit.

Il est permis à tout le monde d'assister la cérémonie qui se pratique à l'égard du fiancé; les parens seuls et les amis les plus intimes se trouvent à celle de la femme. On se rend chez elle la veille du mariage, pour pleurer la perte de sa virginité. La fiancée est assise derrière un rideau, entourée de plusieurs filles; à côté d'elle est une autre personne de ses compagnes. Un grand drap les couvre l'une et l'autre; les parentes et les autres femmes invitées viennent successivement l'embrasser et se retirent. Enfin paraissent eux hommes envoyés par le marié, qui se placent au milieu de la chambre, et chantent l'hymne de la jeune épouse. Pendant ce temps, les femmes et les filles se mettent à pleurer, et la future fait chorus.

Quand le chant est fini, des hommes viennent derrière le rideau, prennent les quatre coins du tapis sur lequel sont la mariée et sa compagne, et les enlèvent, toujours enveloppées du même drap, pour les porter dans une autre maison. On les place à peu près comme dans la précédente, et l'on y remplit les mêmes formalités. Alors commencent les symphonies, les chants et les danses. La fiancée y reste toute la nuit, et le jour suivant, l'époux vient la prendre et l'emmène chez lui.

Le temps de Pâques et des autres grandes fêtes où l'on ferme les théâtres en Europe, sont proprement les jours de spectacles; on y joue nos anciens mystères, nos anciennes moralités: ainsi l'art dramatique en Sibérie est à peu près ce qu'il était parmi nous il y a cinq siècles. Ce sont les prêtres qui président à ces drames ridicules, et exercent les acteurs; car, chez les peuples ignorans, comme dans les siècles barbares, le fanatisme les porte

à vouloir que les spectacles et les divertissemens soient toujours liés aux cérémonies de la religion.

Les fêtes de Pâques se passent à recevoir et à faire des visites. Le peuple s'amuse à sa manière, mais avec moins d'extravagance que pendant le carnaval. Le jeudi avant la Pentecôte, l'archevêque mène son clergé en procession sur une montagne où sont les corps des personnes décédées sans sacremens ou de mort violente ; ils ne peuvent pas y être plus d'un an ; il y en a même qui n'y restent qu'un jour. Ceux qui meurent de la sorte, entre les deux jeudis qui précèdent la Pentecôte, sont privés de la sépulture, et déposés dans ce lieu jusqu'au jeudi le plus voisin de la fête. S'ils expirent ce jeudi même, ils y restent toute l'année ; mais s'ils meurent un jour auparavant, ils sont délivrés dès le lendemain. L'archevêque, dans sa visite, déclare que Dieu leur a pardonné leurs péchés ; en conséquence, on

les tire de cette espèce de purgatoire , et on les enterre avec les autres fidèles.

Au nord et à l'occident de Tobolsk , le terrain est peu fertile ; mais à l'orient et au sud , il produit des fruits et des légumes en assez grande quantité. Les rives de l'Irtish et du Tobolsk sont regardées comme les greniers de la Sibérie , et c'est de là que l'on tire la plus grande partie du grain que l'on exporte dans les villes. Les bois et les champs sont pleins de gibier. Les gelinotes , de la grosseur des perdrix , ont la chaire blanche et délicate. Il y en a de plus grosses , à pattes velues , qui blanchissent en hiver comme des colombes , Les perdrix y sont très communes , mais à la fin de l'automne elles passent dans des climats plus tempérés. Il y a aussi des bécasses , qui s'en retournent avant les grands froids. On ne connaît point d'endroits où les oiseaux aquatiques soient plus abondans. On en trouve d'autres appelés *oiseaux de neige* , aussi petits qu'une

alouette, qui fondent ici par troupes dans l'arrière-saison. La plupart sont d'une blancheur éclatante ; il y en a de brunes et de tachetées qui passent pour très délicates. On en voit un autre gros comme une grive, dont les ailes et la queue sont mêlées de rouge et de jaune ; il a sur la tête une huppe noire qu'il lève et baisse comme il lui plaît. C'est un oiseau de passage que je n'ai vu ni en Asie ni en Europe, et qui paraît venir, ainsi que l'oiseau de neige, des contrées septentrionales de l'Amérique.

Les forêts recèlent différentes espèces de bêtes fauves, comme des ours, des loups ; des lions, plusieurs sortes de renards, d'écureuils et de martes-zibelines. Les hermines se prennent avec des pièges auxquels on attache un morceau de viande. Cette chasse se fait pendant tout l'hiver, parce qu'elles ont alors toute leur blancheur. Elles brunissent en été, et leur peau est moins estimée. Les lièvres, dont

ce pays abonde, éprouvent le même changement. On fait peu de cas de leur chair, et on ne les prend que pour leur peau. Les marchands qui les achètent les envoient en Europe, où le poil est employé dans les fabriques de chapeaux. Les lacs et les rivières sont remplis de loutres dont les fourrures font aussi l'objet d'un grand commerce.

Ce quadrupède est naturellement bon nageur et habile pêcheur; il habite le bord des rivières et des lacs. Les fentes de rochers, les piles de bois à flotter, les trous qui se rencontrent sous les racines de saules et de peupliers, lui servent de retraite. Ses pattes membraneuses et ses larges poumons lui donnent beaucoup de facilité pour rester sous l'eau et pour nager. Mais, à parler exactement, la loutre n'est point un animal amphibie; elle ne vit pas indifféremment à l'air ou dans l'eau; elle a besoin de respirer, comme tous les autres animaux terrestres. Rien d'intéres-

sant dans la figure, l'air ignoble, les mouvemens gauches, difficile à apprivoiser, peu susceptible d'éducation, avide de poissons, le fléau des lacs et des étangs, tels sont les traits qui caractérisent ce quadrupède. Son industrie consiste à agiter l'eau. Les poissons, les écrevisses, les rats d'eau qui courent sur les bords entre les pierres et les cailloux, deviennent sa proie. Le maraudeur, par méchanceté, en tue souvent plus qu'il ne peut en manger. On reconnaît aisément ses traces par la fiente mêlée d'arêtes et de restes de poissons mal digérés, qu'il dépose sur les pierres qu'il rencontre dans son passage. On le prend vivant au piège, avec l'appât d'un poisson, et, malgré son peu d'appétit, on le dresse quelquefois à la pêche, comme les chiens à la chasse. On voit des loutres assez familières pour aller au vivier chercher du poisson, et l'apporter à la cuisine. Leur logement est malpropre et infecté de l'odeur des poissons qu'elles lais-

sent pourrir. En chaleur dans l'hiver, elles mettent bas trois ou quatre petits au printemps sur un lit d'herbes et de petits morceaux de bois. On poursuit la loutre avec des chiens, qui l'attrapent facilement ; mais elle sait se défendre, et leur brise quelquefois les jambes avec ses dents, sans jamais lâcher prise, à moins qu'on ne la tue.

Il est peu de pays mieux arrosés, et qui fournissent plus de poissons, que cette partie de la Sibérie. On vante principalement le muchsoon, particulier à cette contrée, et fort estimé des connaisseurs. On y pêche aussi des esturgeons d'une grosseur extraordinaire et d'un goût exquis. On trouve ici toutes sortes de denrées à très bas prix, ainsi que le lait ; car les vaches y sont très communes. La Sibérie n'est donc pas un séjour aussi désagréable qu'on le croit communément en Europe.

En quittant Tobolsk pour s'avancer vers l'orient, on passe par un lieu nommé

Abolak, où l'on assure que la sainte Vierge opère de grands miracles. On y va par dévotion, pendant toute l'année, et l'on y fait dire un grand nombre de messes. On arrive ensuite à *Tara*, petite ville fortifiée d'un fossé profond, de palissades, et de tours de bois, ce qui suffit pour se mettre à couvert de l'insulte des Tartares. Elle est très pauvre, et toutes les maisons, soit publiques soit particulières, sont bâties en planches.

En remontant la rivière d'Irtish, qui arrose cette place, on trouve plusieurs forts construits par les Russes, et par différentes hordes de Tartares qui ont tous des noms et des usages particuliers. Ces peuples logent dans de petites cabanes de figure ronde, pointues par le bout, avec une ouverture qui sert d'issue à la fumée. On y entre par une porte qui regarde l'orient; le foyer est dans un creux au milieu de l'habitation, et autour sont des bancs à la tartare. Ces maisons sont faites

de joncs entrelacés, et de petites baguettes attachées l'une à l'autre; et afin que la pluie n'y entre pas, on couvre le tout d'écorce de bouleau.

C'est dans ces cabanes que les Téléoutes distillent leur eau-de-vie. Ils la font avec du lait de jument qu'ils laissent d'abord aigrir; ils le mettent ensuite sur le feu dans un chaudron garni de son couvercle, percé de deux trous, l'un au milieu, l'autre à côté. Celui du milieu est bouché; au second est adapté un tuyau recourbé, qui entre dans un vase que contient un autre vaisseau où il y a de l'eau. Ils aiment cette liqueur, parce que l'ivresse qu'elle cause n'est point accompagnée de maux de tête comme celle des eaux-de-vie qui se font avec le vin.

Les Téléoutes croient un Dieu qu'ils honorent; ils se tournent vers l'orient tous les matins, et prononcent cette courte prière: *ne me tue pas*. Près de chaque village est une espèce d'autel, qu'ils visi-

rent une fois l'an. Ils y tuent un cheval, en mangent la chair, empaillent sa peau, lui mettent dans la bouche un branche d'arbre, et le placent entre quatre poteaux. L'autel est paré de rubans, de feuilles, de peaux de lièvres, d'hermines et d'autres ornemens. Cet endroit est regardé comme un lieu saint, les peaux comme des offrandes, et le prêtre comme le ministre de la divinité. Les signes qui le font reconnaître digne de son ministère sont des convulsions pareilles à celles de nos possédés. Durant ces mouvemens épileptiques, il ne cesse de répéter que Dieu l'appelle à la prêtrise, et il est cru sur sa parole. Dès qu'il est revêtu de ce caractère, il est reconnu pour magicien. Partout où règne la barbarie, cette scène ténébreuse est toujours le partage du sacerdoce, comme c'est celui de la philosophie de désabuser l'humanité de ces effrayantes chimères.

Les Abinzes ont leurs huttes à moitié enterrées, et comme elles sont couvertes

d'arbres, on les prendrait de loin pour de gros buissons. Du reste les mœurs de ces peuples sont assez conformes à celles des Télecoutes. Les femmes ont quatre tresses de cheveux qui pendent par devant et auxquelles sont attachés des coquillages de porcelaine.

Tous les Tartares sont également superstitieux. Ils sont dans l'usage de faire des sacrifices au Démon, et brassent en son honneur de grands tonneaux de bière qu'ils jettent en l'air contre les murs. De peur qu'à leur mort le Diable ne s'empare de leur âme, les prêtres battent leur tambour magique. Quand on leur demande pourquoi ils ne s'adressent point à Dieu, ils répondent qu'étant l'auteur de tous les biens, ils n'ont aucune raison de le craindre. Ils pensent que, vivant ici-bas, ils n'ont aucun moyen de communiquer avec Dieu qui habite dans le ciel, au lieu que le Diable demeurant sur la terre, ils ont plus de relation avec lui.

Parmi les Tartares de la *Tchoulime*, les uns ont reçu le baptême ; les autres persévèrent dans leur ancienne religion. Si quelqu'un d'eux vient à mourir, ils mangent son cheval, en offrent la peau au Démon. Ceux qui vont à l'enterrement sautent, à leur retour, sur un grand feu, afin que le mort, effrayé par les flammes, ne les suive pas. Dans leurs maladies, ils consultent le prêtre ou le sorcier (deux mots synonymes dans ce pays), qu'ils croient posséder un remède universel. Ce remède consiste dans une peau d'hermine que le jongleur attache au cou du malade tandis qu'il joue de son tambour.

On raconte que lorsque l'archevêque vint dans ce pays, il en fit assembler les habitans. Quelques uns vinrent à lui de bonne volonté, mais la plupart témoignèrent une extrême répugnance à le voir. Il fallut que des soldats usassent de violence pour les tirer de leurs cabanes. Comme ils habitent le long de la *Tchoulime*, dont

ils portent le nom, le lieu parut fort commode pour les baptiser. Ceux qui faisaient quelque difficulté étaient jetés dans la rivière. A leur retour on leur attachait une croix au cou, et ils étaient déclarés chrétiens, quoiqu'ils n'eussent pas les premiers principes d'une religion qu'on les obligeait d'embrasser l'épée à la main. Aussi la font-ils consister uniquement à faire le signe de la croix, à porter sur eux ce signe de salut, à aller à l'église, à faire baptiser leurs enfans, à n'avoir qu'une femme, à s'abstenir de certains alimens, et à observer les jeûnes prescrits. Il est vrai qu'on envoie de temps en temps à ce peuple barbare des missionnaires pour l'instruire, mais ces prêtres sont si ignorans, ils mènent d'ailleurs une vie si peu régulière, qu'en les imitant, ces Tartares seraient encore plus mauvais chrétiens qu'ils ne le sont.

Chaque canton de la Sibérie renferme des habitans qui diffèrent de noms et d'u-

sages, et d'autres qui ont des coutumes et des mœurs qui leur sont communes. En général, ils aiment tous la vie libre et vagabonde, se nourrissent de cheval, de lait de jument et de leur chasse. Ils font, au milieu de leur hutte, un grand feu, autour duquel se chauffent l'homme, la femme, les enfans et le bétail. Ils accordent leurs filles pour une certaine somme à ceux qui les demandent en mariage, ou pour telle quantité de fourrures ou de bestiaux, et ne les laissent emmener qu'après avoir reçu le prix convenu. Ils n'ont point de culte réglé; mais ils croient qu'il y a un Dieu, ont une extrême confiance dans leurs prêtres, et beaucoup d'éloignement pour le christianisme. La vie des Russes, la seule qu'ils connaissent après la leur, leur paraît si malheureuse, que la formule d'imprécation qui leur est la plus familière est celle-ci : *puisses-tu vivre à la russe*. Il en est parmi eux qui ne portent point de chemises et ne se lavent

jamais. Lorsqu'ils veulent dormir, ils se mettent autour du feu, arrangés et accouplés de manière que les jambes de l'un sont passées entre les jambes de l'autre ; et lorsque l'un se retourne, l'autre fait de même pour ne pas changer leur disposition.

Nous fûmes conduits sur la rivière d'Irtish par des bateliers mahométans dont on ne peut trop vanter l'ardeur et le zèle. Ils étaient de Tara, et avaient, disaient-ils, embrassé ce genre de vie, ne connaissant pas d'autre moyen de payer l'impôt. Ils font sécher au soleil le poisson qu'ils prennent à la pêche, et les bêtes qu'ils tuent à la chasse, et retournent dans leur pays avec leurs provisions. Ils sont en général officieux, paisibles et pleins de bonne volonté. Nous les avons vus souvent travailler journellement sans proférer aucune plainte. Ils sont renommés pour leur fidélité, et ne méritent pas moins de l'être pour leur franchise. Ils ne font

point de serment ; un simple coup frappé dans la main , est un lien plus fort , pour eux , que les traités les plus solennels.

Zélés pour leur religion , ils en remplissent les devoirs avec la plus grande exactitude. Ils commencent et terminent leurs repas par une prière , et ne mettent jamais à la voile , qu'ils n'aient crié leur souhait de bonheur. Lorsqu'ils ont des provisions , ils mangent quatre fois par jour ; l'orge est leur nourriture ordinaire ; ils le font rôtir , et quand ils veulent se régaler , ils le mettent cuire de nouveau dans une poêle , avec un peu de beurre. Ils ont un mets qu'ils nomment le *ragoût des cinq doigts* ; c'est une espèce de fricassée qui doit être mangée tout entière dans le même repas , et pour lequel ils ne se servent ni de couteaux ni de fourchettes , mais de leurs doigts.

Ce repas a quelque chose de religieux dans la façon dont ils le préparent. Ils achètent un agneau ou quelque autre ani-

mal dont on mange la chair, et celui des convives qui fait l'office de boucher, après avoir lié les pieds de la bête, la porte vers la partie du bateau qui regarde le midi, c'est-à-dire la Mekke; il lui tourne la tête du même côté, les autres s'y tournent aussi, et font une prière. Ensuite le boucher égorge la victime, laisse couler le sang, lui enlève la peau, et après l'avoir dépecée et préparée à sa manière, ils la mangent avec une promptitude que l'on prend plaisir à voir.

Sur les bords de l'Irtish sont plusieurs forts que les Russes ont fait construire pour contenir les Tartares des environs. Ces forts tirent leurs noms, pour la plupart, des rivières ou des ruisseaux sur lesquels ils sont bâtis; tous sont sur le même modèle. On choisit un petit terrain, on l'entoure d'un rempart de bois; on y renferme une chapelle et la maison du commandant; on élève des casernes parallèles aux remparts; on y place quel-

ques pièces d'artillerie, et environ cinquante à soixante hommes en forment la garnison. Les plus considérables de ces établissemens dans cette partie de la Sibérie, sont les forts de Chelesinck, de Jamicheva, de Sempalat, etc.

Près de Jamicheva est le fameux lac de Jamicha qui lui donne son nom, et qu'on peut regarder comme une des merveilles de la nature. Il est de figure ronde et a plus de deux lieues de tour. L'eau en est entièrement salée, et le fond est d'un sel qui paraît cristallisé. Les bords en sont aussitôt couverts; il est blanc comme de la neige, et tout en cristaux cubiques. On y en trouve une telle quantité qu'on en chargerait plusieurs bateaux sans, pour ainsi dire, qu'il y parût, car à mesure que l'on en tire, il s'en forme d'autre en très peu de temps, au point que ce lac en pourrait fournir à toute la Sibérie. Vous pensez bien que le gouvernement n'a pas manqué de s'emparer de ce sel, dont il

fait le commerce à son profit. Il a mis près du lac une garde de dix hommes qui empêchent que d'autres que les employés ne prennent du sel. La nature, ou, si vous le préférez, la providence semble avoir prodigué les objets de première nécessité pour la jouissance des hommes et des animaux ; ainsi les rois ou les gouvernemens, qui se regardent comme les représentans de la divinité sur la terre, devraient laisser jouir les peuples, dont le bonheur leur est confié, des avantages naturels. Au lieu de cela, ils s'en emparent, les vendent à leur profit, et font payer aux individus jusqu'à la jouissance de la lumière ; car l'impôt des croisées n'est autre chose que le paiement des bienfaits de l'astre du jour. Faut-il s'étonner de ce que l'empereur Vespasien avait mis un impôt sur les urines ?

Le fort de Sempalat a été ainsi appelé par les Russes, parce qu'on y voit encore les restes de sept palais construits en

Pierre. Les uns disent que c'était une espèce de couvent bâti par un Kalmouck idolâtre ; d'autres, qu'il servit à Tamerlan ; d'autres, que ce fut à Gengis-Kan. Ces maisons étaient élevées sans symétrie, l'une à côté de l'autre, et quoique très irrégulières, on est cependant étonné de trouver un édifice semblable dans un pays aussi désert. On y voit encore des idoles de bois qui représentent des ours, et quelques figures humaines peintes sur le plâtre. Le plancher est d'ardoise et le plafond de brique. Plusieurs des appartemens étaient tapissés de bandes de papier vernissé, sur lesquelles il y avait des lettres d'or. Ces feuilles sont composées d'une espèce d'écorce, revêtue d'une double couche de vernis ; les caractères sont blancs sur un fonds noir. Pierre-le-Grand a, dit-on, envoyé deux de ces bandes à Paris, à l'académie des inscriptions, qui y reconnut le langage et les caractères du Thibet, et trouva que c'était un morceau

de harangue funèbre, plein de répétitions, à la vérité, mais dont le fond est une morale assez bien tournée sur la vie future, avec diverses preuves métaphysiques sur l'immortalité de l'ame. L'académie en fit une traduction libre que l'on conserve dans le cabinet de Pétersbourg. Les Tartares regardent ces écrits comme sacrés, et ont grand soin d'empêcher qu'on ne les gâte. Il pourrait se faire qu'ils contiussent quelque monument historique.

Dans un lieu appelé *Ablainkit*, est un autre vieux palais qu'on assure avoir servi de résidence à un prince Kalmouck. On y voit encore une grande salle ornée de peintures extraordinaires; et dans cette salle, on avait conservé d'anciens manuscrits, dont plusieurs ont été enlevés par des soldats russes, qui les vendaient à vil prix. Il y avait aussi des papiers imprimés, et des caractères en bois qui paraissaient avoir déjà servi. Ils étaient longs, triangulaires, et portaient des lettres mongoles.

Quelques personnes croient que les deux bandes de papier envoyées à l'académie avaient été prises dans cette salle plutôt que dans celle des *Sept-Palais*.

Je me rappelle avoir lu dans les annales politiques de Linguet une anecdote assez plaisante relativement à cet objet. Elle trouve naturellement sa place ici, et je vais vous la raconter. « Arrive un jour à l'académie des sciences, dit cet écrivain célèbre, un superbe manuscrit envoyé par le czar Pierre-le-Grand. Ce manuscrit, déterré en Sibérie, dans les ruines d'un vieux temple, renfermait des caractères d'or, appliqués sur du vélin, mais que personne, à Saint-Pétersbourg, n'avait eu le talent de déchiffrer. Seulement les savans de cette capitale, écrivait l'empereur Pierre, soupçonnaient que c'était de l'ancienne langue de Tangut, que personne d'eux n'entendait, et qui était absolument perdue. M. de Fourmont poussa l'impudence au point d'en donner une traduc-

tion ; elle fut envoyée au czar, qui la paya en souverain magnifique. M. de Fourmont reçut l'argent, et mourut avec la gloire d'être le seul homme de l'univers qui entendît la langue de Tangut ; et tout le monde sait de quelle importance il est à Paris d'entendre ce que les autres n'entendent pas. Cependant des Russes, qui avaient demeuré à Pékin, et appris le tartare, ainsi que le chinois, reviennent à Pétersbourg, et ont occasion de voir le fameux manuscrit avec la version française. Ils lurent le premier sans difficulté ; c'était tout bonnement du tartare, mais la version était du galimatias qui n'y avait aucun rapport. Ainsi le traducteur Fourmont avait joui d'une renommée et d'une opulence fondées sur la plus grossière imposture. »

LETTRE XIII.

RUSSIE d'ASIE. — Sibérie. — Tomsk. — Yenissei. — Les
Ostiakes. — Les Samoièdes.

La difficulté des chemins nous obligea de revenir sur nos pas, et en descendant l'Irtish, nous arrivâmes à la ville de Tomsk par les plaines de Baraba. Ces plaines sont habitées par différens Tartares, sujets de l'empereur de Russie et du grand khan. C'est de toute la Sibérie le pays où il se commet le plus de vols et de meurtres, non par les naturels de la contrée, car ils sont doux et humains, mais de la part des Kalmoucks et des Cosaques, qui poursuivent les voyageurs, enlèvent leurs effets, pillent, brûlent, tuent et emmè-

nent les habitans qu'ils n'ont pas massacrés , et en font des esclaves. En vain se lie-t-on avec eux par des traités ; comme ils sont distribués en plusieurs troupes , sous différens chefs , lorsqu'on se plaint à l'un , il rejette le désordre sur un autre , et ni les alliances, ni les otages ne peuvent arrêter leurs violences. Ils se rendent d'autant plus redoutables que, dans leurs expéditions , ils ne traînent après eux ni munitions ni bagages. Accoutumés à une vie sobre , ils sont montés sur des chevaux qui supportent les plus longues courses , et se nourrissent indifféremment d'herbes ou de racines.

Ces peuples , les plus brigands de la terre , sont à la fois les plus hospitaliers , et en même temps qu'ils pillent des habitations ou qu'ils attaquent une caravane , si un étranger aborde dans leur pays , ils se disputent l'honneur de le recevoir. Le mari, la femme, les enfans, s'empressent à l'envi de prévenir tous ses besoins. Ce res-

pect pour l'hospitalité est la seule vertu qu'ils aient conservée par tradition des Scythes leurs ancêtres. Ils n'exigent d'autre retour des politesses qu'ils font à leurs hôtes qu'un peu de tabac et d'eau-de-vie. Leurs habits consistent en une longue tunique de peau de mouton, que les Russes leur donnent en échange pour des fourrures de prix.

Il se rend ici, au printemps, une quantité prodigieuse d'élans et de cerfs; les habitans les tuent pour en avoir la chair, et font avec la peau d'excellens buffles. Le chasseur, ayant découvert la piste de l'animal sur la neige, le poursuit sur ses patins, avec son arc et ses flèches, jusqu'à ce que la bête soit hors d'haleine. La superficie de la neige fondue par la chaleur du soleil, pendant le jour, se congèle dans la nuit; mais n'étant pas assez forte pour supporter le poids du cerf, il s'enfonce à chaque pas qu'il fait, et la glace lui coupant les jarrets, il se lasse,

et ne tarde pas à devenir la proie du chasseur.

L'établissement de la ville de Tomsk a commencé par un petit fort, qui, par la conquête ou la soumission volontaire des peuples voisins, est devenu une ville de plus de trois mille maisons, qui renferment environ douze mille habitans. Elle est située au pied d'une montagne, sur la rivière de Tom, qui se jette dans l'Obi. On y voit plusieurs églises, un couvent d'hommes, un monastère de filles, et un grand édifice marchand, distribué en boutiques où l'on vend, en fourrures, tout ce que l'on peut désirer de plus précieux. La citadelle, bâtie sur une éminence, renferme le palais du gouverneur, les casernes, etc. Les fortifications, comme celles des autres villes de la Sibérie, ne sont que de bois. Les environs sont beaux et fertiles, et du haut de la montagne on découvre un pays à perte de vue, excepté du côté du midi.

Il est peu de villes plus avantageusement placées pour le commerce. C'est le chemin des caravanes de la Chine et de la Russie. Il faut y passer lorsqu'on vient du nord ou de l'orient de la Sibérie, et l'on y arrive de Tobolsk, en été, par l'Irtish, l'Obi et le Tom. Tous les effets de ces caravanes se déposent dans le grand édifice dont je viens de parler, et les boutiques sont scellées du sceau de la douane. Dès que le gouvernement apprend que les marchandises arrivent sur le territoire de la ville, il envoie des commis pour les visiter. Elles consistent en draps, en tapis de Perse, en meubles de vernis, en pelleteries de toute espèce, et particulièrement de martes-zibelines, de renards noirs et rouges, d'hermines et d'écureuils.

L'amour des femmes, et le goût excessif pour le vin, joint au bas prix des denrées, rend les Tomskains débauchés et paresseux. Les filles et l'eau-de-vie absor-



bent les trois quarts de leurs revenus, et avec le reste ils se nourrissent comme ils peuvent. La plupart des familles sont infectées du mal vénérien. Cette ville est également affligée d'une autre plaie, suite nécessaire de la paresse et de l'insouciance des habitans; ce sont les souris, qui, faute de chats et de souricières, multiplient considérablement.

Dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, le libertinage et la paresse n'excluent pas la dévotion. La Saint-Michel est une des fêtes les plus solennelles des Tomskains. Toute la ville, à cette occasion, est en mouvement. Le bruit, les cris, le tumulte, l'ivresse et la débauche durent toute la semaine. Dans un village voisin on nous fit voir une image de Saint Nicolas fort révééré des habitans du canton. Tous les ans le peuple et le clergé de Tomsk viennent la chercher, et la portent en procession dans leur ville. Dès qu'elle

y est arrivée, chacun s'empresse de la visiter et de la toucher. Les personnes de distinction ou les malades se la font apporter chez eux, soit pour sanctifier leurs maisons, soit pour en obtenir la guérison de leurs maux. La confiance en cette image est sans bornes, mais elle n'a rien de plus étonnant que la dévotion des Parisiens à Sainte-Geneviève.

Les montagnes et les bois qui environnent la ville recèlent plusieurs espèces de bêtes fauves, entre autres celle que l'on appelle l'*ure*, animal féroce, plus gros et plus fort qu'aucune bête à cornes, et si agile, que ni l'ours ni le tigre n'osent l'approcher. On y trouve aussi une sorte d'écureuils qu'on nomme volants, faits à peu près comme les autres, excepté qu'à la jointure supérieure des jambes de devant il y a une petite membrane attachée à l'épaule, comme l'aile d'une chauve-souris. Ils l'étendent, quand ils veulent, et s'élancent ainsi beaucoup plus loin

qu'ils ne pourraient le faire sans ce secours.

Le Tom produit différentes sortes de poissons, dont la pêche se fait de cette manière : on plante, au travers de la rivière, des pieux entre lesquels on laisse un passage. On rompt les glaces au dessus, et on allume du feu sur des pierres placées à ce dessein. Le poisson, qui voit la lumière, s'arrête un moment en passant. Le pêcheur saisit cet instant pour le harponner par le trou qui est dans la glace. Cette façon de le prendre exige beaucoup de promptitude; car il disparaît dans un clin-d'œil. On le pêche encore d'une autre manière : après avoir fait dans la glace une ouverture, on y plonge un panier que l'on contient avec des bâtons. Ce panier ressemble à une souricière dont l'entrée est en forme de cône, de sorte que le poisson y entre aisément, mais n'en peut sortir qu'avec peine.

En avançant vers l'orient, la ville la

plus considérable qui se présente au voyageur est *Yenissei*, située sur la rivière de ce nom, qui, dans cet endroit, a plus d'un quart de lieu de largeur. On entre d'abord dans un pays charmant, habité par les Russes, et où les villages sont assez près les uns des autres pour y trouver des chevaux et des provisions. On ne rencontre ensuite, pendant plusieurs jours, ni villages ni habitans, ce qui rend la route aussi incommode qu'ennuyeuse. On ne sait ni où se chauffer, ni comment apprêter la nourriture qu'il faut toujours porter avec soi. On est réduit à camper dans les forêts, et on se sert des arbres abattus pour faire du feu. La plupart de ces arbres sont des sapins formés en pyramides, et dont les branches s'étendent jusqu'à terre, ce qui rend ces bois impénétrables. Après avoir traversé tous ces déserts, on parcourt, jusqu'à *Yenissei*, un pays parfaitement cultivé.

Cette ville est grande, bien peuplée,

fortifiée d'un fossé ; de palissades et de tours de bois. Ce n'était, dans l'origine , qu'un petit fort, comme la plupart des villes de Sibérie ; mais la situation en est si agréable et si commode que bientôt elle devint une ville considérable. Elle est au milieu d'une plaine fertile ; la rivière qui l'arrose , après un cours d'environ sept cent cinquante lieues, se jette dans la mer glaciale. Il n'est point de fleuve , dans ce vaste continent, qui parcoure une plus grande étendue de pays. La ville, qui s'étend sur ses bords, a plus de longueur que de largeur , et son enceinte est d'environ une lieue et demie. On y fait un grand commerce. Presque tous les Yénisséens sont marchands. La paresse , l'ivrognerie, le libertinage, effet de l'abondance des vivres , et les maladies, suite ordinaire de tous ces vices , y règnent aussi universellement que dans d'autres villes dont j'ai parlé.

Il se fait dans celle-ci un grand com-

merce de la peau d'un animal appelé *Piessy*. Il y en a de deux couleurs, gris et blanc. On les prend au nord d'Yenisseï; ils sont à peu près de la grosseur et de la figure d'un renard. Leur queue est courte, mais bien garnie; leur fourrure est épaisse, douce, légère et fort chaude; aussi est-elle très recherchée par les Chinois, qui en font des coussins pour s'asseoir.

On trouve ici de fréquentes occasions de voyager dans le nord de la Sibérie, en s'embarquant sur une petite rivière navigable qui se jette dans l'Obi. Les peuples qui habitent ces contrées diffèrent des autres Sibériens par leurs traits et par leur langage. Les plus connus sont les *Ostiakes*, qui ressemblent aux Finlandais, dont on prétend qu'ils tirent leur origine. Pendant l'été, ils vivent au milieu des bois, dans des cabanes couvertes d'écorce de bouleau; en hiver, ils creusent des fosses souterraines, sur lesquelles ils posent des perches

et des bâtons en travers , les couvrent de mousse , de feuillage et de terre. Ils y ménagent une ouverture pour donner passage à la fumée, et ne vivent, pendant toute cette saison , que de poissons secs, d'oiseaux sauvages , ou de leur chasse. Ils sont braves et forts à la guerre. Deux Ostiakes , armés d'un arc, d'une flèche et d'une lance , ne craignent point d'attaquer l'ours le plus vigoureux. Lorsqu'ils l'ont tué , ils lui coupent la tête , la pendent à un arbre, et, se rangeant en cercle, ils lui rendent les honneurs divins. Ils courent ensuite vers son corps , et lui font des excuses en disant : « Qui est-ce qui a forgé le fer qui t'a percé? ce sont les mains d'un Russe; qui est-ce qui t'a coupé la tête? c'est la hache d'un Russe; qui est-ce qui t'a dépouillé de ta peau? c'est le couteau d'un Russe. » En un mot les Russes ont fait tout le mal, et, quant à eux, ils sont innocens de la mort de l'ours. Cette pratique extravagante vient de ce que ces

peuples s'imaginent que l'ame de la bête, errant de côté et d'autre dans la forêt, pourrait se venger sur eux, à la première occasion, s'ils n'avaient eu soin de lui faire une réparation, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle faisait sa demeure.

On regarde les Ostiakes comme le peuple le plus stupide qu'il y ait sur la terre. Ils sont plongés dans l'ignorance la plus profonde et la plus grossière idolâtrie. On en a baptisé plusieurs à qui on a enlevé de petites idoles de fonte, d'un pied de long, et assez bien travaillées. Comme ils ne sont pas assez adroits pour faire ces sortes d'ouvrages, on croit qu'elles leur viennent des Scythes, qui occupaient ce pays. Ils en ont fabriqué de nouvelles qui ne ressemblent pas aux anciennes. Elles sont de pierre ou de bois, sans aucune espèce de forme, et couvertes de chiffons.

Ces gens, quoique sauvages, n'ont rien de barbare dans leurs mœurs. On voyage

chez eux sans craindre aucune violence de leur part. Ils ont même une sorte de probité à leur mode, et ne manquent jamais d'apporter, chaque année, au jour et au lieu marqués le tribut de pelleteries qui leur est imposé, et le paient avec fidélité. La division du temps par mois et par année leur est inconnue. Ils le calculent d'après la neige qui tombe à des époques à peu près fixes. Si on leur demande quel âge ils ont, ils répondent : j'ai tant de chutes de neige. Quand le froid est excessif, ils mettent deux camisolles l'une sur l'autre; et pour exprimer la rigueur de la saison, au lieu de dire, comme nous, il fait froid, très froid, ils se servent de ces expressions figurées : j'ai une, j'ai deux, j'ai trois camisolles. Pour faire ces habillemens, ils cousent plusieurs peaux ensemble sans aucune préparation. Un Ostiake a-t-il besoin d'un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, et se coiffe de sa dépouille.

Le vêtement des femmes ne diffère de celui des hommes que par les embellissemens qu'elles y ajoutent. A défaut de chanvre, elles font de la toile d'orties, qui leur sert pour des rideaux, des chemises, et des mouchoirs dont elles se couvrent la tête et même le visage. Elles croiraient manquer à la modestie si elles se montraient sans voile à des inconnus; mais elles aiment à peindre leur linge et leurs personnes de toutes sortes de couleurs. Au reste on prétend que les femmes de cette nation, jeunes ou vieilles, belles ou laides, ont un soin particulier de se tenir le corps propre.

Chaque Ostiake a, pour l'ordinaire, deux femmes, l'une âgée, qui a soin du ménage, et l'autre plus jeune, qui est sa compagne de lit. Quand un homme recherche une fille en mariage, il la fait demander à son père, qui la vend plutôt qu'il ne la donne. Un bateau, un chien et quelques ustensiles en sont le prix. S'il en est con-

tent, il promet de livrer sa fille au terme convenu; jusque là le garçon n'ose pas rendre visite à sa maîtresse, et ne se présente devant le père et la mère qu'avec des démonstrations extraordinaires de timidité et de respect. Il entre à reculons, sans les regarder en face, et se tient toujours tourné de côté en leur parlant. Quand le moment est venu de recevoir sa future, il la demande aux parens. Ceux-ci la lui remettent, et l'exhortent à vivre avec elle en bonne union, c'est en quoi consiste tout le contrat. Si le jeune époux en a le moyen, il régale les assistans d'eau-de-vie, et l'hymen est censé consommé.

La jalousie trouble quelquefois l'amour conjugal, mais ses effets n'ont rien de funeste. Un mari qui se voit dans le cas d'en ressentir les atteintes, coupe du poil de la peau d'un ours, et le porte à celui qu'il croit être son rival. Si ce dernier est innocent, il accepte le don; s'il ne l'est pas, il avoue le fait, et le différend

se traite à l'amiable. Le mari répudie sa femme, qui devient l'épouse de l'amant favorisé. Ils sont là-dessus de la meilleure foi du monde, bien persuadés que l'ame de l'ours, à qui on a coupé le poil, viendrait au bout de trois jours faire périr le coupable, s'il ne convenait de son crime. Dans le cas où l'amant soupçonné continue à se bien porter, le jaloux reconnaît son tort, et tâche, par toutes sortes de caresses, de le faire oublier à son épouse.

Les femmes Ostiakes paraissent accoucher sans douleur, et l'on ne peut y faire moins de façon. En hiver, dans une longue marche, elles se débarrassent de leur fardeau sur la neige, y roulent leur enfant pour l'endurcir au froid, et lorsqu'il commence à crier, elles le mettent dans leur sein, et continuent leur route. Les mères, dans cet état, se logent à l'écart, et ni le mari, ni personne, à l'exception d'une vieille femme qui les sert, n'osent en approcher pendant quatre à

cinq semaines, après lesquelles on allume du feu dans la tente ou dans la hutte. L'accouchée saute trois fois par-dessus, et la voilà purifiée.

Aussitôt que l'enfant est né, le père va trouver un Russe du voisinage, et lui demande un nom, ou lui donne celui du premier animal qu'il rencontre. On le distingue aussi par les qualités corporelles les plus remarquables, Tête - Blanche, Boiteux, Bossu, etc. *

L'éducation des enfans mâles se borne à apprendre à tirer de l'arc, à chasser, à pêcher; ce sont les seules occupations de ces barbares. Ils font sécher, pendant l'été, autant de poissons qu'ils croient en avoir

* Il est plus que probable que nous avons originairement employé le même mode en pareille circonstance. Les dénominations de Leroux, Leblanc, Lenoir, Lebeau, Lebrun, Bossu, Bancal, Boiteux, Le Loup, Renard, Cochon, Cheval, Le Bœuf, Le Lièvre, Legrand, Lepetit, Lecourt, Lebègue, et une infinité d'autres de même sorte en sont la preuve.

besoin pour l'hiver. Le sang est leur breuvage le plus délicieux, car ils ne boivent que de l'eau, à moins qu'ils ne se régalent d'un peu d'huile de baleine.

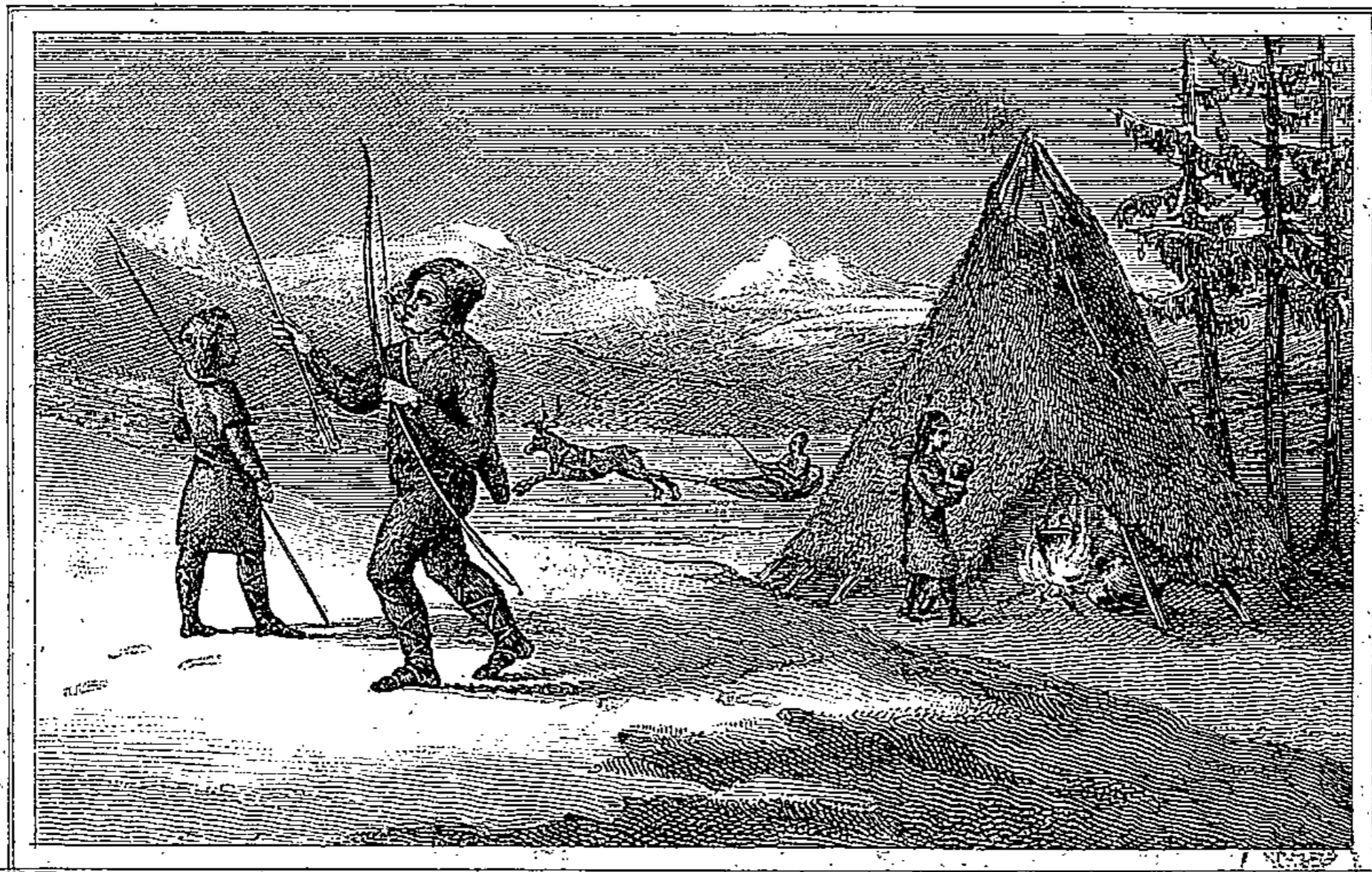
Leur plus grand plaisir est de fumer du tabac, dont ils avalent la vapeur; et, pour empêcher qu'elle ne se perde, ils ont soin de mettre de l'eau dans leur bouche, et avalent la fumée et l'eau tout à la fois, ce qui leur cause de fréquens vomissemens, et les débarrasse des viscosités qui leur attireraient des maladies scorbutiques, contre lesquelles ils ne connaissent point d'autre remède.

Comme ils ont peu de besoins, leur commerce se réduit à échanger quelques pelletteries contre des ustensiles de ménage; et faute de savoir écrire, ils se font des marques sur les mains, pour se rappeler ce qu'ils prennent à crédit. Ils montrent ces signes à leurs créanciers, et jamais il n'arrive qu'ils les effacent pour ne point payer. Le marchand les ôte lui-

même quand il est satisfait, et l'on ne connaît point d'autre quittance.

Les rennes et les chiens sont leur plus grande et presque leur unique richesse. Les derniers, qui ne sont pas plus gros que nos chiens de paysans, leur rendent le même office que les rennes. On les attèle à des traîneaux, et ils mènent avec la même vitesse. Il y en a de destinés uniquement pour les voyageurs. Ils ont certaines traites réglées à peu près comme nos chevaux de poste, et lorsqu'elles sont plus fortes qu'à l'ordinaire, ces chiens se couchent d'eux-mêmes devant le traîneau et se reposent un instant. On leur donne alors un peu de poisson, et, après ce léger rafraîchissement, ils reprennent leur course jusqu'au premier relais. Dans toute la partie septentrionale de la Sibérie, on ne se sert point d'autres voitures, soit pour voyager, soit pour transporter les marchandises.

Lorsqu'un homme meurt chez les Os-



SAMOYÈDES.



tiakes, la coutume est d'enterrer ou de cacher dans la neige, avec lui, son arc, ses flèches et ses ustensiles de ménage; car, comme presque toutes les nations policées ou barbares, ils ont une idée plus ou moins grossière d'une autre vie. Une femme qui perd son mari marque son chagrin en habillant une idole des vêtemens du défunt. Elle la met dans son lit, et lui fait prendre toutes les attitudes de son époux. Pendant le jour elle l'a continuellement devant les yeux pour s'exciter à la douleur. Cette cérémonie dure un an, et la femme serait déshonorée si elle en abrégait le terme; on croirait qu'elle n'aimait point son mari, et conséquemment qu'elle lui était infidèle. Après l'année révolue l'idole est dépouillée et reléguée dans un coin, pour servir si pareille occasion se présente.

Ces peuples ont trois divinités. La plus considérable est un morceau de bois presque sans forme, dont l'extrémité supé-

rière représente une tête humaine. Cette idole est habillée de rouge, couverte de guenilles que les dévots lui consacrent, et coiffée d'un bonnet fourré de queues de renard. La seconde est une oie d'airain. Ils la révèrent moins que la précédente, quoique la matière en soit plus précieuse; mais on la croit plus moderne, et son pouvoir ne s'étend que sur les volatiles. La troisième, qu'ils appellent le vieux de l'Oby, préside à leurs pêches, reçoit leurs invocations, lorsqu'ils s'y disposent, et leurs mauvais traitemens quand la pêche n'a pas eu tout le succès qu'ils en attendaient. Ils jettent alors l'idole dans un cloaque et l'y laissent jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie de l'en tirer. Tels sont, en général, leurs procédés envers leurs divinités domestiques; elles se sentent toujours du bon ou mauvais succès de l'entreprise pour laquelle on les a consultées.

Il n'y a rien ici de bien remarquable dans les sacrifices. Lorsqu'ils immolent un

quadrupède, ils le tuent à coup de flèches; mais ils ne tirent qu'après que le prêtre a frappé la victime. Ils saignent l'animal dans un vase, font l'aspersion du sang sur leurs huttes, en boivent une partie, et frottent la bouche de l'idole avec le reste.

Ces peuples n'ont point d'autres maîtres que les gouverneurs de Sibérie. Chaque père de famille a l'inspection de sa maison. Ils appellent quelquefois les prêtres pour juger leurs différends; mais ce n'est que dans les circonstances importantes. S'il n'y a pas moyen de les accommoder, on fait prêter serment à celui des deux adversaires qu'il plaît de choisir. On le mène devant l'idole, et après lui avoir représenté l'énormité du parjure, et les peines dont il est suivi, on lui donne un couteau avec lequel il coupe un morceau du nez de l'idole, et se souhaite à lui-même un traitement semblable s'il fait un faux serment. Les Ostiakes racontent

de singuliers exemples de punitions arrivés en pareil cas ; ce qui prouve l'empire de la conscience chez les nations les moins policées.

Lorsque ces barbares prêtent serment de fidélité aux gouverneurs, on leur présente une peau d'ours, une hache et un couteau, sur lequel est un morceau de pain, qu'ils mangent en prononçant ces paroles : « En cas que je ne demeure pas toute ma vie fidèle à mon souverain, et que je me révolte contre lui, puisse cet ours me déchirer au milieu des bois, ce pain demeurer dans mon gosier, ce couteau me donner la mort, et cette hache m'abattre la tête. »

Une autre nation voisine des Ostiakés, fait partie du gouvernement de Sibérie ; ce sont les *Samoïèdes*, qui n'ont ni églises, ni forts, ni villes, ni villages, mais seulement des cabanes, qu'ils transportent d'un lieu à un autre, avec leurs armes et leurs traîneaux. Il n'est pas vrai, comme on l'a

dit, qu'ils se repaissent de chair humaine, quoique leur nom signifie *mangeurs d'hommes*; mais les voyageurs appellent *anthropophages* tous les peuples dont ils craignent d'être mangés. Il n'est pas vrai non plus que la parenté n'apporte aucun obstacle à leurs mariages. Ils évitent jusqu'aux degrés de consanguinité les plus éloignés; et ils n'épouseraient pas une femme qui descendrait de la même famille. A la vérité ils n'ont pas un pape qui, pour de l'argent, leur accorderait des dispenses.

Ces barbares, dans lesquels on reconnaît la plupart des traits originaux de l'homme dans l'état de nature, vivent dispersés dans de vastes déserts couverts de glaces et de neige, sans lois, sans maîtres, sans culte, sans prières; ils admettent l'existence d'un être souverainement bon, qui les dispense de tout hommage. Ils y joignent l'idée d'un génie puissant, enclin à nuire, et auquel ils attribuent tout le

mal qui arrive : croyance presque aussi ancienne que le monde , et qui convient également aux malheureux et aux ignorans ; mais cet être malfaisant n'a , chez les Samoïèdes , ni culte ni autels. Ils honorent la lune et le soleil , moins comme des divinités que comme les instrumens dont se sert l'être bienfaisant pour leur faire part de ses faveurs. Ils révèrent leurs prêtres auxquels ils supposent des relations intimes avec l'esprit malin ; mais tout le ministère de ceux-ci se réduit à leur donner des conseils. On ne les appelle ni à la naissance des enfans , ni aux mariages , ni aux enterremens , trois sources intarissables de richesses et de sujets de troubles dans nos pays civilisés. C'est encore un de ces traits auxquels on reconnaît ici l'homme abandonné à sa simple nature.

Les Samoïèdes ont soin de leurs enfans jusqu'à ce que ceux-ci puissent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins. Dès ce moment ils deviennent indépendans ; et s'ils ont

quelque déférence, ce n'est que pour les vieillards, sans qu'elle les oblige à leur être soumis. Ils paient, sans se plaindre, un tribut aux Russes, parce que leurs pères l'ont payé, et qu'ils savent d'ailleurs qu'on pourrait les y forcer. C'est à quoi se borne toute leur sujétion envers le souverain.

La chasse en hiver, en été la pêche, leur fournissent la nourriture. Tout le poisson se mange cru ainsi que la chair de renne, et c'est pour eux une véritable jouissance que de boire tout chaud le sang de l'animal. Leur breuvage ordinaire est de l'eau et de l'huile de baleine. Une bête morte qu'ils trouvent en leur chemin ne les dégoûte pas ; ils en mangent sans répugnance. On fait cuire les autres viandes, et comme ils n'ont point d'heure fixe pour les repas, il y a toujours sur le feu une marmite pleine, où chacun va puiser quand la faim le presse. Au lieu de serviettes, ils se servent de racines de bou-

leau pour s'essuyer ; ils l'emploient aussi comme mouchoirs pour ôter la sueur. Après s'être rassasiés de nourriture, ce qui les intéresse le plus est de dormir. Ils se couchent sur des peaux de rennes rangées autour du feu dans leurs cabanes, et pendant ce temps-là les femmes s'occupent à coudre, à soigner les enfans, et surtout à entretenir la marmite, afin que chacun à son réveil puisse trouver de quoi satisfaire son appétit.

La nourriture, les femmes et le repos, sont les seuls besoins des Samoïèdes. Le repos surtout et l'oisiveté paraissent leur unique passion. Il n'y a que la nécessité qui les en tire. A l'égard des femmes, ils en ont autant qu'ils peuvent en acheter ; on les marchande comme on ferait d'une vache ou d'une jument ; il y en a qui se paient jusqu'à trente rennes. On ne se sert guère que de ces animaux pour cette espèce de commerce ; c'est même, si l'on peut parler ainsi, la seule monnaie qui ait cours dans

le pays, car ces gens grossiers ne connaissent ni l'usage de l'argent, ni la valeur des métaux.

Les Samoïèdes sont petits de taille, larges de structure, plats de visage, bruns de peau, courts de cou et de jambes; ils ont la tête grosse, de petits yeux, un nez écrasé; une grande bouche, de longues oreilles, des cheveux noirs, durs, forts, pendant sur les épaules comme des chandelles, et peu ou point de barbe.

La physionomie des femmes est presque la même, avec cette différence que les traits sont plus déliés, le corps plus mince, les pieds plus petits. Les uns et les autres ont cela de singulier, qu'aucune partie de leur corps, excepté la tête, n'est garnie de poils. On croit que c'est moins l'effet d'un défaut attaché à leur race, que du soin qu'ils prennent de l'arracher. Les filles se marient de bonne heure, et il n'est pas rare de les voir mères à douze ans. A trente elles cessent d'être fécondes,

ce qui, sans doute, est une suite de ces mariages prématurés.

Un autre défaut de ces mêmes femmes, est d'avoir la gorge molle, plate, et le bout extrêmement noir, lors même qu'elles sont encore vierges. On vante leur pudeur et la répugnance à se laisser voir toutes nues, contre l'ordinaire des femmes sauvages, qui n'ont ni assez de connaissance, ni assez de coquetterie pour savoir que la nudité éteint les désirs, et que l'habillement les fait naître.

Les Samoïèdes ne se baignent jamais, aussi sont-ils très malpropres. Leurs vêtements de peau de rennes leur laissent sur la chair une puanteur insupportable. La seule distinction de l'habit des femmes consiste dans quelques morceaux de drap de diverses couleurs, qu'elles placent sur les bords de leurs fourrures, dont le poil est en dehors. Les plus jeunes prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en plusieurs tresses, et les laissent

pendre derrière la tête. L'habillement des deux sexes n'est autre chose qu'une sorte de robe , au haut de laquelle est un bonnet qui tombe sur les épaules en forme de capuchon ; les manches sont fermées par deux mitaines qui tiennent après. La culotte et les bas faits de peaux , comme le reste de l'habit , sont d'une seule pièce. C'est proprement dit un pantalon. Ce vêtement , serré avec une ceinture , couvre parfaitement le corps , s'ôte comme une chemise ; et c'est l'unique qui convienne dans ce rude climat. Le froid y est quelquefois si violent que l'humidité de l'haleine tombe en frimas sur le menton. Les seuls végétaux qui y croissent sont des genévriers , des sapins et autres plantes de cette nature. On y trouve aussi beaucoup de mousse , qui sert de nourriture aux rennes ; c'est même la production la plus commune du pays.

Chez un peuple où chacun peut aisément pourvoir à ses besoins , on ne songe

point à s'approprier ce qui appartient à autrui. Aussi les Samoïèdes ne connaissent ni le larcin, ni l'assassinat, ni le viol, ni une infinité d'autres crimes qui règnent dans les sociétés policées. Ils comprennent encore moins comment un homme s'avise de tuer ses semblables, et qu'il y ait des motifs suffisans pour le porter à cet attentat.

Les Samoïèdes ont la vue perçante, l'ouïe fine, et la main sûre; ils sont d'une légèreté extraordinaire à la course, et tirent de l'arc avec une extrême justesse. Ils mettent dans un arbre une petite monnaie, et se placent si loin du but que tout autre qu'eux aurait peine à l'apercevoir. Cependant leurs flèches portent dans la pièce autant de fois qu'ils tirent. Mais ils ont le goût grossier, l'odorat faible, le tact rude et émoussé, parce que les objets qui les environnent sont de nature à ne produire aucune sensation délicate.

Il y a près de trois siècles que ces peu-

piés sont soumis à la Russie ; ils ont été conquis sans beaucoup de peine , et il n'a fallu construire ni forts ni villes pour les subjuguier ou les maintenir dans l'obéissance. Ils apportent dans le lieu assigné leur tribut, qui consiste en une certaine quantité de pelleteries , que tout homme capable de manier l'arc est obligé de fournir tous les ans. A l'égard de leur origine, on les croit venus de la Finlande ; c'est tout ce qu'on peut conjecturer d'une nation qui n'a d'autres annales qu'une tradition très imparfaite. Toute misérable que nous paraît leur manière de vivre , ils ne laissent pas d'y être fort attachés. Quelques-uns d'eux ayant eu occasion de voir les villes de Moscow et de Pétersbourg, préféraient leur genre de vie à tout ce qu'ils voyaient de plus attrayant. L'aversion qu'ils ont pour la servitude et le travail ne leur laisse entrevoir que le malheur et l'esclavage dans tout autre état que celui de l'indépendance.

Comme les plus ignorans, les plus grossiers des peuples de la Sibérie, les Samoïèdes sont aussi les plus infatués de conjurations et de sortilèges. On dit qu'ils ne les emploient jamais contre les Russes dont ils craignent la vengeance; mais qu'ils en font un fréquent usage contre les étrangers. Il est très ordinaire de trouver parmi eux des magiciens qui vendent les vents à ceux qui naviguent dans les mers du nord, et s'engagent à les tenir enfermés s'ils sont contraires aux voyageurs. Ceux qui font ce commerce présentent à l'acheteur une corde à plusieurs nœuds, avec promesse qu'en dénouant le premier, il aura un vent médiocre; que s'il délie le second, le vent sera plus fort, le troisième encore plus fort, etc.

Toute la richesse des Samoïèdes consiste dans le plus ou moins de rennes qu'ils possèdent. C'est un animal dont ils retirent un grand avantage. Ils s'en servent pour mener leurs traîneaux, et se transporter

d'un lieu à un autre. Deux morceaux de bois longs de huit pieds, larges de trois, et recourbés sur le devant comme des patins, composent le corps de cette voiture. Le conducteur, assis sur le derrière du traîneau, a devant lui une petite planche, arrondie par le haut, à laquelle les deux pièces de bois sont attachées. Par derrière, il en est une autre un peu plus élevée contre laquelle on s'appuie. On attèle communément deux rennes à la fois. La bride aboutit à une courroie qui leur sert de collier. La voiture verse aisément quand on n'est pas accoutumé à la conduire. Elle est si légère, et les rennes courent avec tant de vitesse, qu'on fait aisément trente lieues en un jour. Ces animaux ont les pieds si durs que, pouvant se cramponner sur la glace, ils y marchent aussi sûrement que sur la terre. Ce qu'ils ont de particulier, c'est que lorsqu'ils sont en mouvement, tous leurs os craquent, comme si l'on agitait des

noix dans un sac, et font un bruit qui s'entend de fort loin. Quoique naturellement sauvages, on a su les apprivoiser au point qu'ils sont très doux et très dociles.

Il y a si long-temps que je parle de ce quadrupède, qu'il est à propos d'en donner la description. Sa figure est avantageuse, ce qui, joint à sa propreté, le rend agréable à la vue. C'est une espèce de cerf, dont le bois, couvert d'un poil de la même couleur que le reste du corps, est plus haut que celui de l'élan, et plus large que celui du cerf ordinaire. Les femelles en portent comme les mâles, mais il est plus petit et a moins de rameaux. Ce bois tombe tous les hivers, et revient au printemps. Sa racine est placée sur le haut de la tête, et le haut va en s'élargissant. La couleur de la renne est celle de l'âne. Sa peau, épaisse et garnie de poils, la met à l'abri des rigueurs du climat qu'elle habite. Elle a la taille du cerf; mais un peu plus forte; l'estomac relevé; couvert

d'un poil long et rude les jambes velues, et les pieds gros et fourchus.

Les rennes vivent de feuilles, d'herbe, de mousse; elles savent à merveille en trouver sous la neige, et n'en cherchent jamais qu'où il y en a. Elles découvrent avec leurs pieds une certaine étendue de terrain, et broutent la mousse qui s'y rencontre. Un voyageur n'est donc obligé de porter de provision que pour lui seul. Quand l'animal se met à creuser la terre, on est sûr qu'il a trouvé un lieu convenable pour s'y arrêter; mais s'il lève la tête, et s'attaque aux arbres, il faut le conduire ailleurs. Au reste, il est si sobre qu'il ne mange guère en une fois que ce qui pourrait tenir dans la main. Il rend cependant de grands services, et vaut lui seul plusieurs animaux domestiques. On le traite, et son lait est excellent; à la vérité il ne donne point de beurre, mais on en fait de très bons fromages. Sa chair est pour les Samoïèdes un mets délicat, et avec sa

peau ils font tous leurs habillemens. Il sert, comme le cheval, soit à mener un traîneau, soit à porter un fardeau ou un homme. Enfin ce quadrupède est pour les peuples du nord ce qu'est l'arbre du coco pour les Indiens. Le Samoïède y trouve à la fois de quoi boire, manger, se vêtir, faire avec ses os mille sortes d'ouvrages, tels que des arcs, des arbalètes, des cuillères; et avec les nerfs, du fil, des cordes, des liens, etc.

On garde ces animaux jour et nuit, été et hiver, soit pour les garantir des bêtes féroces, soit pour les empêcher de s'échapper. Il n'est pas plus nécessaire de leur bâtir des écuries que de pourvoir à leur nourriture. Ils ne sont nulle part mieux qu'en plein air. Toute l'attention qu'ils exigent se borne à prendre garde qu'ils ne s'écartent et ne se dispersent; ce qui donne beaucoup d'occupation, surtout en été, car en hiver, quand la neige est abondante, ils cherchent rarement à

s'éloigner, et l'on peut d'ailleurs découvrir facilement leurs traces. Comme ils aiment à courir vers le nord, on met de ce côté des palissades qui les arrêtent ; mais malgré cette précaution et la plus grande vigilance, on a souvent beaucoup de peine à les arrêter. On les marque sur le bois ou aux oreilles, pour les reconnaître, s'ils s'égarèrent, lorsqu'on les mène au pâturage. Quelquefois ils s'enfuient d'eux-mêmes et deviennent sauvages. Quelquefois, des rennes sauvages, en se mêlant parmi celles apprivoisées, les attirent et les débauchent.

La renne est un animal rétif, il se cabre, il se jette à terre, il appuie la tête et les cornes contre les arbres, principalement lorsqu'il est trop chargé. Quand plusieurs de ces quadrupèdes marchent de compagnie, un homme assis dans un petit traîneau, ou allant devant avec des patins, tient la bride du premier, et en conduit ainsi dix à douze qui suivent à la

file, et mènent chacun leur voiture. Comme ils ne suivraient pas d'eux-mêmes, il faut les attacher ensemble. Lorsqu'on les presse trop, ils se retournent et se ruent avec furie sur leur conducteur. Pour s'y soustraire, la seule ressource est de renverser le traîneau, et de s'en couvrir jusqu'à ce que cette colère soit apaisée.

Les rennes ne vivent guère au-delà de seize ans. La femelle porte ordinairement quarante semaines, et ne donne qu'un faon à la fois. Les petits, en naissant, ne sont pas plus gros qu'un chat; mais ils ont les jambes et les cuisses longues et assez fortes pour suivre leur mère dès le troisième jour, et courir aussi vite qu'elle. A quatre ans, ils ont acquis toute leur grandeur, et c'est alors qu'on les dresse aux usages auxquels on les destine. Quand on coupe les mâles, il deviennent plus grands et plus forts. On leur fait cette opération à l'âge d'un an, et l'on en conserve ordinairement, pour la propagation de l'espèce,

dans la proportion d'un mâle pour six femelles.

Je dirai aussi un mot des rennes sauvages, dont la peau est plus estimée, et la chair plus délicate. La chasse s'en fait en hiver, avec des patins de bois d'environ six pieds de long, et larges de six pouces. Les pieds ainsi armés, les Samoïèdes passent sur la neige avec une vitesse incroyable. Ils tiennent à la main une houlette, avec laquelle ils jettent de la neige aux rennes qu'ils aperçoivent, pour les faire aller du côté où les pièges sont tendus. Lorsqu'ils y ont conduit leur proie, ils y accourent et la percent de coups. D'autres fois, ils se couvrent de la peau d'un de ces animaux, se placent au milieu d'un troupeau de rennes privées, et attendent que quelques rennes sauvages viennent se mêler dans le troupeau. Alors le chasseur se glisse doucement, et jusqu'à ce qu'il soit auprès d'elles, et il les perce avec un dard qu'il tient à la main.

LETTRE XIV.

RUSSIE D'ASIE. — Sibérie. — Krasnoyark. — Le lac Baïkal. — Peuples des environs de ce lac. — Irkoutsk. — Selinginsk. — Nertchinsk. — Élimsk. — Yakoutsk, — Chasse des Zibelines. — Limites entre la Sibérie et la Chine.

La première ville qu'on rencontre en descendant la rivière d'Yénisseï est Krasnoyark. On y fait un grand commerce, particulièrement en pelleteries, quoiqu'elle ne soit guère peuplée que de Slouvichies. C'est le nom d'une espèce de milice, formée de troupes légères à pied, comme les Cosaques le sont à cheval, et destinée à garantir le pays des irruptions des Tartares. Les officiers, comme ceux des

Cosaques, sont nommés par le gouverneur, qui se fait un revenu considérable en vendant tous ces emplois. Aussi sont-ils si mal remplis, et ceux qui les exercent si peu respectés, qu'il y a tel colonel avec qui les soldats se battent à coups de bâton et à coups de poings.

Les Slouvichies de Krasnoyark sont riches en chevaux et en bêtes à cornes. Pendant l'hiver, ces animaux se repaissent d'herbes sèches et de racines qu'ils déterrent dans les campagnes ; mais ils ne sont pas aussi forts qu'ailleurs. Un cheval russe en vaut trois de ce pays, et les vaches y donnent trois fois moins de lait qu'en Moscovie. Cependant la terre y est si fertile qu'on l'ensemence sans engrais six ans de suite ; et quand elle refuse de produire, il y en a tant d'autres à côté, qu'on peut cultiver un nouveau champ, et en changer souvent avant de revenir au premier. Il n'y a pas un paysan d'un autre canton, qui n'achète volontiers la permission d'ha-

biter celui-ci ; mais l'avarice des gouverneurs s'y oppose. Les Slouvichies leur paient des droits plus forts que ne feraient de simples laboureurs, et ils perdraient beaucoup si l'on réformait une partie de cette milice inutile, pour lui substituer des gens de la campagne. Comme ils n'auraient plus tant de brevets d'officiers à vendre, leur revenu diminuerait considérablement. Ces troupes vivent si familièrement avec leurs chefs, que lorsque ceux-ci les invitent à dîner, ils s'enivrent aussi librement que s'ils étaient au cabaret. Ils boivent de l'eau-de-vie dans de grands verres ; et celui qui, à la fin du repas, a montré, dans l'état d'ivresse, le plus de stupidité, reçoit le lendemain, de la part des convives, un présent, comme le prix de sa victoire.

Les environs de Krasnoyark sont renommés pour les antiquités, qui consistent en différens petits meubles d'or, d'argent et de cuivre, tels que des pots, des assiettes,

des couteaux, des boucles de harnais, des marteaux, etc. On les trouve dans les anciens tombeaux, qui sont ici en fort grand nombre; et quand on veut engager les Tartares du pays à embrasser le christianisme, ils montrent ces monumens de leurs ancêtres, pour faire voir, par les richesses qu'on en tire, que leurs aïeux abondaient en biens temporels; qu'ils en ont joui, en professant la religion qu'ils leur ont transmise; que si leurs descendans ne possèdent pas les mêmes trésors, c'est qu'ils n'ont conservé ni les mêmes mœurs, ni le même culte; et ils sont très persuadés qu'ils tomberaient dans la misère la plus profonde, s'ils se soumettaient au changement qu'on leur propose. En effet, ils ne se trompent pas à cet égard, car il n'est point de pays plus rempli de pauvres, de mendiants, de paresseux, et de misérables, que les pays catholiques. Les tartares de Krasnoyark n'ont voulu recevoir ni le dogme des chrétiens, ni les

rêves de Mahomet, ni les superstitions mongoliennes. Les morts seuls sont à leurs yeux des objets de vénération, et quoiqu'ils sachent que la plupart des anciens tombeaux renferment des effets précieux, aucun d'eux n'a encore tenté de s'enrichir par cette voie.

On vante surtout la beauté de leurs femmes; quelques-uns en épousent jusqu'à quatre; mais les plus pauvres n'en ont qu'une. Ils sont, en général, affables, lians, sincères, excepté dans le négoce, sous prétexte que ceux qui ne l'entendent pas ne doivent point le faire; qu'ils ont des yeux comme ceux avec qui ils traitent, et qu'il faut être imbécile pour être dupe; mais le vol et la violence sont parmi eux des crimes inconnus.

Toutes les sages-femmes de la ville et des environs de Krasnoyark assistent, le lendemain de Noël, à l'office divin, dans une église particulière, et passent ensuite le reste du jour à se réjouir. C'est l'épo-

que où le sauveur du monde a pris naissance, et celle où les sages-femmes ont fait l'acte le plus important de leur profession. Elles célèbrent l'heureux succès de celle de Béthléem, et ne rentrent chez elles qu'après s'être enivrées en leur honneur.

On célèbre, la veille des Rois, une autre fête que l'on appelle l'*Écoute*. Les filles vont le soir ou dans la nuit, deux ou trois ensemble, dans un lieu obscur, tel qu'un grenier ou une cave; et là, elles prêtent l'oreille attentivement pour entendre leur destinée. Elles ont eu soin auparavant d'informer leurs amans de l'endroit où elles doivent se rendre, et il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'ils y apprennent. Celles qui veulent paraître plus réservées vont seules à l'*Écoute*; mais si les garçons viennent à le savoir, ils s'y trouvent les premiers, se cachent, leur disent mille folies et leur font mille niches.

Les divertissemens du carnaval sont les mêmes que dans les autres villes de la Si-

bérie. C'est le temps que choisit le gouverneur pour visiter les villages voisins. Sa femme l'accompagne. Leurs traîneaux sont suivis d'hommes à cheval, qui font divers exercices. Ils tirent d'abord une flèche; ensuite leurs chevaux allant à toute bride, ils en décochent une autre contre cette première qu'ils coupent en deux le plus souvent, et ceux qui ont cette adresse reçoivent un prix. A l'arrivée du gouverneur et de sa femme, les paysans viennent les saluer, et mettent dans du papier sur une table douze ou quinze sols de monnaie. Tout ce qui se trouve dans le village fait son présent, et si le gouverneur veut en avoir beaucoup, il faut qu'il vive avec ces gens-là comme avec ses égaux, et surtout qu'il les fasse bien boire. Il ne doit congédier ses convives que lorsqu'ils sont complètement ivres. Souvent un paysan l'est tant de fois qu'il donne jusqu'à sa dernière zibeline.

Vers le mois de juillet, Krasnoyark est

rempli de Tartares qui viennent chaque année payer le tribut. L'usage est qu'on les régale de bière et d'eau-de-vie et qu'on leur fasse présent d'un cheval. Dès qu'il est livré, l'un d'eux saute dessus, un autre monte en croupe, et tous deux se mettent à galopper tant que le cheval peut courir. Les Tartares, armés de bâtons, frappent de toutes leurs forces sur le front de l'animal. Le cheval tombe, on lui coupe la tête, il est écorché sur-le-champ, mis en morceaux, et tout ce que chacun peut en emporter est à lui. Dès qu'ils ont tous pris leur part, ils courent où ils peuvent pour le faire cuir, et le mangent. Il se passe à peine trente minutes entre le don du cheval et la fin du repas.

Nous ne vîmes rien de remarquable jusqu'au lac de Baïkal, où l'on arrive en remontant le fleuve d'Angara. Ce lac a dix ou douze lieues de largeur dans quelques endroits, dans d'autres sept à huit, et de longueur cent vingt-cinq. Il reçoit la

Sélinga et quantité d'autres rivières qui viennent du sud ; l'Angara est la seule qui en sorte. En quittant le lac, elle tombe sur des rochers, et fait un bruit aussi fort que celui des vagues de la mer. Lorsqu'on passe ces cataractes, le pilote se tient sur sa proue, et dirige la manœuvre avec des signaux ; car il est impossible de s'entendre parler. On est obligé de forcer de rames pour que le bâtiment ne penche ni d'un côté ni d'un autre ; car s'il venait à toucher le roc, on serait perdu sans ressource. Ceux qui aiment mieux côtoyer la rive que de franchir ce passage périlleux, ont à gravir d'affreux rochers, et à traverser d'immenses taillis remplis de vipères et d'animaux venimeux. L'effroi dont on est saisi à la vue des objets terribles que la nature présente dans ce lieu, ne peut s'exprimer. S'il arrive malheureusement que quelque accident fasse manquer ce passage, le bateau est mis en pièces, et l'équipage périt infailliblement.

Les pilotes et les matelots parlent de ce lac avec le plus grand respect, lui donnent le nom de mer, et croient qu'il a quelque chose de divin. Selon eux, il regarde comme une injure d'être nommé *lac*, et ne manque jamais de se venger de ceux qui osent lui faire un tel affront. Aussi l'appellent-ils la *mer sainte*; et ils sanctifient jusqu'aux rochers qui l'entourent. Ils racontent qu'un pilote allemand, ayant eu l'audace de lui refuser cette qualité, fut battu par les flots, et eût été submergé si, se conformant à l'usage, il n'en eût reconnu la sainteté. Aussitôt les flots se calmèrent, et le danger disparut dans l'instant. Il en parla, dans la suite, avec plus d'égards, principalement dans les temps orageux.

L'ouverture par laquelle ce lac se décharge dans l'Angara, formée par la nature, paraît avoir été coupée entre deux montagnes. On ne voit guère de plus beau point de vue que celui qu'on découvre

de ces hauteurs. Cette petite mer est très poissonneuse; on y trouve surtout quantité de veaux marins, plus estimés que ceux qu'on prend dans l'eau salée. On les pêche ordinairement en hiver; on rompt la glace de distance en distance, et l'on tend des filets d'un trou à l'autre. Comme ces animaux aiment l'air, ils cherchent ces brisures pour respirer plus librement, et tombent dans le piège.

Les principaux peuples sujets de la Russie qui habitent les environs du lac Baïkal, sont les Bouriaïtes et les Yakoutes. Les premiers campent toute l'année avec leurs troupeaux, et changent de lieu selon le besoin. Leur langue ressemble à celle des Kalmouks dont ils diffèrent peu par leurs vêtemens, et d'autres usages qui font présumer qu'ils ont la même origine. Ces hommes ne connaissent d'autre occupation que la chasse et le soin des bestiaux. Ils ont de très beaux chevaux de selle, et quantité de bêtes à cornes. Leurs mou-

tous ont la queue fort grosse, et la chair excellente. Ils ne font aucune provision pour ces animaux qu'ils mènent paître en plein champ. Ils sont armés d'arcs, de flèches, de lances, de sabres, et manient ces armes avec une grande dextérité. Ils passent pour des gens simples et honnêtes.

Les hommes ont des robes de peau de bélier, qu'ils attachent avec une ceinture, et qui leur servent pour toutes les saisons. Un bonnet fourré, surmonté d'une houppe de soie rouge, un caleçon et des bottines, composent le reste de leur habillement.

Les femmes sont vêtues à peu près de même; avec cette différence que leur robe cousue à leur camisole forme une espèce de jupon. Les personnes mariées ont les cheveux partagés en deux tresses, et portent sur le front une lance de fer poli qu'elles attachent par derrière, avec un petit bonnet rond, bordé de peau, et brodé d'une façon qui le distingue de celui des hommes. Les filles ont, assez

ordinairement, les cheveux tressés autour de la tête.

Ces peuples sont d'une malpropreté extrême ; ils ne quittent jamais leurs habits, pas même pour se livrer au sommeil. Quand un étranger leur fait visite, ils le régalent de thé qu'ils préparent de la manière suivante. La femme commence par frotter un chaudron avec une queue de cheval pendue dans un coin ; elle y met de l'eau, et un moment après quelques poignées de thé avec un peu de sel. Quand l'eau est près de bouillir, elle la remue avec une grande cuillère de fer, jusqu'à ce que le thé soit bien infusé. Elle le retire du feu, et le verse dans un autre vase, recure de nouveau le chaudron avec la même queue, et le remet sur le feu. Ensuite, elle prépare une pâte avec de la farine et du beurre qu'elle fait frire ensemble, jette le thé dessus, et y mêle un peu de lait. Quand tout est bien cuit, on le retire pour le laisser refroidir, et on le sert dans de

grandes tasses où il fournit à boire et à manger. On pourrait peut-être en Europe perfectionner cette recette.

La religion des Bouriaites est un paganisme grossier. Leurs grands prêtres sont le Dalai-Lama et le Koutouktou; ils pendent à de longues perches les cornes, la tête et la toison des brebis qu'ils ont offertes en sacrifice aux dieux qui protègent leurs troupeaux. Ils ont des reliques du Grand-Lama; ils les placent dans quelque coin, ou les portent à leur cou pour se préserver de malheurs. Il faut que l'homme que Dieu a, dit-on, fait à son image, soit bien dégénéré, bien abruti, pour ajouter foi à des absurdités semblables. Sans doute le peuple dont nous parlons est barbare; mais qu'en France, un archevêque de la capitale vienne nous berner avec de prétendues reliques de saint Pierre, dont le pape lui a fait présent, n'est-ce pas le comble du ridicule, et la honte de l'espèce humaine? De pareilles

jongleries ne sont-elles pas plus propres à avilir qu'à faire respecter la religion ?

Quand les prêtres bouriates exercent les fonctions de leur ministère, c'est-à-dire, quand ils pratiquent leurs sortilèges, leur habillement a quelque chose d'effrayant : c'est une robe de cuir, parsemée de ferraille, de griffes d'aigle et de hibou, qui la rendent très pesante et font un bruit épouvantable. Le bonnet, qui s'élève en pointe, est couvert des mêmes ornemens. Dans une de leurs cérémonies, ils embrochent un bouc, se rangent autour de la victime, et lui font de très respectueuses inclinations, jusqu'à ce qu'elle soit expirée. Ils rendent aussi un culte au soleil et à la lune, devant lesquels ils fléchissent le genou, et serrent les dents sans proférer une parole. Ce qu'il y a de singulier, c'est la manière dont ces peuples en usent avec leurs prêtres. Ils les tuent lorsqu'ils en ont la fantaisie, sous prétexte de les envoyer prier Dieu pour

eux dans l'autre monde ; bien différens de ces nations civilisées dont les prêtres, loin d'avoir à craindre pour leur vie, sont en possession du droit de disposer de celle des peuples. Le brachmane, le bonze, inondent de sang humain les autels de leurs dieux, et l'on a vu les tribunaux de l'inquisition immoler, à leur gré, la vie des malheureux dont ils ambitionnaient les dépouilles. Les seuls Bouriaites vengent l'univers.

Il est une autre espèce de Bouriaites que l'on nomme *Bratskains*, qui ont des usages particuliers. Leurs huttes sont rondes, couvertes d'une étoffe blanche, placée entre des lattes clouées en croix les unes sur les autres, et semblables à un treillage. Quand on veut transporter la cabane d'un lieu à un autre, on décloue les lattes, on en fait des faisceaux, après en avoir retiré l'étoffe, et l'on charge le tout sur des chevaux ou sur des bœufs.

Les *Bratskains* ont de petites idoles de

laiton ou d'étoffe de soie. Ils croient que le diable est l'auteur du tonnerre, et regardent les animaux qui en sont frappés comme des victimes qu'il s'immole lui-même. Pour mériter ses faveurs, ils élèvent un échafaud à l'endroit où la bête a été tuée, et l'y placent comme une offrande qui lui est agréable. Les Bratskains riches restent dans l'idolâtrie. Les pauvres se font baptiser, et en général c'est la misère seule qui engage les Sibériens à embrasser le christianisme. Ces idolâtres révèrent deux divinités, le ciel et le démon. Leurs prêtres leur apprennent à laquelle, dans certains cas, ils doivent sacrifier. Ces sacrifices consistent à manger toute la chair de la victime, à en suspendre la peau et le squelette dans un lieu élevé, à jeter en l'air un peu d'eau-de-vie, et à boire le reste.

Tous les ans, on célèbre une fête pour obtenir une année abondante. La cérémonie commence au lever du soleil; un Bratskain tient une branche de bouleau

horizontalement vers cet astre, parle à genoux, d'un ton élevé, et appelle les dieux. Deux autres debout, à côté de lui, ont chacun dans la main une tasse de bois remplie de lait de jument et d'eau-de-vie. Ils s'avancent du côté du soleil, jettent leurs tasses en l'air, tandis que celui qui est à genoux continue sa prière. Ils répètent jusqu'à trois fois la même cérémonie, et croient qu'un dieu favorable, touché de cette pratique religieuse, vient les visiter. La fête se termine par le sacrifice d'un mouton dont les prêtres et les assistans se régalent; le reste du jour se passe en réjouissances.

Un autre usage qui a lieu chez ce peuple est la consécration d'un cheval, laquelle n'a de vertu, selon eux, que lorsqu'elle est faite avant midi. On amène le cheval, le prêtre prononce quelques mots, ensuite il lui donne un coup de main très léger, et celui qui le tient le fait courir. Consacré de la sorte, il n'est plus ni monté

ni employé à aucun travail. Quand son maître meurt, on immole l'animal avec lui, ses os sont portés à son tombeau, et la chair est servie sur la table des prêtres.

Les *Yakoutes* sont une autre nation qui habitent les environs du lac Baïkal. Ils admettent deux êtres suprêmes, un bon et un mauvais, un dieu et un démon, dont chacun est à la tête de plusieurs autres. Un de ces esprits nuit aux troupeaux, un autre aux hommes, un troisième aux enfans. Les uns se tiennent dans les nues, les autres sur la terre. Il y a de même des dieux de différentes espèces qui protègent l'homme dans toutes les occasions où les diables cherchent à lui nuire. Plus un prêtre est vieux, et plus il connaît de ces dieux et de ces démons ignorés du vulgaire. Les mots extraordinaires que prononcent les magiciens, en faisant leurs contorsions, sont censés être les noms de ces êtres invisibles. Lorsqu'ils veulent,

par exemple, découvrir un voleur, ils les appellent tous; mais comme ces génies sont extrêmement paresseux, ils ne se rendent pas toujours à ces invitations.

Les Yakoutes croient, ainsi que la plupart des Sibériens, que lorsqu'un homme est malade, le démon lui a dérobé son ame; et que si elle ne lui est pas rendue promptement, les organes ne tardent pas à se dissoudre. Pour la ravoir, le prêtre ne s'adresse point à celui qui l'a volée, car, disent-ils, quand le loup a pris une brebis, il ne se montre point au berger; il en est de même du diable: quand il s'est emparé d'une ame, on l'appellerait inutilement; mais on a recours aux dieux, qui protègent les hommes, et on leur demande le nom du voleur. Dès qu'on le connaît, le prêtre va le trouver, et tâche de l'engager à restituer son larcin, c'est-à-dire, à rendre au corps cette ame malheureuse. Pour le toucher, ils usent d'un sortilège qui se fait avec des peaux d'ani-

maux , des peaux d'hermines , d'écureuils, etc., et ils les attachent à un fil. Si le démon ne se contente pas de cette première tentative , le magicien redouble ses instances , et promet d'immoler un cheval. Il saute , il crie , il fait mille contorsions auprès du malade ; et si ce dernier meurt , le diable doit se contenter de ce qu'il a dérobé ; mais s'il revient à la vie , on sacrifie le cheval en action de grace.

Lorsqu'un homme veut quitter son ami pour voyager , ils se rendent tous deux dans un bois ; celui qui reste monte sur un arbre , en coupe les principales branches , et l'arbre ainsi dégarni est un monument d'amitié dont il se fait gloire toute sa vie.

Autrefois , on brûlait les morts ; aujourd'hui on les enterre , et tout endroit est bon pour cette cérémonie. Chacun choisit le lieu où il veut être inhumé ; c'est communément l'arbre qui lui a paru le plus beau. Celui dont un prêtre a fait

choix pour cet usage, est regardé comme une chose sacrée; on croirait commettre un sacrilège, si, en passant, on ne lui faisait pas quelque présent.

L'objet ordinaire des vœux et des prières de ce peuple est d'avoir de nombreux troupeaux et d'heureuses chasses. Pour se rendre les dieux favorables, ils célèbrent, tous les ans, une fête, où chaque famille rassemble tout le lait de ses juments et le met en fermentation, comme celui qu'on veut distiller. Le prêtre se place au milieu d'une grande cabane, ayant dans une main un pot de lait, et dans l'autre une cuillère de bois. Tout le monde est assis autour du feu, et un jeune garçon richement paré se tient devant le pontife un genou en terre. Ce dernier s'incline plusieurs fois, nomme tous les esprits par leur nom; et en prononçant chaque parole, prend une cuillerée de lait qu'il jette en l'air. C'est ce qu'on appelle repâitre les dieux. Les Yakoutes

croient que par ce régal on peut se concilier leur bienveillance. Le magicien sort ensuite de sa hutte, suivi de tous les assistans, et avec toute l'apparence de la plus grande dévotion, il boit quelques gouttes du lait qui est resté dans le vase. Il donne ce même vase au jeune garçon, qui le reçoit avec respect, boit de même, et le présente à la compagnie. Lorsque chacun en a goûté, l'écuelle revient encore à la ronde, toujours présentée par le jeune homme; et comme cette liqueur a toute la force du vin, la fête se termine par une ivresse générale.

Les Yakoutes ont un rocher fameux qu'ils révèrent comme une divinité. Ils lui attribuent le pouvoir d'envoyer des vents impétueux qui nuisent à la chasse. Les Bouriaïtes en ont un semblable dont ils n'osent pas approcher. Si un accusé s'y présente, et n'en reçoit aucun mal, on ne lui demande pas d'autre preuve de son innocence. Ces rochers passent pour des

divinités vengeresses qui punissent les coupables ; et on leur fait des sacrifices pour apaiser leur colère. On regarde aussi les monstres comme des diables nés pour la perte de l'homme. Les Yakoutes en ont tant de peur, que lorsqu'une femme devient mère d'un enfant contrefait, ou qu'une jument met bas un poulain difforme, ils brûlent l'enfant, la jument et le poulain.

L'usage de dire la bonne aventure par l'inspection de la main n'est pas moins connu ici qu'en Europe. Ces peuples ont des idoles qui ne sont ni de fer ni de bois, parce qu'ils regardent ces matières comme le symbole de la dureté. Ils les font d'étoffes comme nos poupées, et ils veulent qu'ils fléchissent sous les doigts lorsqu'on les touche. La fumée des viandes est pour elles une offrande agréable ; on leur frotte les lèvres de graisse, on les inonde du sang des victimes ; et cette étoffe ainsi imbibée prend et conserve une odeur,

une malpropreté que n'auraient point des idoles de fer, de cuivre ou de bois.

Le genre de vie des Yakoutes est peu différent de celui des Sibériens idolâtres. Le pain ne leur est point nécessaire : ils vivent de lait, d'ognons et de racines. Les moutons sont rares, parce que les chiens les dévorent, et ils n'élèvent point de cochons, parce qu'ils n'en aiment pas la chair ; car aucune idée de religion ne les engage à s'en abstenir. Quant aux animaux sauvages, tous ceux qu'ils peuvent attraper leur conviennent ; mais ceux auxquels ils donnent la préférence, sous le rapport de la sensualité, sont les rats, les souris et les marmottes. Ils les mettent à la broche, et dès qu'un endroit est un peu brûlé, ils le coupent et le mangent. Ils continuent de même jusqu'à ce qu'il n'y reste plus rien, ce qui a lieu en très peu de tems, car ils détestent la viande trop cuite.

Si ce peuple se fait un régal des rats et des souris, il y a peu d'animaux pour

lesquels il aît de la répugnance. Au printemps et en automne, temps où passent les oies et les canards, il en fait des provisions qu'il consomme peu à peu. Il prend aussi des grives, des hérons, des cigognes, des aigles, des milans qu'il conserve de même pour s'en servir dans le besoin. Il a toujours sur le feu un chaudron rempli de viande, et mange quand il a faim; il n'a pas d'heure fixe pour ses repas. Il forge lui-même le fer dont il fabrique sa marmite; il fait les bords avec de l'écorce de bouleau, qu'il unit si parfaitement que l'eau ne coule point par les jointures.

Les Yakoutes ont le visage plat, les yeux petits, de longs cheveux noirs, qu'ils tressent et laissent pendre sur les épaules. La plupart se marquent le visage avec du charbon. Il y a cependant parmi eux des individus beaux et bien faits. Ils vendent leurs enfans aux Russes, qui n'ont qu'à se louer de leur fidélité et de leur service. Si un homme devient infirme, on

que sa maladie soit jugée incurable , ils lui construisent une petite hutte sur le bord d'une rivière , lui laissent quelques provisions, et l'abandonnent à sa destinée. Après Tomsk et Tobolsk, la plus considérable des villes de la Sibérie, est Irkoutsk. Elle est aussi une des plus voisines du lac Baïkal; il n'y a guère qu'un siècle et demi qu'elle a été fondée sur la rivière d'Irkout dont elle a pris le nom. Elle est située dans une grande et belle plaine , sur la rive orientale de l'Angora, qui reçoit l'Irkout à quelque distance de la ville. La citadelle est sur les bords de ce fleuve ; ses remparts sont de bois , et la place est fortifiée d'un fossé et de palissades, avec des tours par intervalles. Sa garnison consiste en quelques troupes réglées , indépendamment d'un certain nombre de cosaques, et autres milices du pays. L'autorité du gouverneur s'étend sur toute la province , et la province s'étend à l'orient jusqu'à l'extrémité du continent. Les commandans de toutes

les villes renfermées dans ce long espace sont sous ses ordres. On évalue les revenus de cet officier à plus de deux cent mille francs. Ainsi un seul homme regorge de richesses, et des milliers d'autres sont réduits à manquer de pain pour fournir à son luxe. La cour accorde aux gouverneurs de Sibérie, le droit de nommer les sous-gouverneurs et les commandans, et cette prérogative leur donne un pouvoir presque égal à celui du souverain. L'évêque ne réside pas dans la ville même, mais dans un monastère qui en est à quelque distance.

Irkoutsk contient plus de douze cents maisons bâties en bois, et plusieurs édifices publics. On y apporte les provisions des villages voisins qui sont tous fort peuplés. Les habitans aiment excessivement l'oisiveté, le vin et les femmes. Les principales rues sont munies de chevaux de frise, et l'on y fait pendant la nuit des patrouilles; mais ni cette police, ni les

ordres donnés dans tout l'empire, n'empêchent pas que les tavernes ne soient ouvertes et pleines de monde toute la nuit. Depuis Noël jusqu'aux Rois, vous ne rencontrez pas un homme qui ne soit ivre ; tout travail est suspendu ; des troupes de masques courent les rues pour amuser les spectateurs, et gagner quelque argent pour aller boire au cabaret.

Il se fait ici un commerce de pelleteries et de marchandises de la Chine qui paient dix pour cent à la douane, et produisent un revenu considérable. Le sel, le blé, la viande, sont à très bas prix. Les environs de la ville sont fort agréables, les pâturages abondans, les bois remplis de gibier, et quoique la rivière fournisse peu de poissons, on en apporte une si grande quantité du lac Baïkal et des lieux voisins, que le peuple peut s'en nourrir à peu de frais. Il fait dans ce pays très chaud en été, et on y voit une multitude si prodigieuse de cousins et de moucheron, que

ceux qui travaillent à la campagne sont obligés de se couvrir le visage d'une espèce de réseau de crin pour s'en garantir. Dans aucun lieu du monde, ces insectes ne sont si importuns qu'en Sibérie; et l'on ne prend nulle part autant de précautions pour se mettre à l'abri de leurs piqûres.

En traversant le lac Baïkal, on arrive par la Selinga dans la ville de Selinginsk située sur cette rivière; il y a environ cent ans que l'on construisit dans ce même lieu un petit fort, ou même une simple redoute, qui fut l'origine de cette ville. Elle occupe aujourd'hui l'espace d'environ une demi-lieue le long de la rivière qui, dans cet endroit, a près de deux cents toises de large, mais peu de profondeur. Son embouchure forme plusieurs îles, et nous avons vu une compagnie de cosaques à cheval la traverser comme si e'eût été un simple ruisseau. Dès que les chevaux eurent commencé à nager, les

hommes se jettèrent à l'eau pour les soulager, tenant la crinière d'une main, et les conduisant de l'autre par la bride. C'est ainsi qu'on passe les rivières dans ce pays.

Selinginsk est située dans un terrain stérile et sablonneux ; on ne pouvait choisir une situation plus mauvaise ; si on l'eût bâtie un peu plus bas, on eût trouvé une position infiniment plus avantageuse. A quelques lieues au dessous est un terrain qui produit sans soins et sans engrais. C'est l'emplacement que les fondateurs avaient d'abord eu en vue, mais ils en ont été détournés par des sorts superstitieux auxquels ils eurent la faiblesse de s'en rapporter. Cette méthode de tirer au sort la situation d'une ville a fait le plus grand tort à quantité de cités fameuses, et a rendu dans la suite infructueux les efforts de plusieurs siècles.

On ne peut se lasser d'admirer la beauté de ce pays, où l'on ne voit de tous côtés

que de petits côteaux couverts de bois , et de fertiles vallées, dont le mélange forme la plus agréable perspective. La température et la sécheresse du climat donnent à cette contrée un avantage qui ne se trouve dans aucune autre. Il ne pleut presque point depuis le mois de juillet jusqu'au mois de décembre ; alors la neige commence à tomber, mais en si petite quantité que le bétail reste dans les champs pendant tout l'hiver.

La Selinga est très poissonneuse. Ce qu'elle produit le plus abondamment est l'omoule, qui, par la figure et le goût, tient du hareng, mais est beaucoup plus gros. Il y vient par troupes, en automne, du lac Baïkal, et après y avoir frayé, il y retourne tellement affaibli qu'on en voit une multitude qui flotte sur l'eau, et se laisse entraîner par le courant. Dans les temps de son passage, aussitôt qu'il commence à paraître, on en donne avis à tout le pays. Les habitans arrivent en foule.

avec des filets, en pêchent autant qu'il en faut pour leur provision, et laissent le reste sur le rivage. C'est un avantage de les prendre à l'entrée de l'hiver, parce qu'on est dispensé de les saler; il suffit de les laisser geler; on peut alors les transporter sans nulle autre précaution. On les vend plus frais, à plus bas prix, et plus promptement.

Le poisson remonte la rivière jusqu'à ce qu'il trouve de la glace, alors il revient sur ses pas et retourne au lac. Il a ses temps et ses lieux de repos, et s'arrête toujours dans les courans les plus faibles. Sa chair est très délicate, soit qu'on le mange frais ou salé. On a remarqué que plus il est près du lac, plus il est gros et savoureux, et que celui qu'on pêche dans le lac même est meilleur que celui de la rivière. Ce poisson qu'on estime assez peu dans ce pays produirait dans le nôtre des richesses immenses. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'on en trouve fort

peu dans l'Angara, quoique ce fleuve tire ses eaux du lac Baïkal.

Nertchinsk, autre ville de la même contrée, était une citée florissante lorsque les caravanes de Russie y passaient pour aller en Chine; mais depuis qu'elles ont l'ordre de prendre une autre route, cette ville est tombée en décadence. Si une maison périt par le feu, on ne pense point à la rebâtir. Si d'autres menacent ruine, on ne prend pas la peine de les réparer. La débauche est une autre cause de destruction qui ruine sourdement la population, et finira par la réduire à zéro. La ville d'*Oudinsk*, ainsi appelée de la petite rivière d'Oude qui se jette dans la Salinga, compte parmi ses habitans des nobles, des officiers, des cosaques, des marchands, des conducteurs de caravanes, et des Bouriaites mariés à des femmes russes. On y vivait autrefois dans l'aisance, à en juger par des maisons très commodes qu'on y remarque encore. Mais cette ville

est devenue moins florissante depuis que les caravanes ont abandonné l'ancienne route. Les environs de la place sont très agréables ; on y voit des bois, des campagnes, des prairies, etc.

Au nord du lac Baïkal est la ville d'*É-linisk*, du nom de la rivière qui y passe. Elle s'étend le long d'une vallée étroite entourée de montagnes et de rochers couverts de forêts. On y voit plusieurs bâtimens publics, et un fort carré, construit de bois, qui occupe le milieu de la place. Les habitans boivent, dorment, fument, vont à la campagne tendre des pièges pour prendre les petits animaux, et des fossés pour les grands ; car ils sont trop paresseux pour chasser d'une autre manière. Ils ne labourent point eux-mêmes ; ils prennent à loyer des Russes bannis et des tartares, qui cultivent leurs champs ; et souvent ils refusent de les payer.

En tirant vers le nord, on rencontre la Léna, qui, par sa grandeur et l'étendue de

son cours, ne le cède à aucun fleuve de l'univers. Elle prend sa source à quelque distance du lac, et va se jeter dans la mer du nord après avoir parcouru un espace de huit cents lieues. C'est près de ses bords qu'est située la ville d'Yakoutsk, capitale de la province de ce nom, et dans cet endroit la rivière a trois lieues de large. Parmi six à sept cents maisons de bois, peu apparentes et peu commodes, on distingue quelques édifices publics, un fort, des églises, un magasin à poudre et une chancellerie. Le gouvernement tire un gros revenu des martes zibelines, et autres fourrures qui abondent dans cette contrée.

L'hiver est si long, et le froid si rigoureux, qu'au mois de juin, la terre est encore gelée à quinze pouces de sa surface. Lorsque l'on enterre les morts à trois pieds de profondeur, on est sûr d'y trouver de la glace. La chaleur du soleil ne pénètre jamais au delà de deux pieds dans

la terre, de manière que les corps conservés en entier resteront probablement dans cet état jusqu'au jour de la résurrection. Il y a des années où le froid est si grand, qu'en allant d'une maison à une autre, quoique enveloppé de bonnes fourrures, on a les pieds, les mains, le nez et les oreilles glacés. Ces parties n'ont alors aucune sensibilité, et sont plus blanches que le reste du corps. On les frotte avec de la neige pour les guérir, et on les lave avec de l'eau chaude lorsqu'elle commencent à devenir sensibles. D'autres les enduisent de bouse de vache, et ce remède passe pour le plus efficace. On le regarde aussi comme un excellent préservatif, et lorsqu'on fait un voyage un peu long, on en couvre les membres les plus exposés au froid.

Les jours sont si courts dans cette contrée, qu'au mois d'octobre, on voit à peine clair à neuf heures du matin, et avant trois heures après midi on aperçoit les

étoiles. Dès que la nuit commence, les habitans se couchent et dorment jusqu'au lever du soleil. Ils ont à peine dîné qu'ils se remettent au lit, et quand le temps est sombre, ils ne s'éveillent quelquefois pas de tout le jour, semblable à l'animal dont on trouve ici des troupes innombrables. Les marmottes se tiennent dans des souterrains qui ont une entrée et une sortie particulières; leur gîte est placé au milieu, et elles y dorment pendant tout l'hiver.

Dès que la Léna commence à charrier des glaçons, ils s'amoncellent sur le rivage et autour des îles; bientôt après la rivière est prise entièrement. On en tire des morceaux de glace dont les Russes font un grand usage. Comme leurs fenêtres ferment communément assez mal, ils placent ces glaçons en dehors de la croisée, les arrosent d'eau tiède qui gèle dans le moment, et la chambre se trouve parfaitement close.

La ville et la majeure partie des villages

voisins sont habitées par des Russes. Ceux-ci ont des chevaux et des vaches, mais ils n'ont ni brebis, ni froment. Ils tirent leur blé, par la Léna, des provinces méridionales ; et l'été leur fournit assez de pâturages pour nourrir leurs bestiaux pendant l'hiver. Les artisans gagnent suffisamment pour subvenir à leur nécessaire. Les gens de guerre ont de bons appointemens, et reçoivent beaucoup de présens des Yakoutes. Ceux qui n'ont ni métiers ni emplois, forment entre eux des compagnies pour la chasse des zibelines, et rapportent souvent, en une seule fois, de quoi vivre durant deux années.

Avant de partir, ils font vœu de partager leur chasse avec l'Église. Un d'eux est choisi pour chef de la société ; tous les autres doivent le respecter, et ne jamais s'écarter de ses ordres. Ce doit être un homme judicieux, plus jaloux de se faire aimer que de se faire craindre de ses subalternes ; habile, expérimenté, connais-

sant parfaitement les difficultés du voyage, enfin digne de la confiance et de l'estime de ses compagnons. Il doit savoir économiser les provisions avec tant de prudence qu'ils ne soient jamais réduits à la dernière nécessité. Il a droit de réprimander, et même d'user du bâton, et c'est ce qu'ils appellent une correction paternelle. Outre cette correction, le coupable est privé de toutes les zibelines qu'il a prises. Il ne mange point avec les autres, fait tout ce que ceux-ci lui commandent, chauffe et nettoie les poêles, coupe le bois, et est chargé de toutes les fonctions du ménage jusqu'à ce qu'il ait obtenu sa grace, qu'il est obligé de demander à ses camarades à tous les repas.

Il n'y a que des hommes vigoureux qui puissent supporter les fatigues de cette chasse ; il faut marcher par des chemins difficiles, porter ses armes, son bagage, se contenter de peu, et souffrir quelquefois la faim pendant plusieurs jours. Dans

ces expéditions le chef divise les chasseurs en différentes bandes, à chacune desquelles il nomme un chef particulier, et leur assigne l'endroit où ils doivent se rendre à mesure qu'ils avancent; ils font des trous où ils enterrent leurs provisions, et creusent des fosses où ils dressent des trappes. Ils les entourent de pieux, et les couvrent de planches pour empêcher que la neige ne les remplisse. L'entrée en est étroite; et au-dessus est une planche mobile, qui tombe aussitôt que l'animal vient prendre l'appât de viande ou de poisson qu'ils lui ont préparé. Ils continuent ainsi d'aller en avant, tendant toujours des pièges, et renvoient quelques-uns d'entre eux chercher les provisions qu'ils ont enfouies. Ceux-ci, en revenant, visitent les trappes.

Dès qu'une zibeline est prise, on la met à part, sans l'examiner, sans en dire ni bien ni mal. Ils sont persuadés que d'en parler seulement, cela ferait manquer la chasse. Cet animal est une espèce de

belette ou de martre de la grosseur d'un écureuil dont la peau est d'un brun très foncé, et presque noir, mais quelquefois entremêlé de poils blancs. C'est une des fourrures les plus rares, et qui se paient le plus cher. Celles de la Sibérie sont les plus recherchées et l'emportent sur toutes les autres. On estime principalement celles qui se trouvent près d'Yakoutsk, et surtout dans les environs de Vitimsk, un des plus anciens établissemens russes sur les bords de la Léna. Avant que les moscovites eussent conquis la Sibérie, les zibelines y étaient très communes, mais ces animaux farouches s'éloignent des lieux habités, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on en prend actuellement. Dans l'origine, il n'y avait guère que les Tunguses qui s'occupassent de cette chasse, encore la faisaient-ils modérément. Les Russes ayant vu combien ce commerce était lucratif, s'y sont livrés avec tant d'avidité que le gouverne-

ment a été obligé de leur défendre , dans la crainte qu'ils ne détruisissent l'espèce.

Les zibelines vivent dans des trous comme les belettes , les hermines , et les autres animaux de ce genre. Elles se nourrissent d'oiseaux , de la baie des arbres , et surtout des fruits du cornier. Mais cette dernière nourriture, dont elles sont très friandes, leur donne des démangeaisons qui les obligent à se frotter contre les branches , ce qui fait tomber leur poil et rend leur peau défectueuse. Quand les corniers ont beaucoup de fruits , on a difficilement de belles fourrures. Ces animaux font leurs petits au printemps, et en ont depuis trois jusqu'à cinq, d'une portée. Ils perdent ensuite leur poil, qui est très court en été, et en automne même il n'est pas encore assez fourni. L'hiver est donc le seul temps propre à cette chasse. Dans toute autre saison , les zibelines sont imparfaites et se donnent à vil prix. Les plus noires sont les plus estimées. Chaque

gouverneur met son cachet sur toutes celles qui ont été prises dans son gouvernement, et les envoie au Sénat de Pétersbourg. On les assortit alors par paquets de dix peaux, et l'on fait des caisses composées de dix paquets. Ce sont les grands seigneurs de Turquie qui sont les plus curieux de cette marchandise.

Vers le milieu du mois de mai, la Léna commence à dégeler, et c'est le temps où la navigation est plus facile, parce que les pluies et les neiges fondues augmentent le volume et la rapidité de l'eau. On voit alors un grand nombre de radeaux chargés de farine descendre à Yakoutsk. Ces peuples ne prennent pas la peine de construire des bateaux; un radeau ne coûte aucun frais, et presque aucun travail. Ils sont au milieu d'un grand bois dont ils peuvent disposer. La farine qu'ils transportent n'est point en sacs; on la met dans une hutte de planches qu'ils placent au centre du radeau. Si la ville d'Ya-

Koutsk n'a pas besoin de toute la farine qu'on y apporte, le gouvernement achète le reste. Ils trouvent donc dans ce commerce un gain assuré ; et comme celui qu'ils font en pelleteries est encore plus considérable, ils vivent tous dans l'aisance, et passent une partie de l'année à s'enivrer de bière et d'eau-de-vie.

Le peuple aime surtout cette dernière liqueur, quoique très faible, et dans laquelle on voit souvent nager de petits poissons. Elle arrive par la Léna, des provinces méridionales. Durant la navigation, s'il prend fantaisie aux bateliers d'en boire, ils ne s'en font pas faute, et la remplacent avec de l'eau de la rivière, avec laquelle il entre quelquefois de petits poissons.

Il serait au reste dangereux pour les femmes russes que cette liqueur eût plus de force ; car la bienséance exige qu'en recevant la visite de leurs amis, elles leur présentent à boire, et c'est toujours un

petit verre d'eau-de-vie qui tient environ une chopine. Cette politesse est renouvelée plusieurs fois, et si la boisson était moins faible, le beau sexe pourrait, par honnêteté, tomber dans un état d'ivresse peu décent. Cette liqueur est en général nécessaire dans cette contrée, tant à cause de la rigueur du climat que pour les aliments dont on use, tels que le poisson, les fruits, les légumes gelés, etc.

Les limites qui séparent de la Chine les vastes provinces de la Sibérie furent fixées en 1727, dans un traité fait entre les deux peuples. Elles sont au midi non loin de la rivière de Tola, entre deux villages, l'un russe l'autre chinois, nouvellement bâtis à cet effet, et placés à cent-vingt toises l'un de l'autre sur le ruisseau de Kiacta. Ces bornes sont marquées par des pierres numérotées dans la crainte qu'on ne les dérange, et par des colonnes des bois d'environ trois pieds de haut, où se lit cette inscription *Lieu des nouvelles*

limites. Sur une hauteur , entre les deux villages, il y a toujours des gardes qui empêchent, de part et d'autre , qu'on ne franchisse ces nouvelles bornes. Ce village russe a un rempart de bois à ses bastions, et un fossé. Au milieu est un grand magasin pour les marchandises, un autre pour les provisions ; et des bâtimens pour la garnison et les négocians.

La Sibérie renferme une si vaste étendue de pays que les saisons , le climat, les productions ne peuvent être partout les mêmes. Elle est aussi composée de tant de nations différentes, qu'il n'est pas possible d'en tracer un portrait qui convienne également à toutes. Il y a cependant certains traits, qui caractérisent les naturels du pays, et d'autres qui distinguent le peuple russe : ce dernier suit les lois, la religion et les coutumes de Moscovie. Un usage qui lui est particulier , c'est qu'aucun laboureur n'ose labourer un terrain que la nature semble n'avoir pas destiné

à cette culture. Les Russes se feraient un scrupule d'abattre des bois pour y former des prés ou des champs, aussi ne s'établissent-ils que dans des lieux éloignés des forêts. Ils disent que les bois sont faits pour la chasse, et ils aiment surtout celle de l'écureuil, qu'ils prennent avec des trappes. Il est tel canton où un seul paysan en dresse jusqu'à cent, qu'il visite tous les jours. Cette occupation leur est si avantageuse, qu'il y a des gens qui se louent pour un an, et ne reçoivent d'autre salaire que le tiers de ce qu'ils prennent à la chasse.

Ce peuple est si sujet à s'enivrer que depuis le moment où la provision d'eau-de-vie arrive dans les villages, jusqu'à ce qu'elle soit consommée, le cabaret ne désemplit pas. Il en est de même lorsque le cabaretier reçoit de la bière, on ne quitte le tonneau que lorsqu'il est vide.

Les premiers paysans qui sont venus s'établir dans cette contrée, étaient fort

appliqués à la culture des terres ; mais la paresse et l'ivrognerie se sont emparées de leurs descendans. Quelque pauvres qu'ils soient, ils travaillent peu, et ont à leurs gages des ouvriers de la nation yakoute. Après la récolte, ils vendent une partie de ce qu'ils ont recueilli, portent à la taverne l'argent qu'ils en retirent, et gardent à peine le grain nécessaire pour leur consommation. S'ils en manquent, le genre de vie des Yakoutes ne leur est pas tellement étranger qu'ils ne puissent le mener, en attendant de nouvelles provisions.

Il est ordonné de faire pendre les soldats et les exilés qui abandonnent le lieu de leur destination pour passer dans un autre. On trouve partout des potences élevées pour cet usage ; mais cette loi barbare est heureusement mal observée. Un déserteur va trouver le commandant un présent à la main ; et il est sûr d'être renvoyé absous.

Les Sibériens qui voyagent d'un pays dans un autre, emportent avec eux un peu de terre de leur patrie; ils en mettent dans leur verre quand ils veulent boire, et croient que cette précaution les préserve de la maladie du pays. La plupart des exilés sont des marchands, débiteurs envers le gouvernement. On ne leur défend point de faire usage de leur industrie, et pour peu qu'ils aient d'intelligence et de conduite, il leur est plus aisé qu'en Russie de rétablir leur fortune.

On trouve dans ce pays peu d'ouvriers, mais on voit des maréchaux qui font à la fois le métier de médecin, de chirurgien, et de dentiste; ils sont très ignorans et très maladroits. On y voit aussi des schamans, prêtres ou sorciers, autant d'imposteurs, qui mettent toute leur étude à tromper ce peuple crédule et stupide. C'est presque l'unique profession qui soit en honneur dans le pays, surtout lorsqu'ils la tiennent de père en fils du-

rant plusieurs générations. On croit qu'elle ne peut être exercée que par des génies sublimes ; cependant nos moindres bateleurs seraient, en comparaison, des hommes miraculeux.

J'ai déjà parlé de quelques productions de la Sibérie, parmi lesquelles on regarde les mines de fer et les pelleteries comme sa principale richesse. Elle produit aussi beaucoup de sel, et il est peu de cantons où l'on ne trouve des lacs, des ruisseaux, des rochers et des sources qui en fournissent. Le talc est encore un objet fort important. On ne l'aperçoit qu'après avoir mis le feu à la mousse et aux racines dont il est couvert. Alors on le voit briller au soleil, non en forme de veines, mais en feuilles épaisses de trois ou quatre pouces, qui ont un pied ou deux en carré.

Le talc le plus clair est aussi le plus estimé, on prise peu celui qui tire sur le vert. Pour l'employer, on le fend avec un couteau fort mince, et après l'y avoir

enfoncé, il suffit de l'agiter légèrement pour séparer les couches. On lui laisse l'épaisseur nécessaire pour qu'il ait quelque solidité. Dans toute la Sibérie on en fait des verres de lanterne.

Une autre production fort singulière que l'on prendrait pour un effet de l'art, et qui est l'ouvrage de la nature, ce sont des montagnes disposées et taillées, pour ainsi dire, en forme de colonnades. Les plus grandes se trouvent non loin des bords de la Léna dans le district d'Yakoutsk. Elles sont composées de différens morceaux, les uns arrondis comme des fûts de colonnes; les autres, carrés comme des pilastres; d'autres ressemblent à des pans de mur, hauts de douze à quinze toises, et forment une étendue de sept à huit lieues. Ces montagnes présentent l'apparence des ruines d'une grande ville; et les arbres qui croissent entre elles augmentent la beauté du spectacle.

Il y a d'autres montagnes d'où l'on tire

des pierres d'aimant, qui pèsent jusqu'à trois cents livres. Quoique couvertes de mousse, elles attirent un couteau à plus d'un pouce de distance. Elles sont formées de plusieurs petits aimans qui agissent selon différentes directions. Il faudrait, pour en faire usage, les séparer en les sciant, et les réunir ensuite de manière que toutes leurs forces fussent dirigées sur un même point; on ferait de cette façon des aimans d'une qualité extraordinaire. On trouve encore, sur les plus hautes montagnes, un minéral jaunâtre, qu'on appelle *du beurre de pierre*. Le soleil le fait couler des rochers, auxquels il demeure attaché comme la chaux à une muraille. Il se dissout dans l'eau; son goût est vitriolique et astringent: on s'en sert contre la dyssenterie.

Parmi les quadrupèdes, il en est un fort estimé, appelé *l'argali*, dont le goût est si exquis, que, pour donner l'idée d'un manger excellent, on le compare à la

graisse de cet animal. Il tient du cerf par la tête, le col, les pieds et la queue, et surtout par la vivacité. Si l'on en croit les Sibériens, sa plus grande force est dans ses cornes. Elles prennent naissance au dessus et près des yeux, directement devant les oreilles, et se courbent d'abord en arrière, ensuite en devant en forme de cercle. Elles ont près de quatre pieds de long mesurés sur leur courbure, et pèsent plus de vingt livres. Les oreilles sont pointues, médiocrement larges; et ordinairement l'argali les porte droites. Le poil est gris, mêlé de brun, et sur le dos est une raie jaune qui devient rouge à l'extrémité. On prend cet animal vivant, en creusant une fosse qu'on couvre de gazon, et que l'on borde des deux côtés d'une longue haie. Lorsqu'il veut la passer, il ne la trouve ouverte que dans l'endroit où est la fosse, et quand il y est arrivé, il enfonce le gazon, et tombe dans le trou.

Le *saiga* est une autre bête fauve qui ressemble au chamois, mais dont les cornes sont plus droites : c'est, à proprement parler, une chèvre sauvage, qui, comme les rennes, a cela de particulier, qu'entre sa chair et sa peau, il se forme de gros vers blancs, longs d'environ neuf à dix lignes, et pointus par le bout. On compare, pour le goût et la saveur, la chair du saiga à celle du chevreuil ; mais à l'aspect de ces vers, on perd l'envie d'en goûter. Cependant les gens du pays, moins délicats, s'en régalaient et la trouvent délicieuse.

Les forêts de la Sibérie, et surtout les environs de la Mer-Glaciale, sont souvent ensanglantés par un animal terrible, qu'on nomme *hyène*. Il se cache sur un arbre, entre les branches, et lorsqu'il passe un cerf, un élan, une renne, un chevreuil, etc., il s'élançe sur eux, et leur déchire le milieu du corps, jusqu'à ce qu'il leur ait ôté la vie, et puisse les dévorer à son aise. Lorsqu'il veut les sur-

prendre dans leur gîte, il fait plusieurs tours en rampant, jusqu'à ce qu'il soit bien assuré qu'ils sont endormis. Il visite les trappes des chasseurs, et s'il trouve quelque animal pris, il mange la partie du corps qui n'est point engagée. Il est rare qu'il aille à des pièges qui ne sont point détendus. Les peuples septentrionaux l'appellent le *goulou*, à cause de son étonnante voracité. On assure que lorsqu'il a le ventre trop plein, il se serre entre deux arbres pour se vider, et faire place à de nouveaux alimens.

On trouve en divers endroits, et principalement sur le bord des rivières, ou dans les marais, surtout après une inondation, une sorte d'ivoire, appelé dans le pays *corne de mammout*, à peu près de la grosseur et de la figure des os d'éléphant. Les tartares disent qu'ils voient de ces mammouts à la pointe du jour, mais que dès que l'animal les aperçoit, il se plonge dans l'eau, et ne paraît ja-

mais après le lever du soleil. Quelques recherches que l'on ait faites, on n'a jamais pu découvrir le corps de cet animal. On suppose, non sans vraisemblance, que ces mammouts ne sont autre chose que des vaches marines, qui se trouvent en grand nombre dans la Mer-Glaciale, depuis l'embouchure de l'Oby, jusqu'à la pointe la plus orientale de l'Asie. Ces animaux, naturellement craintifs, se tiennent communément près de la mer, et s'y plongent à l'aspect du moindre danger. Leurs cornes ont la couleur, le lustre, les veines, et même la dureté de l'ivoire, mais elles se cassent plus aisément, et sont, par conséquent, plus difficiles à mettre en œuvre. On en fait des tabatières, des peignes, des étuis, et divers autres ouvrages de tourneurs.

Sur les bords de l'Angara, il croît une espèce de jusquiame qui produit des effets singuliers : un verre de vin ou de bière, dans lequel on mettrait des feuilles ou de

la racine de cette plante , serait capable d'enivrer et de jeter l'homme dans une espèce de folie. Elle lui ôte l'usage de ses sens. Il voit les petits objets comme des colosses , une paille lui paraît une poutre, et un vase d'eau lui semble une mer. Enfin, son esprit est égaré comme dans un violent délire

On vante singulièrement les asperges de Sibérie. Il y a des cantons où elles viennent en abondance, et sont longues d'environ deux pieds, mais elles ne sont guère plus grosses que le petit doigt. La saveur en est douce, le goût excellent, mais on en mange peu dans le pays ; quand les voyageurs s'en font servir, les habitans étonnés disent qu'il n'y a que les vaches qui puissent s'accommoder d'un pareil mets. On ne voit nulle part des fraises plus grosses et plus belles que dans cette contrée ; à l'abri du soleil , elles sont toujours blanches, les autres deviennent rouges comme les nôtres. Leur forme est plus alongée que celle

des fraises ordinaires, et elles sont grosses comme des noix.

La Sibérie est peu sujette aux tremblemens de terre, qui ne se font guère sentir que dans le voisinage du lac Baïkal; plus on en est éloigné et moins ils sont dangereux. Il y a des endroits où les orages sont fréquens et causent des ravages effroyables. Quant au froid, il est excessif dans toutes ces régions. Vers la fin de décembre, l'air paraît comme gelé, et ressemble comme à un brouillard, lors même que le temps est le plus clair. Cette espèce de brume, ou plutôt cet air condensé, empêche que la fumée ne s'élève dans les cheminées; les moineaux et les pies meurent et tombent raides de froid. Lorsqu'on ouvre une chambre, il se forme subitement une vapeur auprès du poêle, et dans la nuit les fenêtres se couvrent intérieurement d'une glace de trois lignes d'épaisseur. Le jour, on voit des parélies et le soir des couronnes autour de la lune. Les aurores boréales

sont communes, et quelquefois les bandes de lumière touchent à l'horizon.

L'idée que les étrangers se forment de la Sibérie, les fait trembler à son seul nom. Il faut pourtant convenir que ce pays n'est pas aussi affreux qu'on se le figure ; il produit toutes les choses nécessaires à la subsistance des hommes et des animaux ; le terrain y est très fertile, et il n'y manque que des bras pour le faire valoir. Il est arrosé par les plus belles rivières du monde, et ces rivières sont remplies d'excellens poissons. On ne voit nulle part des forêts aussi belles, et où il y ait plus de gibier. Au milieu d'une plaine continue, on aperçoit de temps en temps de petites collines ; les grandes montagnes sont vers les frontières de la Chine ; encore sont-elles entremêlées de côteaux charmans et de vallées délicieuses. Le pays est si vaste et si abondant qu'il suffirait avec peu de travail à l'entretien de toutes les nations de l'Europe. Il est vrai que vers le

nord, l'hiver est long et rigoureux, qu'il y a des déserts et des pays impénétrables ; mais peut-on n'être pas saisi d'admiration en portant ses regards sur les parties méridionales ? Quel exemple plus frappant de l'industrie humaine que ce qui est arrivé depuis deux siècles dans ces lieux barbares et incultes. Des forêts immenses et désertes, changées en villes nombreuses et peuplées ; des tributs imposés à des sauvages indépendans ; l'ordre, la discipline, l'abondance, établis dans un pays où régnaient auparavant la stérilité et la confusion. Il n'existait que deux villes dans toute la Sibérie, lorsque les Russes s'en rendirent maîtres. On en compte aujourd'hui un grand nombre, indépendamment des bourgs, forts ou villages répandus dans cette belle et vaste province.

LETTRE XV.

RUSSIE D'ASIE. — Kamtschatka. — Les Kamtschadales.
Les îles Kourilles. — Îles de Liaikof.

Nous nous proposons de visiter le Kamtschatka et les îles Kourilles, et déjà nous avions pris quelques mesures pour ce voyage, lorsque nous en fûmes détournés par l'arrivée de deux savans qui venaient de parcourir ces mêmes pays, et que le hasard nous fit rencontrer à Yakoutsk. Nous passâmes quelques jours ensemble, et nous apprîmes d'eux tout ce qu'il était utile de connaître du Kamtschatka et des îles voisines.

Le Kamtschatka, situé à l'extrémité la plus orientale de notre hémisphère, est

une grande péninsule qui, bornant l'Asie au nord-est, se joint au continent vers les confins de la Sibérie. Cette terre est divisée, dans sa longueur, en deux parties presque égales, par une chaîne de montagnes entre lesquelles les rivières prennent leur cours. Les unes et les autres forment des baies et des caps, des deux côtés de la presqu'île. Le fleuve principal est celui qui donne son nom au pays; mais dans la division générale de cette contrée, on appelle Kourilski la région la plus méridionale, Kamtschadale la nation qui habite le milieu dans les environs de la rivière de Kamtschatka, et korki ou koriaques les sauvages de la partie du nord. Ces trois pays se divisent en divers cantons, qui prennent toujours le nom de leurs habitans.

Le cosaque Wolodimer est le premier qui ait entrepris de soumettre le Kamtschatka à l'empire de Russie. Après y avoir envoyé quelques soldats, il s'y rendit, en

1699 , avec une petite armée ; et ces hommes de feu , ainsi les appelaient les Kamtschadales à cause de leurs fusils , firent payer un tribut à cinq ou six peuples sauvages comme les brigands de nos forêts l'exigent des voyageurs. Wolodimir , pour s'assurer des nations qu'il avait conquises , construisit un fort sur la rivière , y laissa quinze hommes avec un commandant , et revint à Moscou.

Ces gens vécurent en aussi bonne intelligence que des soldats sans discipline peuvent en conserver avec un peuple sans police. Les Kamtschadales étaient peu disposés à reconnaître une domination étrangère , et prenaient pour des bandits exilés ou fugitifs ces mêmes Russes qui venaient tous les ans leur demander un tribut de pelleteries. Ils résolurent de s'en défaire , et commencèrent par brûler le petit fort qu'on avait bâti pour premier fondement de la souveraineté. Ils en massacrèrent tous les soldats , et les com-

mis des tributs furent tués dans l'exercice de leurs fonctions.

Wolodimer qui avait obtenu de nouvelles recrues, reparut à la tête d'une petite armée avec des munitions et deux pièces d'artillerie. Il avança, sans trouver de résistance, jusqu'à la baie d'Awatcha, où les Kamtschadales s'étaient réfugiés au nombre de huit cents; mais la valeur des cosaques, secondée de leur artillerie, renversa les uns, dispersa les autres, et aurait sans doute subjugué toute la nation si la désunion ne se fût mise parmi les vainqueurs. Ces derniers se révoltèrent contre leur chef, le déposèrent, et facilitèrent les révoltes des naturels du pays. Wolodimer était sujet à l'ivrognerie et à la rapine; on le mit en prison, ses effets furent enlevés, et comme il cherchait à s'évader, trente cosaques l'assassinèrent dans son lit.

Malgré toutes les précautions du gouvernement russe pour adoucir le joug de

ce peuple, les cosaques exercèrent à son égard toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avaient point emmené de femmes avec eux, ils abusèrent de la force pour en avoir, partagèrent entre eux celles des sauvages, et tinrent les maris dans la servitude. Cette oppression alla si loin, que ces malheureux résolurent enfin de secouer le joug et d'exterminer tous les Russes de la presqu'île. Ce fut en 1731 qu'ils éclatèrent. Ils détruisirent presque tous les cosaques, et s'emparèrent de leurs habitations. Un des chefs de l'insurrection, qui avait embrassé le christianisme, ordonna à un Kamtschadale nouvellement baptisé de prendre un habit de prêtre, de chanter le *Te Deum* en réjouissance, et lui donna trente-deux peaux de renard pour sa peine.

Un détachement de troupes russes ne tarda pas à venger ce que la cour de Russie regardait comme une insulte, quoique ce ne fût qu'une juste représaille, et

après avoir fait couler beaucoup de sang, il rétablit la tranquillité. Plusieurs cosaques furent punis des vexations qui avaient soulevé les Kamtschadales, et les plus coupables d'entre ces derniers, subirent la mort. La plupart s'y présentèrent avec cette indifférence qui caractérise les peuples sauvages, pour lesquels la vie n'est rien sans la liberté, et depuis cette époque la paix a régné dans le Kamtschatka. La douceur du gouvernement y a, dit-on, ramené la tranquillité, que la force des armes, la dureté des tributs, l'injustice et la cruauté en avaient bannie.

On n'exige plus de chaque habitant qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse, soit renard, castor-marin, ou zibeline. Ces peuples sont gouvernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires, excepté en matière criminelle. On a rendu la liberté à tous les prisonniers que les cosaques avaient faits esclaves. Enfin, pour les asservir par un joug plus

doux et plus volontaire, on a tâché de leur faire embrasser le christianisme. Les moyens humains ont secondé les voies du ciel ; tous les nouveaux baptisés ont été exempts d'impôts pendant dix ans, et cette faveur a fait prospérer le zèle des missionnaires. Ce moyen vaut mieux sans doute que les dragonnades employées en France contre les montagnards des Cévennes par un roi très chrétien.

Les montagnes, dont le pays est couvert, offrent trois volcans. Le premier, celui d'Awatcha, au nord de la baie de ce nom, est un groupe de monts isolés, dont le milieu forme une sorte d'amphithéâtre, et le sommet offre une tête chauve et aride. Ce fourneau jette de la fumée et rarement du feu, Le second, situé entre la rivière de Kamtschatka et celle de Tolbatchik, vomit en 1739 un tourbillon de flammes qui dévora les forêts. Le troisième est la montagne la plus haute de la péninsule, sur les bords de la première de

ces deux rivières dont il porte le nom. Son sommet escarpé et fendu en longues crevasses, s'élargit insensiblement en forme d'entonnoir. Sa plus grande irruption se fit en 1737, et dura plusieurs jours. Les yeux ou l'imagination des peuples voisins virent sortir de ce rocher embrasé des fleuves de feu. On entendit, ou l'on crut entendre un tonnerre dans les flancs de la montagne, et un sifflement, un mugissement de vents qui soufflaient, qui allumaient cette forge infernale. Ce phénomène prodigieux fut suivi d'un tremblement de terre, dont les secousses interrompues durèrent plusieurs mois, et causèrent d'assez grands ravages.

Les lieux arrosés par le Kamtschatka, se ressentent de l'abondance que répandent partout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines et de baies qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y produit des bois également propres à la construction des mai-

sons, et à celle des navires. Les légumes qui ont besoin de chaleur, prospèrent peu dans ce pays; mais les productions qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radis, les betteraves sont plus abondantes, plus nourries et de meilleure qualité le long de la rivière. On y a semé de l'orge et de l'avoine qui ont parfaitement réussi. Le terroir est fécond en herbe qui surpasse la hauteur de l'homme, et peut se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluies du printemps et à l'humidité de la terre, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité qui conserve le foin fort avant dans l'automne, et lui donne du feu et de la sève, même en hiver. Aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, et toujours gras; les femelles donnent du lait dans toutes les saisons. Les cantons voisins de la mer sont communément stériles; mais les endroits élevés et les collines qui s'en éloignent, se couvrent de bois, et de cette

nuance de fraîcheur et de vie qui semble inviter à la culture. Comme la saison de l'été se trouve fort courte, et qu'elle a quelquefois quinze jours sans soleil, parce qu'il pleut presque continuellement, la moisson ne mûrit point, et la gelée vient la surprendre en fleur.

Le Kamtschatka n'a pas un hiver aussi rude que l'annonce sa position géographique, ni également rigoureux dans la même latitude. Mais s'il est modéré, il est long et durable. Le printemps est court, et, quoique pluvieux, il est parsemé de beaux jours. L'été est plus doux, mais plus inconstant, plus bizarre, et plus froid à proportion. Le voisinage de la mer et la fonte des neiges y couvrent tous les jours le ciel d'un voile de vapeurs que le soleil ne dissipe guère qu'à midi. On peut très rarement s'y passer de fourrures. L'été n'a rien de violent, la pluie est fine, la grêle petite, le tonnerre sourd, l'éclair faible, la foudre rare; elle n'y a jamais

tué personne. La plus belle saison est l'automne qui donne de très beaux jours durant le mois de septembre, mais troublés à fin par des vents et des tempêtes précurseurs de l'hiver.

Les animaux de terre sont la richesse de cette contrée; les hommes ne leur font la guerre que pour en avoir la fourrure. C'est un objet de besoin, d'ornement et de commerce. Les peaux grossières font leurs habits; les plus belles, leurs parures et leur gain. Le chien, pendant sa vie, sert de cheval pour le traîneau; à sa mort, il habille son maître de sa dépouille. Les renards ont un poil si épais, si beau, si luisant, que la Sibérie n'a rien à leur comparer. Les Kamtschadales ne font pas cas des peaux de martres et d'hermines; elles sont trop petites et trop belles pour un peuple grossier dont l'esprit ne s'arrête qu'à l'utile.

Les ours ne sont ni aussi grands ni si féroces que semble l'annoncer la rigueur

du climat. Ils attaquent rarement, à moins qu'ils ne rencontrent quelqu'un que la crainte leur fait prendre pour un ennemi. Alors, pour se défendre, ils se jettent sur le passant ; et sans le tuer, ils lui enlèvent la peau du crâne, depuis la nuque du cou, pour la rabattre sur les yeux du malheureux, comme s'ils n'avaient à redouter que sa vue. Quelquefois, dans la fureur, ils lui déchirent la partie du corps la plus charnue, et le laissent en cet état. On entend ces misérables estropiés, remplir les bois et les montagnes de leurs gémissemens, et si on les approche, on les voit, tenant leurs mains tremblantes sur des ulcères rongés de vers.

Les animaux amphibies les plus communs sont les veaux, les lions et les chats marins. Parmi les poissons, on distingue particulièrement la baleine, et son ennemi l'espadon ou le poisson à épée. Dans ce pays environné de mers, on ne connaît guère que des oiseaux aquatiques ; on y

en trouve de toutes les espèces , ainsi que des poissons. Les habitans se nourrissent de cygnes, d'oies et de canards qu'ils prennent avec assez d'adresse , dans différentes sortes de chasses.

Les Kamtschadales ressemblent , par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie ; mais ils ont le visage moins long et moins creux , les joues plus saillantes , la bouche grande , les lèvres épaisses , les épaules larges ; ils sont petits et basanés , ont les cheveux noirs , les yeux enfoncés , les jambes grêles et le ventre pendant. On croit qu'ils tirent leur origine des Kalmoucks , mais on ignore en quel temps ils ont commencé à habiter cette presqu'île. Ils ont perdu jusqu'à la trace de leurs ancêtres. Ils étaient très nombreux quand les Russes y arrivèrent , quoique les inondations , les ouragans , les bêtes féroces , le suicide et les guerres intestines fussent des causes continuelles de dépopulation.

Avant que ce peuple eût été policé , à

coups de fusil et de bâton , par les cosaques , il se faisait un habillement bigarré de peaux de renard , de chien de mer , de plumes d'oiseaux amphibies , grossièrement cousues ensemble. Aujourd'hui ces hommes sont aussi bien vêtus que les Russes. Ils portent des habits courts qui ne descendent que jusqu'aux genoux , et d'autres à queue qui tombent plus bas ; ils ont même un vêtement de dessus , espèce de casaque fermée , où l'on a ménagé un trou pour passer la tête. Le collet est garni de pates de chien dont on se couvre le visage dans le mauvais temps , sans compter un capuchon qui se relève par dessus la tête. Ce capuchon , le bout des manches qui sont fort larges , et le bas de l'habit , sont garnis tout au tour d'une bordure de peau de chien blanc à longs poils. Cette casaque est la même pour les deux sexes , qui ne diffèrent que par l'habit de dessous. Les femmes portent une camisole et un caleçon cousus ensemble ,

avec des bottines qui leur montent jusqu'aux genoux, et dont la semelle est faite de peau de veau marin.

Chaque famille a sa cabane d'hiver et sa hutte d'été. Pour le logement d'hiver, on creuse un terrain à quatre pieds et demi de profondeur, et la largeur est proportionnée, ainsi que la longueur, au nombre des personnes qu'elle doit contenir. Sur une ligne qui partage l'espace en deux carrés-longs, on enfonce quatre poteaux séparés l'un de l'autre d'environ sept pieds, lesquels soutiennent des poutres disposées dans l'intérieur de la cabane. Ces quatre piliers portent des solives dont un bout va s'appuyer sur la terre, et toute la charpente est revêtue de terre et de gazon. Au milieu du toit, on ménage une ouverture, qui tient lieu de porte, de fenêtre et de cheminée. Le long des murs ou des parois, sont des bancs ou des planches couverts de nattes pour s'asseoir le jour et dormir la nuit. On descend

dans ces maisons souterraines par des échelles qui montent du foyer à l'ouverture de la cheminée.

Au printemps ces Barbares sortent de leurs huttes d'hiver, et se font d'autres logemens, dans lesquels on n'entre pareillement qu'à l'aide d'une échelle; mais la même échelle avec laquelle on descend dans la maison d'hiver sert à monter dans celle d'été. Ces sortes d'habitations sont ordinairement placées près des rivières, qui deviennent, dès-lors, le domaine des habitans. Ces hommes se tiennent à l'embouchure pour arrêter le poisson qui retourne à la mer. Ils en font sécher pour leur provision, et en conservent la graisse qui sert également au ménage. Dans ces diverses occupations, ils sont aidés par leurs femmes, qui s'appliquent aussi aux autres travaux propres à leur sexe. Des tasses, des auges, des paniers, des corbeilles, des traîneaux et des barques, l'arc, la flèche, la pique, la cuirasse et la lance

forment l'ameublement, les ustensiles, les armes et les voitures de cette nation. Avant l'arrivée des Russes, les Kamtschadales se servaient d'os et de cailloux au lieu de métaux; ils en faisaient des couteaux, des lancettes, des haches, et c'est avec ces instrumens qu'ils creusaient leurs canots, et travaillaient tous leurs ouvrages particuliers.

Ces gens font consister leur bonheur dans l'oisiveté; les soins, les embarras sont les plus grands malheurs qu'ils redoutent. Il vaut mieux mourir que de ne pas vivre à son aise : c'est une de leurs maximes, d'après laquelle ils ont souvent recours au suicide. Tous leurs désirs ont pour objet de vivre dans l'abondance de ce qui leur est nécessaire, de satisfaire leurs passions, leur haine, leur vengeance, ce qui occasionne des querelles entre eux et des guerres avec leurs voisins. Ils ne font le commerce que dans la vue de se procurer de quoi fournir à leurs besoins.

Ils ignorent leur âge, et ne savent pas compter sans le secours de leurs doigts ; ils sont fort embarrassés quand il faut compter au delà de dix.

Les Kamtschadales voyagent dans des traîneaux tirés par des chiens. Un attelage de quatre de ces animaux ne coûte que soixante-quinze francs. La grande incommodité qu'ils éprouvent, est d'être surpris dans les déserts, par des ouragans suivis de neige. Ils sont alors obligés de se réfugier promptement dans les bois, et d'y rester jusqu'à ce que l'orage soit dissipé, et il dure quelquefois des semaines entières. Lorsqu'un ouragan les surprend dans une plaine, ils cherchent de petites collines, au pied desquelles ils se couchent ; et afin que la neige, en s'amassant sur eux, ne les étouffe point, ils se lèvent à chaque quart-d'heure pour la sécouer. Mais comme les vents d'est et du sud-est sont pour l'ordinaire, accompagnés de neige humide, il arrive souvent que ceux

qui ont été mouillés, sont gelés ou meurent de froid, parce que ces ouragans finissent presque toujours par des vents du nord.

Les parens aiment leurs enfans, sans attendre le même retour. Ces derniers grondent leurs pères, les accablent d'injures, et ne répondent que par de l'indifférence aux témoignages de leur tendresse. La vieillesse infirme est surtout dans le mépris. Les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent sans le demander; ils ne consultent pas même leur famille, quand ils veulent se marier; Le pouvoir d'un père et d'une mère, sur leur fille, se réduit à dire à son amant: touche-la si tu peux. Cependant on ne lui accorde cette permission qu'après des travaux longs et pénibles. Pour toucher le cœur de celle qu'il recherche, il va dans son habitation servir quelque temps la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils

sont entièrement perdus ou faiblement récompensés. S'ils sont agréables aux parens, comme Jacob, il prie ses maîtres de lui accorder la recompense de son travail.

La fille recherchée est défendue comme une place forte. Toutes les filles et les femmes du village doivent la garantir des entreprises de son amant; et souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très meurtriers qu'il parvient à la trouver seule. Il est rare, à moins que la fille ne soit d'intelligence, qu'un homme réussisse avant un an de combat; et toutes les fois qu'il est contraint de céder aux surveillantes, il a besoin de quelque temps pour guérir des blessures qu'elles lui ont faites. On en a vu, après de longues poursuites, être forcés de renoncer à l'objet de leur amour, et vivre boiteux et estropiés le reste de leur vie. Mais si l'amant triomphe, il emmène sa femme dans son habitation, et le lendemain se font les cérémonies de la noce.

Le mari, accompagné de son épouse et de ses parens, s'embarque sur trois grands canots, pour aller rendre visite à son beau-père. Les femmes assises avec la mariée, portent des provisions de bouche. Les hommes tout nus, et surtout le marié, conduisent les canots avec des perches. A cent pas du village, ils commencent à chanter, font des sortilèges, et des conjurations. Une vieille femme tient à la main une tête de poisson. On met à l'épouse, par dessus ses habits, une camisole, une peau de mouton, et quelques haillons, et l'on aborde ainsi la maison du beau-père. On y est reçu par un garçon qui prend la jeune femme par la main quand elle arrive devant la hutte; on lui passe une longue courroie autour du corps, et elle y entre ainsi, précédée d'une vieille qui porte gravement la tête mystérieuse du poisson sec. Cette tête est placée sur le dernier degré de l'escalier ou de l'échelle; et les nouveaux époux, ainsi

que tous ceux qui les accompagnent, la foulent aux pieds, et la jettent au feu. Dans ce moment les assistans dégagent l'épouse de ses ornemens superflus, et se placent tous, à l'exception du marié qui est occupé à servir la compagnie.

Une veuve qui veut se remarier est obligée de se faire purifier, c'est-à-dire de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Il n'y a qu'un étranger ou quelqu'un au dessus du préjugé qui puisse lui rendre ce service: car les Kamtschadales regardent cette action comme très déshonorante. Aussi les veuves, quelque jolies qu'elles fussent, avaient-elles autrefois beaucoup de peine à trouver des hommes qui voulussent les purifier. Elles étaient même obligées de payer. Elles n'ont plus aujourd'hui ce désagrément. Depuis que les cosaques se sont établis dans le pays, ils rendent aux veuves volontiers et gratuitement ce bon office.

Toute union d'un sexe à l'autre est per-

mise, si ce n'est entre le père et la fille, entre le fils et la mère. Un homme peut épouser plusieurs femmes, et les quitter. Les époux ainsi dégagés ont la liberté de faire un nouveau choix sans de nouvelles cérémonies. Ni les femmes ne sont jalouses de leur mari commun, ni le mari de ses femmes. Encore moins l'est-on de la virginité, dont plus d'un époux préfère l'absence. Les femmes ont cependant leur modestie ou leur timidité. Quand elles sortent, c'est toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe. Si elles rencontrent un homme dans leur chemin, elles lui tournent le dos pour le laisser passer. Quand elles travaillent dans leurs cabanes, c'est derrière un filet qui leur sert de rideau; et si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger.

Les idées de ce peuple sur la divinité sont très grossières, et analogues à leur état barbare. Ils croient que le premier

habitant du Kamtschatka, appelé Gaetch, était né du dieu Koutkhou. A sa mort, il descendit dans le monde souterrain qu'il habita seul, jusqu'au temps où ses deux filles allèrent le joindre. Alors, il revint sur la terre pour instruire les hommes qui moururent de peur en le voyant. Ils sont dans l'usage aujourd'hui d'abandonner leurs cabanes, lorsqu'il y meurt quelqu'un, afin que si le défunt s'avisait de revenir comme Gaetch, il ne pût retrouver leur nouvelle habitation. Gaetch est le chef du monde souterrain; il y reçoit les morts, donne aux riches des haillons, et aux pauvres de magnifiques habits. Les uns et les autres se construisent des cabanes, s'occupent de la pêche, boivent, mangent et se réjouissent comme ils faisaient dans ce monde, excepté qu'ils ne ressentent aucune des peines attachées à la condition humaine. Une pareille doctrine est bien propre à encourager le suicide.

Au lieu d'enterrer les morts, les Kamtschadales les donnent à manger aux chiens. Ils lient le cadavre par le cou avec une courroie, le traînent hors de la hutte, et le laissent exposé à la voracité de ces animaux. Ils donnent deux raisons de cette coutume. La première, que ceux qui auront été mangés par les chiens, en auront de très beaux dans l'autre monde; la seconde, qu'en les mettant ainsi aux environs de la cabane, les esprits malins qui ont causé leur mort, contents de ces victimes, ne feront point de mal aux vivans.

Ce pays produit une espèce de champignon dont on fait une liqueur fermentée qui enivre. L'usage modéré de cette boisson donne de la gaîté, de la vivacité; mais ceux qui en boivent avec excès éprouvent au moins deux heures de convulsions qui sont aussitôt suivies de délire. Les uns rient, les autres pleurent, suivant que leur tempérament est triste ou gai. La

plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages, et quand ils sont chrétiens, l'enfer et les démons. Il y en eut un qui, s'imaginant voir un gouffre affreux, prêt à l'engloutir, confessâ tout haut ses péchés en présence de ses camarades, croyant ne les dire qu'à Dieu. Les pauvres, qui ne sont point à même de se procurer de ces champignons, vont se poster sous les huttes des riches, pour recevoir leur urine dans un vase; et cet étrange breuvage les enivre presque aussi facilement que la liqueur même.

Les Kamtschadales n'avaient jamais connu le commerce, lorsque les Russes vinrent le leur apporter avec la guerre. La Russie leur envoie des draps communs, des mouchoirs de soie ou de coton, un peu de vin, du sucre, quelques ouvrages d'argent, des miroirs, des peignes, des grains de verre, des vaisseaux de fer et de cuivre, et divers outils des mêmes métaux. Elle retire en échange des pelleteries, qui

sont la seule marchandise que l'on puisse tirer du pays.

Les *îles kouriles* semblent être une dépendance du Kamtschatka, et comme autant de stations qui conduisent aux îles du Japon. On ne peut en déterminer le nombre ; mais il y en a au moins vingt. La différence des noms que leur donnent les Japonais, les Russes et les naturels du pays, en fait varier la quantité. On juge, par leur situation, que les habitans devraient participer également de la figure et des mœurs des Japonais et des Kamtschadales ; mais la différence que la police et les arts ont mise entre un empire riche et peuplé et des îles ou désertes ou mal habitées, fait que ces barbares doivent beaucoup plus ressembler aux sauvages du Kamtschatka qu'aux peuples féroces mais industrieux du Japon.

Chez eux une femme infidèle occasionne presque toujours la perte de l'honneur ou de la vie. L'époux qui l'a surprise, appelle

en duel son adversaire. Tous deux se dépouillent de leurs habits et se mettent nus. Celui qui fait le défi reçoit le premier sur le dos trois coups de massue qu'il rend ensuite à son ennemi. Ce jeu continue ainsi jusqu'à ce que l'un des deux demande grace ou succombe sous le nombre et la force des coups. Refuser ce duel, serait se déshonorer, comme, en Europe, celui de se battre à l'épée. Le coupable qui préfère la vie à l'honneur, doit payer au mari de la femme adultère un dédommagement en bêtes, en habits, en provisions.

C'est un spectacle touchant que d'être présent à l'entrevue de deux amis qui habitent des îles séparées. L'étranger vient sur un canot, et l'hôte qui va le recevoir, marche avec cérémonie. Chacun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre et sa lance. Ils bandent leurs armes l'un contre l'autre, comme s'ils allaient combattre, et ils s'approchent en dansant. Quand ils se sont joints, ils

s'embrassent avec les démonstrations de la plus vive tendresse. On mène le convive dans la cabane , on le fait asseoir , on se tient debout devant lui pour écouter les aventures de son voyage , les nouvelles de sa famille ; et lorsqu'il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation prend la parole, et raconte, à son tour, tout ce qui s'est passé dans l'île durant l'absence de l'étranger. On se réjouit ou l'on s'afflige selon la nature des récits , et l'on finit toujours par boire , manger , chanter , danser , tant que durent les provisions.

Nous ne quittâmes Yakoutsk que pour nous embarquer sur la Léna , avec un capitaine moscovite qui avait ordre de visiter toutes les côtes de la mer Glaciale, et nous gagnâmes la *Nouvelle-Zemble*. Cette terre est située vis-à-vis la chaîne des monts Ourals, et près des côtes du gouvernement de Tobolsk , dont elle est séparée par le détroit de Waigats. Son nom signifie la *nouvelle terre*. On lui donne deux cent cin-

quante lieues de long, cent cinquante de large et huit cents de tour, sans compter les sinuosités. Elle est divisée en deux parties par un détroit peu large nommé Malotchkime, nom de celui qui l'a découverte. La Nouvelle-Zemble est inhabitée, et conséquemment très peu connue. Cette île, environnée de montagnes de glaces, est bien arrosée d'eau douce, et pleine de rochers arides et dépourvus de bois. A peine y trouve-t-on un petit nombre d'arbustes rabougris, et quelques plantes des régions polaires. Mais d'un autre côté elle abonde en rennes, en ours blancs, en renards bleus et blancs; et les rivages sont couverts d'oiseaux aquatiques, d'animaux marins. Les pêcheurs et les chasseurs russes d'Archangel et de Metzen la visitent tous les ans. Le froid y est extrême, et y règne la plus grande partie de l'année. Le vent du nord qui y souffle presque continuellement, le rend encore plus piquant. Cette île est enveloppée

pendant trois mois dans les ombres d'une nuit obscure.

Dans des fondrières inaccessibles, il croît une sorte de mousse, qui porte de petites fleurs bleues ou jaunes; c'est à quoi se bornent toutes les productions de cette terre malheureuse. La mer qui, près des côtes, bat continuellement contre des montagnes de neige; y forme des cavernes profondes; qui paraissent comme suspendues au-dessus des eaux, et présentent un aspect effrayant. Outre les ours blancs et les renards, qui peuplent cette terre ingrate; on y voit encore des espèces de lapins gros comme des rats, et des oiseaux semblables à nos alouettes. Quelquefois on y rencontre des traces de bêtes fauves qui ne sont ni des renards, ni des ours. On y trouve aussi de petits ruisseaux de fort bonne eau quoiqu'elle ne provienne que de neige fondue; et sur les rochers qui bordent la mer, les canards viennent déposer leurs œufs, dont

les matelots font une excellente nourriture. On ne conçoit pas comment ces œufs peuvent être couvés, et les petits éclore dans un pays aussi froid, à terre ou sur la roche, sans paille et sans plume pour les échauffer.

On voit aussi sur la glace une multitude innombrable de vaches marines. Ces animaux du nord sont plus gros et plus pesans qu'un bœuf, et leurs pieds sont plus propres à nager qu'à marcher. La peau du corps a près d'un pouce d'épaisseur. Leur poil est court, brun ou d'un jaune sale; leur tête grosse, informe et plate en devant; leur mâchoire supérieure fort épaisse, et garnie de huit dents; l'inférieure, qui est triangulaire, en a autant. De la supérieure sortent deux grosses et longues défenses en forme de croissant, qui se dirigent vers la poitrine. Elles ont au moins vingt pouces de longueur et neuf de circonférence près de leur racine. Elles servent à l'animal, non seulement pour

se défendre contre ses ennemis, mais encore pour tirer de gros corps de dessus la glace, et les traîner vers le rivage. Elles lui servent aussi pour s'accrocher, soit aux glaçons, soit à la terre, afin de pouvoir franchir des monceaux de glace ou des rochers, et remuer le limon de la mer, où il se trouve des coquillages dont il fait sa nourriture. Sa longueur ordinaire est de vingt-quatre pieds. Sa peau est si dure qu'on ne peut la couper qu'à coups de hache. Il marche en compagnie près de l'embouchure des rivières. Les petits nagent devant leur mère, et le reste du troupeau les entoure des deux côtés. Ces animaux vivent en famille, et chaque mâle a sa femelle. Celle-ci met bas, en été, un seul petit à la fois.

La chair des vaches marines n'est bonne ni à manger ni à faire de l'huile; on ne la pêche que pour en avoir les dents, qui sont plus blanches et jaunissent moins que celles de l'éléphant. Ces vaches sont

très voraces ; mais peu attentives à leur sûreté. On les touche souvent sans qu'elles se sauvent , et l'on choisit dans le troupeau celle qu'on veut tuer. Un homme fort se met dans un bateau conduit par trois ou quatre rameurs, et tient à la main un grand crochet de fer bien aigu qu'il enfonce dans le dos d'un de ces animaux. Ce crochet est attaché à une corde que des hommes tirent du rivage. Lorsque la vache marine se sent blessée, elle se débat pour se dégager, et ses compagnes s'empres- sent de la secourir. Les unes s'étendent sur la corde pour la rompre, d'autres essaient d'arracher le harpon, avec leur queue. Quelquefois, elles brisent les armes, et les font tomber des mains de ceux qui les attaquent. La tendresse du mâle pour sa femelle est admirable ; lorsqu'il n'a pu venir à bout de la délivrer, il la suit jus- que sur le rivage, et reste quelquefois plusieurs jours auprès de son cadavre.

Quelques personnes de l'équipage des-

cendirent, de l'embouchure du détroit, dans une île couverte de pins et de genévriers, et y prirent des pingvins. On appelle ainsi un animal qui tient de l'homme, de l'oiseau et du poisson. Il est droit sur ses pieds, et a des ailerons sans plumes, semblables à du cuir, qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras, et lui servent à nager, non à voler. Il est de la grosseur du cygne, mais plus gras, a les plumes du dos noires, celles de dessous le ventre blanches. Sa peau est aussi épaisse que celle du cochon, et si dure qu'on peut à peine lui trancher la tête d'un coup de sabre. Ces pingvins sont le plus souvent dans l'eau, et ne viennent à terre que pour creuser, sur le rivage, des trous où ils se couchent trois ou quatre ensemble, et dans lesquels ils pondent et font éclore leurs œufs. Ils ont la queue courte, les pieds noirs et de la forme des pattes d'oies, marchent la tête levée, tiennent le corps droit; et à les voir de loin, on

les prendrait pour de petits hommes. Leur chair est de très bon goût, et approche de celle du canard sauvage, mais elle est plus grasse et plus délicate.

Nous rentrâmes en Sibérie par le détroit de Waigatz. Nous quittâmes les bords de la rivière de Pézara que nous avions suivie depuis quelque temps, et nous gagnâmes Papinowgorod, par des chemins presque impraticables. Comme nous approchions d'un bois fort serré, nous vîmes cinq hommes habillés de peau d'ours; chacun d'eux portait un fusil et un couteau à gaine à sa ceinture. Notre guide les voyant avancer, fit arrêter les rennes, et quand ils furent à portée de la voix, un d'eux nous salua en langue moscovite. C'était un homme qui avait été banni pour avoir fait la chasse aux martres, ce qui en Russie est un crime capital. Les quatre autres étaient des personnes de distinction victimes de la calomnie et du despotisme. Ils étaient couverts d'habits gros-

siers, avaient la barbe longue, la tête chauve, et paraissaient accablés d'une profonde tristesse. La description des peines qu'ils souffraient dans ce climat, aurait touché les cœurs les plus insensibles. Il se passait peu de jours qu'ils ne fussent attaqués par quelques bêtes sauvages, qui marchent ordinairement en troupe pour chercher leur proie. Ces malheureux exilés n'avaient d'autre subsistance que celle qu'ils pouvaient se procurer, et ils étaient obligés de fournir aux officiers de l'empire, un certain nombre de martres, à peine d'être fouettés avec des lanières, jusqu'à ce qu'ils eussent le corps tout couvert de sang, ce qui, joint à la rigueur du climat, rendait leur vie plus misérable qu'il n'est possible de l'exprimer.

Après nous être rafraîchis avec eux sur la mousse, au moyen des provisions dont nous étions pourvus, ils nous conduisirent à leurs huttes, qu'ils avaient élevées dans un lieu voisin, et où ils se retiraient sé-

parément quand ils voulaient se livrer à la méditation ou au sommeil. La structure de ces cabanes nous prouva que la nécessité est la mère de l'invention et de l'industrie. Elles avaient chacune trois chambres avec des treillis au mur, pour donner entrée à la lumière. Elles étaient construites en sapin, et parquetées d'os de poissons qui faisaient paraître le plancher aussi luisant que de l'ivoire. Pour les défendre de l'attaque des bêtes sauvages, on y avait creusé un fossé palissadé avec de forts poteaux, et des pièces de bois en travers. Cette barricade était armée d'os pointus qui formaient comme autant de lances; et lorsque les portes étaient fermées, on y était aussi en sûreté que dans une place forte. Nous y trouvâmes des provisions de biscuits, de rennes salées et d'hydromel.

Nous prîmes congé de nos hôtes, très fâchés de ne pouvoir contribuer à l'adoucissement de leur situation, et nous con-

tinuâmes notre route jusqu'à Papinowgorod où nous arrivâmes le troisième jour. Le gouverneur envoya demander qui nous étions, et quelles affaires nous attiraient dans cette contrée? Nous nous rendîmes chez lui, et nous satisfîmes à toutes ses questions. Il nous reçut avec amitié, et voulant nous marquer une attention particulière, il fit venir sa femme, pour nous entretenir, complaisance très rare dans ce pays. Elle parut avec une bouteille d'eau-de-vie dans une main, et une tasse d'argent dans l'autre. Elle était suivie de sa fille, qui portait un plat avec du pain d'épices. Nous saluâmes madame la gouvernante, qui défit un des nœuds de sa manche et le laissa tomber à terre. Un de nous le ramassa, le baisa, et le donna à son voisin, celui-ci à un autre, et cet autre à un quatrième, pour en faire de même, comme c'est l'usage en Sibérie. Elle le reprit ensuite, le rattacha, nous présenta à chacun une rasade d'eau-de-vie,

un morceau de pain d'épices, s'assit au bout de la table, à côté de son mari, y resta quelque temps, puis se retira pour nous faire servir à souper.

Si vous êtes jalouse de connaître la manière dont on s'habille en Sibérie, je vous dirai que les gens au-dessus du commun portent de longues robes avec des manches étroites d'une autre couleur, qui tombent jusque sur leurs doigts. Ils ont dessous des culottes et des bas de pareille étoffe. Leurs souliers ou plutôt leurs bottines, semblables à celles des Polonais, sont de cuir bleu, rouge ou jaune, et boutonnées par le haut. Ils ont des bonnets de drap, bordés d'hermine, de martre, ou de peau de renard noir.

Les femmes, généralement grasses, belles et fort agréables, laissent tomber leurs cheveux en boucles sur leurs épaules; elles ont de légères ceintures garnies de perles, et leurs chemises sont de coton, avec des manches frisées depuis le poignet jusqu'à

l'épaule, en sorte qu'il entre près de cinq aunes de toile dans chaque chemise; aussi font-elles très peu d'usage des manches de leurs robes qui, quoique très longues, ne sont souvent attachées qu'avec des épingles. Ces robes ou habits de dessus leur descendent jusqu'aux pieds comme ceux des hommes, et sont d'une étoffe bleue, rouge ou violette, bordées de martre ou de peau de renard blanc.

Les naturels de Sibérie sont braves et hardis, mais ignorans, grossiers, avares et excessivement jaloux. Ils tiennent leurs femmes presque sous la clef, et elles n'osent point sortir de la maison sans une permission expresse qu'elles demandent à chaque fois, et qu'elles n'obtiennent point aussi souvent qu'elles le désirent.

Les procès ici sont promptement terminés; les lois du pays mettent les peuples à couvert de ces détours de chicane qui affligent et déshonorent les nations policées, ainsi que de ces formes de procé-

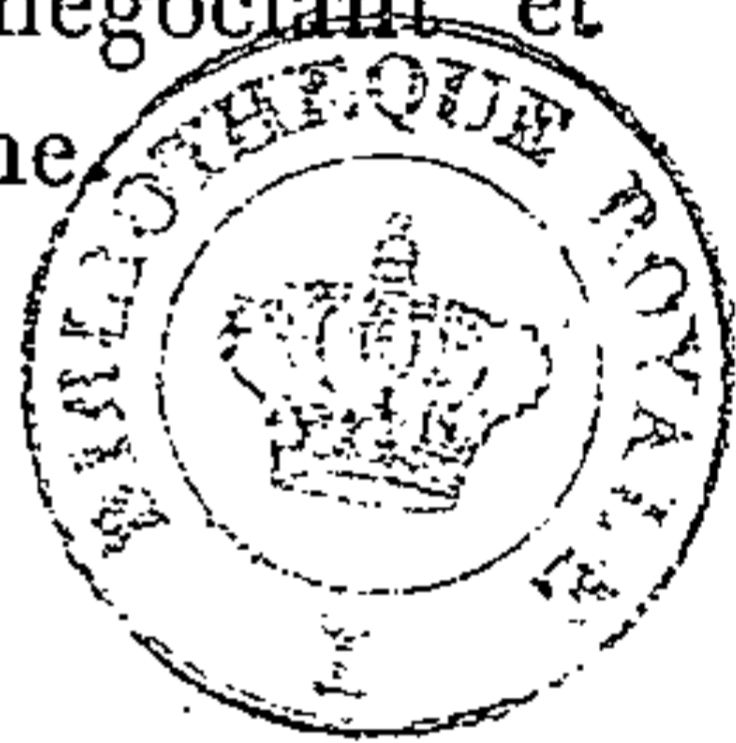
dures établies et multipliées par un gouvernement fiscal, moins pour rendre la justice que pour dévorer la substance des plaideurs et dépouiller la veuve et l'orphelin.

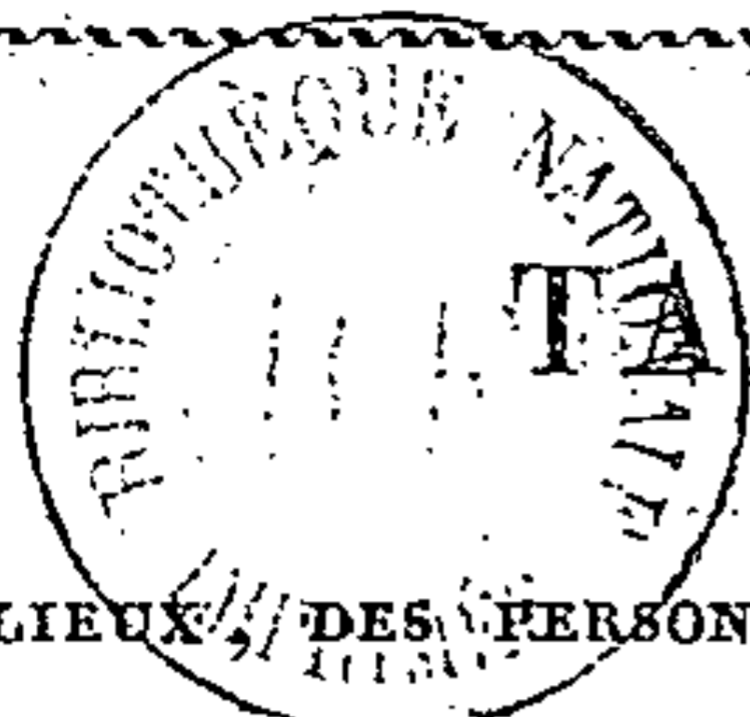
Il me reste à vous parler de deux îles voisines de la Sibérie, appelées *îles de Liaïkof*. Elles ont été découvertes en 1774 par un marchand d'yakoutsk. La première a dix-huit lieues de long sur cinq de large. On y trouve de bel ivoire, des ossemens de mammouths, d'éléphans, de rhinocéros, des cornes de buffles. Elle possède un lac dont les eaux sont basses, mais les bords vaseux et très élevés en temps de dégel. On y rencontre aussi du morfil blanc. L'ivoire s'exporte pour Archangel et pour l'étranger. A vingt-cinq lieues de la seconde île, la plus septentrionale, il existe une vaste région qui fut découverte en 1775, et que l'on a appelée *Nouvelle-Sibérie*. Elle offre une côte assez élevée où l'on découvre le bois pétrifié en vastes

couches , et des ossemens d'éléphans. Une rivière considérable que l'on y a aperçue , indique que cette terre est d'une assez grande étendue ; mais on n'a point encore acquis de connaissances positives sur la nature des productions dont elle est susceptible.

L'île de Behring et celle dite du Cuivre , qui semblent être une extension du Kamtschatka vers l'est , sont aussi regardées comme faisant partie de la Sibérie. La première , découverte par un navigateur danois qui lui a donné son nom , est inhabitée ; le sol y est granitique. Le froid , sur les rivages de la mer , est peu rigoureux , et on n'y voit jamais de glaces fixes. mais les sommets de l'intérieur dont l'élévation est évaluée à mille toises , se couvrent de neiges éternelles. Cette île est dépourvue de bois et entourée de récifs. L'île du *Cuivre* tire son nom du cuivre natif que l'on a trouvé sur le rivage , et qui ne paraît pas y être apporté par la mer , car

les morceaux de ce métal sont engagés dans le gravier qui forme la plage , et situés comme des rognons dans une espèce de filon. L'une et l'autre de ces îles sont habitées par un nombre considérable d'*isitis* ou renards polaires ; les loutres de mer , les vaches marines et les baleines s'y rassemblent en troupe. Ici se termine la description de la Sibérie , qui offre un vaste champ aux projets de la politique , aux spéculations du négociant et aux méditations du philosophe.





TABLE

DÈS LIEUX, DES PERSONNAGES ET DES CHOSES REMARQUABLES DANS CE VOLUME, QUI CONTIENT LA RUSSIE D'ASIE.

ABASSES (les),	page 31
ABINZES (les),	79
ANECDOTE plaisante,	91
APCHERON, péninsule,	45
BAKOU, ville,	45
BARABA (plaines de),	93
BASIANS (les),	38
BOURIAITES (les)	144
BRATSKAINS (les),	149
CARÊME rigoureux à Tobolsk,	66
CARNAVAL de Tobolsk,	65
CARTALINIE (la), ou le Carduel,	15
CAUCASE (le mont),	1
CHASSE des hermines,	73
CHASSE des zibelines,	172

CIRCASSIE (la),	page 36
CIRCASSIENS (les),	34
CLIMAT du Kamtschatka,	204
CONQUÊTE de la Sibérie,	49
CONQUÊTE du Kamtschatka,	196
CORNES de Mammouth,	189
COSAQUE Jermack (le),	49
COTATIS, chef-lieu de L'Imirette,	13
DAGHESTAN (le),	41
DIVINITÉS de Ostiakes,	113
ÉKATHERINEMBOURG,	52
ELIMSK, ville,	168
ÉTAT présent de la Sibérie,	193
FÊTE dite de l' <i>écoute</i> ,	139
FONDERIE d'argoune,	55
FONDERIE de cuivre,	55
FORÊTS de Sibérie,	73
GÉORGIE (la),	5, 11
GÉORGIENS (les),	5, 12
GOM (le), espèce de grain,	28
GOUVERNEMENS de la Sibérie,	48
GURIE (la),	16
HABILLEMENT en Sibérie,	234
IDÉE générale de la Sibérie,	180
ILES Kouriles (les),	221

TABLE.

241

ILE de Behring ,	page 237
ILE du Cuivre ,	237
ILES de Liaikof ,	236
IMÉRÉTIENS (les) ,	12
IMIRETTE (l')	14
IRBIT , ville ,	57
IRKOUTSK , ville considérable ,	160
ISTHME caucasien (l') ,	4
KACHETI , ou Kaket ,	14
KAMTSCHADALES (les) ,	207
KAMTSCHATKA (le) ,	195
KOUVESCHES (les) , ou Kubasches ,	43
KRASNOYARK , ville ,	134
KUMUKS (les) ,	44
KUMUKS (pays et villes des) ,	44
LAC de Jamicheva ,	87
LAC baïkal (le) ,	141
LA LENA , fleuve ,	168
LESGHISTAN (le) ,	41
LESGHIENS (les) ,	41
LIMITES de la Sibérie et de la Chine ,	179
LOUTRE (la) , quadrupède ,	74
MINES et fonderies des environs d'Ekathéri- nembourg ,	53
MINGRÉLIE (la) ,	16
MINGRÉLIENS (les)	24

MONTAGNES du Kamtschatka,	page 201
NERTCHINSK, ville,	167
NOCES tartarès,	67
NOUVELLE Zemble (la),	223
OSSÈTES (les),	39
OSTIAKES (les),	103
ODINSK, ville,	167
PEUPLADES du Caucase,	5
PIERRES d'aimant,	186
PRÊTRES bouriaïtes,	148
PRODUCTIONS de la Sibérie.	184
PRODUCTIONS des environs de l'Irtish et du Tobolsk,	72
QUADRUPÈDES,	186
RELIGION des Bouriaïtes,	147
RENNE, quadrupède,	128
RENNES sauvagés,	133
RUSSIE d'Asie,	1
SAMOÏÈDES (les),	116
SCHAMACHIE, province et ville,	46
SELINGINSK, ville,	163
SEMPALAT, fort,	88
SHIRVAN (le),	46

TABLE.

243

SIBÉRIE (la),	page 48
SOLIKAMSKI, ville,	56
SUANES (les),	30
SUÉDOIS (les) en Sibérie,	63
TARTARES de la Tchoulime,	81
TARTARES de Krasnoyark,	137
TÉLÉOUTES (les),	78
THIOUMÈNE, ville,	58
TIFLIS, capitale de la Géorgie,	7
TOBOLSK, capitale du gouvernement du même nom,	59
TOMSK, capitale du gouvernement du même nom,	96
TRUCHMÈNES (les),	44
VACHES marines,	226
VERCHATOURÉ, ville,	57
YAKOUTES (les),	152
YENISSEÏ, ville,	101

FIN.





